

LA CONSPIRATION DU SILENCE



Lumières sur une pratique criminelle :
LA CIRCONCISION

Editions de l'Eau Régale

ISBN : 2-9515739-0-1
Editions de l'Eau Régale

LA CONSPIRATION DU SILENCE

Lumières sur une pratique criminelle :
la circoncision.

Préambule

L'aube du prochain millénaire et sa promesse trahie d'un monde nouveau est un soyeux prétexte pour dénoncer les mille infamies qui hantent l'humanité ; ce qui fait le régal des hypocrites et des dupes. Avec idéalisme mais sans illusion, cette publication se veut une modeste participation à l'élan de révolte et de liberté auquel s'invitent les temps à venir.

Parce que le plus souvent les gens prennent les choses au mot sans discerner l'esprit de la lettre, et de ce fait, pour ne pas leur servir de doctrine comme de « prêt-à-penser », cette publication ne cherche pas réellement à poser et sceller un argumentaire, mais plutôt à jeter en vrac les bases d'une réflexion.

Le sujet de cette publication est très largement excentré ; puisque parler du jour n'a de sens que par allusion à la nuit. Écrit de manière intentionnellement dense afin de pouvoir

être relu et redécouvert, sa formulation entend inciter à une lecture active, à un « forum de discussion avec soi-même ».

De cet écrit, il n'y a rien à comprendre, il y a tout à ressentir ; parce que nul ne comprend les raisons de ce qui relève de la folie.

À défaut de répondre à toutes les questions, le contenu de cette publication soulève un grave problème de conscience. Il invite à ouvrir ses yeux, ouvrir son cœur, ouvrir son esprit.

Les propos contenus dans cette publication se présentent volontiers comme une fabrication de l'esprit en ce sens qu'ils ne prétendent pas à la vérité. Ils entendent illustrer le fait que l'on puisse, avec les idées et le raisonnement, faire dire n'importe quoi aux mots et à la pensée, et parvenir ainsi à n'importe quelle conclusion. Formulés de manière moins confuse que spontanée, ils ont la valeur qu'ont les communs propos ici décriés.

De cette publication, tout au plus pouvons-nous dire qu'elle est sans complaisance.

Quoi qu'il en soit, au terme de sa lecture, chacun pourra choisir de s'identifier au modèle d'un homme libre qui ne rend compte qu'à sa conscience :

L'homme du prochain millénaire.

INTRODUCTION

~~Le XXI^{ème} siècle sera religieux~~

~~ou ne sera pas...~~

~~Le XXI^{ème} siècle sera féminin~~

~~ou ne sera pas...~~

Le XXI^{ème} siècle verra le renouveau de l'homme

ou ne verra rien.

L’homme cultive son appartenance au genre masculin tout en ignorant sa masculinité ; il sait intimement devoir être un homme sans savoir exactement ce que peut être l’homme. Il soigne son apparence et néglige son fondement. De fait, son sexe ne lui appartient pas, il est la possession de la société, de la médecine, de la religion.

Sous couvert de son adhésion au monothéisme, et plus généralement à la pensée unique, l'homme est soumis à un courant qui ancre en lui un sentiment d'appartenance à la culture de la circoncision.

Ce à quoi l'homme s'attache ainsi n'est autre qu'à sa bête primaire — celle qui restreint l'homme à la femme, celle qui détruit systématiquement ce que l'homme bâtit — ; la bête des fins de monde. Procédant par l'obscurantisme, par la désinformation, profitant de la complaisance ou de la complicité des instances laïques, la culture médicale et religieuse de vulgarisation fait une sournoise apologie de la circoncision en maintenant l'homme dans l'ignorance et dans l'aliénation.

Les raisons religieuses qui faisaient jadis office de sciences sont reprises et renchériées par les raisons médicales qui font aujourd'hui office de religions : il y a dans cet acharnement à justifier l'injustifiable une manœuvre ténébreuse pour une pratique illégitime.

Quiconque voudra faire l'historique de la circoncision se heurtera à une évidence : la pratique de la circoncision n'a pas d'origine et vraisemblablement pas de fin ; c'est une pratique nihiliste qui provient du néant et qui ne mène nulle part — sinon qu'à une fin en soi — (ce qui en fait un support de culte procurant aux désœuvrés la niaise béatitude du sentiment du devoir accompli). Symbole de l'avilissement et de l'asservissement de l'homme, elle est à la racine du Mal, au carrefour des contradictions, une manifestation de la démence sénile de l'espèce humaine.

On trouvera alors bien des motivations à l'excision du prépuce, des motivations à tel point divergentes que l'on peut associer à cette pratique la division originelle des hommes. Ces motivations se classent pratiquement en trois catégories : la motivation sociale, la motivation médicale, la motivation religieuse.

MOTIVATION SOCIALE

Le génocide culturel de l'homme

SECTION 1

Etymologiquement il n'y a pas de motivation sociale qui ne soit religieuse. Socialement la circoncision sert de répression à la masturbation (acte notoirement hautement antisocial) ; à l'excision du prépuce correspond alors l'excision du clitoris.

[Est honni le fait que l'homme puisse être — affectivement — autonome, occupé par son sort (il faut en effet savoir faire abstraction de soi pour pouvoir vivre sans encombre avec autrui). L'homme est tenu de faire l'abstraction de soi que refusent de faire les femmes ; femmes féministes qui auraient grandement besoin d'une circoncision car elles, avec leur grosse tête gonflée par des

principes trop bien ficelés, elles sont comme un pénis au gland étranglé par un paraphimosis.]

Que cette mesure seule soit de portée limitée, l'esprit de sa prescription n'en est pas moins flagrant : l'organe masculin du plaisir serait sans vergogne totalement excisé s'il ne revêtait une fonction génitrice ; car le plaisir libère l'esprit, le plaisir rend angélique, le plaisir révèle le principe divin.

[Il apparaît ainsi que l'excision du clitoris n'est pas l'expression spécifique d'un avilissement de la femme. Cette forme féminine de circoncision est conditionnée par l'anatomie féminine aux fonctions reproductrices et sexuelles distinctes.]

La pratique systématique de la circoncision a été particulièrement décrite durant les années de libération sexuelle. Aujourd'hui, avec le retour du moralisme — qui pèse exclusivement sur les hommes —, ce procédé est de nouveau cautionné. Des millions de petits garçons continuent ainsi d'être sacrifiés à l'ignorance, à la perversité, au

cynisme, à la lâcheté, tant des parents indignes que des représentants sans scrupule des institutions corrompues.

[Être circoncis ne procède pas d'un acte volontaire issu d'un choix intime (ce qui relèverait indubitablement de la psychopathologie), cela tient d'un acte amoral d'imposition morale (ce qui est librement consenti peut tout aussi librement être refusé). Si être circoncis est issu d'un désir comme d'un besoin personnel, ce désir comme ce besoin est celui d'un individu qui n'est pas capable de supporter les conditions de vie naturelle.

On reproche à l'homme d'avoir quelque chose en plus et en trop, un privilège naturel que la femme n'a pas, un bien qu'il faut partager avec la femme. Pour réparer l'injustice naturelle, on le taxe de tous les maux, de toutes les tares, on le ponctionne à la source. Imposé sur les bénéfices qu'il tire de sa personne, imposé sur son capital intime, imposé sur son corps dont on ne lui reconnaît pas

la propriété privée, l'homme se doit d'être au service de la femme — étant ainsi supposé être à son propre service, après qu'a été fait de lui une espèce de femme —. Imposé à 50% !]

Malgré l'apparente évolution des mœurs, la prohibition de la masturbation — la sujétion de la libido masculine — motive toujours les mutilations génitales infligées aux garçons.

À ce jeu, les méfaits des religions sont tels qu'il faudrait infliger une cure de désintoxication aux disciples des religions. Effectivement, si « la masturbation rend sourd » (comme la prière, le recueillement, la réflexion), la pratique religieuse (sociale) rend aveugle.

SECTION 2

Pour beaucoup la question de la circoncision ne se pose pas, car c'est en fait sur les circoncisus qu'il convient de s'interroger, et sur leurs adorateurs.

Que dire des adorateurs des circonciseurs ? Ce que l'on peut dire des dévots, des admirateurs : si les gens jouissaient de leur esprit ils jouiraient de leur intimité, et s'ils jouissaient de leur intimité ils ne s'adonneraient pas à l'idolâtrie des personnages publics ; ils connaîtraient la spiritualité, ils seraient sans emprise.

[Il faut les voir, « les habitués » d'une vieille prostituée, attendant son apparition sur le trottoir comme les dévots attendent — au bout de leur chemin de croix — l'apparition de leur sainte, de leur dignitaire ou d'un miracle périodique ; la tête basse ou les yeux levés. Ils ont l'air ahuri ou ravagé des fumeurs d'herbe dont on dirait, en les voyant rituellement préparer leur pain béni, qu'ils égrènent un chapelet.

À la célébrité qui sert de support publicitaire racoleur, il faudrait demander quel effet cela fait d'être une carotte ; une carotte pour décider ceux que l'on mène « à la carotte et au bâton ». Elle

dirait sûrement que la carotte s'accorde bien avec le bœuf ; c'est bon la daube.]

« Rien n'est plus faux » bien sur. « Les gens jouissent », de tout et de rien, tant et si bien qu'ils jouissent des choses morbides et assassines comme des circoncisions. On pourra alors trouver à la jouissance un caractère débonnaire, sinon malsain, et ne rien trouver de malin dans la privation de jouissance — par circoncision —, comme dans la vie « religieuse » — morne et monotone — qui la conditionne et l'accompagne. La jouissance apparaît ainsi comme une chose primaire qui va de soi ; comme un pipi ou un caca. Pourtant, éprouver le besoin de fumer, de grignoter, de faire « autre chose », après une relation sexuelle, cela signifie que la relation ne s'est pas accomplie à satiété (vision idéaliste) ; mais on prétendra que ces actes post-coïtum participent à l'acte sexuel au même titre que les préliminaires (on peut dire tout et n'importe quoi pour justifier tout et n'importe quoi).

Comme pour toute chose, on ne parle jamais de la même chose. Précision : la spiritualité est une sensualité, « la sensualité intérieure » ; source de la jouissance à laquelle on s'abreuve par les interfaces de la jouissance telles que le sexe.

Il n'y a pas de spiritualité là où il n'y a pas la jouissance intime. Il n'y a pas de jouissance intime avec un organe génital mutilé. Il n'y a pas de spiritualité dans l'acte de circoncision.

S'il est déconcertant de devoir argumenter pour s'en convaincre, disons-le moins catégoriquement : il n'y a pas d'innocence dans une mutilation génitale ; et s'il y a un dieu, celui-là n'est pas le saint que l'on croit. Quelqu'un peut-il envisager le contraire ? Certainement ; celui qui ne pense pas, celui qui ne jouit pas, celui qui ne sait pas, celui qui n'est pas, celui-là même qui est du genre à s'adonner à l'idolâtrie des personnages publics (s'il pense, il pense ce qu'on lui suggère de penser, s'il jouit, il jouit de ce dont il pâtit, s'il sait,

il sait ce qu'on ne lui cache pas, s'il est, il est ce qu'il n'est pas).

[Quel écerelé faut-il être pour ne pas penser un instant que la circoncision n'est pas un acte de même nature que la respiration ? Ce n'est pas un acte qui va de soi ; c'est un acte qui viole une loi.]

Si une sensualité (une spiritualité) entoure la circoncision, c'est une perversion : afin de restaurer chez l'homme amputé la fonction — sexuelle — vitale qui a été détériorée — dénaturée —, une réaction naturelle active un processus permettant d'exercer une sexualité alternative, ceci, en élaborant des perversions — sexuelles —. Ainsi, on ne trouve guère de pédophiles que là où les hommes n'ont pas eu la possibilité de se tripoter — de se découvrir — durant l'enfance.

C'est une perversion ou une étrange vertu, si vertu il y a dans une mutilation génitale. Si vice est vertu, où va la vertu ? Si vertu il y a au don délibéré de son sexe, de soi, il convient de gratifier

l'homme pour ce à quoi la femme se refuse désormais — depuis qu'elle n'en est plus contrainte — (si contrainte il y a, il n'y a pas de vertu, tout comme une vertu — la virginité — n'est pas une vertu si elle est, inspirée par la terreur ou la soumission, un sacerdoce obligé ou une prison faite de soi).

Dans ce monde castrateur, le riche et le savant sont fabriqués, sinon industriellement, au moins artisanalement, en tout cas méthodiquement ; ils sont de l'ordre des choses. En revanche, lors même pauvre et ignorant, celui qui a une sexualité exaltée est une personne extraordinaire.

SECTION 3

En tant que rituel de passage, les mutilations génitales masculines prescrites sous la pression publique visent à briser la volonté de l'homme — à brider son esprit — ; ceci, afin de le soumettre à un ordre qui restreint l'homme à

la femme (la violence de l'homme sur la femme est l'expression de ce qui lui reste comme sentiment de révolte — il frappe contre le mur de sa prison —).

Ainsi, celui qui s'abandonne à la circoncision ne fait pas preuve de bravoure, il fait preuve de légèreté comme une minette à qui seul importe de convenir au plus grand nombre. Ce n'est pas lui qui est fort, c'est l'emprise qu'a le monde sur lui ; mais il se sent fort et sûr de lui quand il sait agir en accord avec les agissements du plus grand nombre — avec le soutien du monde, il peut faire et dire n'importe quoi, il est dans la norme —. Il s'appuie sur la masse comme un être superficiel sans légitimité, sans autonomie, sans personnalité ; il se cache derrière l'opinion dominante, la loi du plus grand nombre (celui-là n'est pas animé par le respect de l'individu solitaire et des minorités). Se sent-il pisser, celui-là ? Sûrement pas, il ne s'appartient pas ; son sexe — surtout son sexe — ne lui appartient pas.

Cela est d'autant plus pitoyable que cela est fait après vulgarisation du prépuce, avec la croyance d'une réparation future, d'une reconnaissance sociale, d'une récompense divine.

[Cette histoire de puceaux qui se laissent découper en rondelle contre la promesse d'une chose prometteuse, cela rappelle ces pucelles qui se font « sauter la rondelle » en échange d'une promesse de mariage : c'est une histoire de fiançailles mensongères et sanglantes, usurpatrices et criminelles.]

La circoncision constitue un rituel de passage, mais que constitue un rituel de passage ?

C'est de l'irrespect manifeste que de circoncire le garçon ; si c'est pour en faire « un homme », un être déchu fait de tous les défauts du monde (ce que l'on reconnaît tacitement quand on accède aux revendications féministes). Comment peut-on agir de la sorte avec un être respecté ? Si c'est une forme de respect — de consécration, de distinction — (l'homme étant en passe de devenir le

seul être de la création à subir toutes les formes possible de mutilations génitales), c'est une forme de mépris envers la fille que de ne pas la circoncire. Si c'est une forme de respect, le respect est un sentiment ténébreux.

Il est admis ici qu'une mutilation génitale ne peut être l'expression d'un quelconque respect — de la société envers l'homme, de l'homme envers la société, de l'homme envers lui-même — : l'homme qui se respecte ne plie pas devant la foule et moins encore devant un épouvantail (religion et société ne se font pas respecter par la circoncision, elles se font craindre). On circonçoit l'homme pour qu'il admette ce qui est fait de lui : un gland. [Autant il peut y avoir le gène de la débilité, la circoncision est le particularisme social des soumis arrogants et des crétins savants ; le même qui, eunuque, se dit fier d'être eunuque, est le même qui, circoncis, se dit fier d'être circoncis.]

L'ordre des choses se targue de « faire l'homme », le vrai, « un gagnant » qui ne s'apitoie pas sur son

sort — sur ce qui lui est infligé — : celui qui existe par la circoncision mangerait son fils pour survivre. Quand il a été fait de lui « un homme », avec la rage de vaincre ou de ne pas périr (non par amour pour la vie, mais par crainte de la mort), il est fin prêt à tuer pour de la nourriture ou pour un emploi. Le féroce est du genre à sucer le membre qui le sodomise, à embrasser la mort qui le tue, et à manger lui-même, son mort et sa « merde ». Celui qui se survit par une circoncision peut survivre à tout. Il peut avaler toutes les couleuvres parce qu'il n'est dès lors guère plus qu'un rat qui fait son trône dans les catacombes et les égouts. Il mange ses morts, qu'il dit honorer dans le culte des ancêtres, celui qui perpétue la pratique de la circoncision ; il traîne « une merde » suspendue à son cul.

[Celui-là ne verra qu'insulte dans ce genre de propos ; il croit vraiment avoir été anobli grâce à sa circoncision. L'initié a peut-être été noyé dans

des vérités célestes, mais la circoncision ne l'a pas préparé à ce genre de truisme.

Ainsi, il en est pour se croire admirablement adultes parce qu'il est dans leur culture d'avoir pour divertissement celui d'assister au lamentable spectacle de la circoncision ; bien qu'ils aient totalement inhibé leur perception : leurs yeux sont ouverts mais tout leur être est fermé, ils regardent mais ils ne voient pas ; ils ne ressentent pas (quant à ceux qui se réjouissent consciemment à l'accomplissement de l'outrage sexuel infligé à l'enfant, il ne fait guère de doute qu'ils sont de véritables pédophiles dans l'âme, d'ignobles pervers. Ajoutez au lot des infâmes les vaniteux qui se croient adultes du haut du dédain qu'ils éprouvent envers l'enfant.).

Ainsi en est-il parce qu'il est plus aisé de s'accommoder de tout ce qui s'impose à soi que de s'engager dans une guerre de tranchée ; une guerre contre soi avant d'être celle contre autrui, une rébellion qui précipite au mieux dans l'originalité,

au pire dans la marginalité. La lâcheté est la normalité de la fatuité.]

Si le rituel de passage fait prendre conscience de soi, c'est à travers cette société qui fait perdre conscience de soi ; société qui ne donne jamais que ce qu'elle prend à ses membres, et qui dit : « Donnez, Dieu vous le rendra » parce qu'il faut rendre à « Dieu » ce qu'il a donné — parce qu'il trouve que trop en jouir est mal aimer —.

Celui qui se fait circoncire et qui consent à cet ordre de chose se comporte comme la femme qui se laisse violer dans la plus pâle indifférence. Il est dépourvu de conscience comme l'animal que l'on marque et que l'on bride pour contrôler ses faits et gestes avant de le renvoyer — juste un peu secoué — à la vie sauvage. Lorsque la conscience leur est donnée (quand ils ne peuvent plus s'affranchir), ils deviennent pédérastes et putains. [Si était systématiquement fendu le prépuce clitoridien des nouveau-nés féminins — disons, « pour l'hygiène » — (l'hygiène mentale des prescrip-

teurs de la circoncision), bien qu'il ne s'agisse pas vraiment d'une mutilation et que cela n'altère pas le plaisir sexuel (cela peut au contraire l'exacerber), un esprit libre y verrait un manque d'égard, un acte d'aliénation, une atteinte à l'intégrité de la personne, un crime contre l'humanité individuelle, une de ces choses que l'on condamne en tant que crimes contre la femme. La circoncision du garçon relève de cet aspect de chose.

Mais non, mais non, mais non, mais non, mais non. Du tout, du tout, du tout, du tout, du tout. C'est un peu sommaire comme argument, mais c'est tout dire : écoutez bien les femmes qui parlent des affres de la circoncision féminine — parce qu'elles savent de quoi elles parlent —, mais n'écoutez pas les hommes qui parlent des affres de la circoncision masculine — parce qu'ils ne savent pas de quoi ils parlent —.]

Tout le monde — ou presque — se réclame de l'esprit libertaire (c'est un mode de vie indémodable) et tout le monde veut appartenir à un groupe,

être l'appartenance d'un groupe (c'est un mode de vie primaire). Ce monde-là fait sien la maxime : « La liberté — de chacun — finit là où commence la liberté — d'autrui —. » Autant dire qu'il n'y a pas de liberté là où les uns sont les autres (la liberté se trouve là où on ne rend compte qu'à sa conscience car, avoir une conscience est déjà être libre). En fait, les gens ne veulent pas la liberté ou l'indépendance, ils en veulent juste l'illusion et l'apparence.

Le rituel de passage qui entoure la circoncision est une ouverture — de corps et d'esprit — vers nulle part comme la béance d'une catin.

SECTION 4

Ils insinuent qu'il plaît à l'homme d'être circoncis, ceux — parmi les tortionnaires — pour qui il est avantageux de considérer que le peuple aime être avili, régenté ; comme s'il ne plaisait pas aux femmes d'être circoncises (il plaisait ou il

semblait plaire aux femmes d'être circoncises, là où elles l'étaient — « femme » par rituel de passage —, avant que les infantiles et corruptrices femmes incirconcises ne leur sermonnent à quel point il est inconcevable et malfaisant de se complaire de la circoncision des femmes — des femmes, des femmes, des femmes —).

[Si la circoncision masculine est acceptable parce que les victimes ne s'en plaignent pas — dans ce monde, elles ne s'en sentent pas la possibilité —, il en est de même de la circoncision féminine, de la violence conjugale sur les femmes, de l'inceste, et de tous les crimes — les crimes « d'amour » — passés sous silence.

« Si cela existe, c'est que cela doit être normal, justifié. » C'est sensiblement ce que l'on se dit communément ; même si intimement un doute ou un trouble subsiste. Et bien non ! ce n'est pas normal !]

La circoncision est un acte de guerre — guerre ouverte ou terrorisme —, pas un acte d'amour,

mais on l'assure et on rassure : « L'homme aime être circoncis » (si c'est un acte d'amour, que l'on ne s'étonne pas des guerres).

Pas un acte d'amour, la circoncision est une de ces guerres que l'homme se livre ; une guerre de femme. Alors, nécessairement l'homme perd cette guerre comme il l'a toujours perdue ; ce qui fait passer les adversaires de cette pratique ignoble comme au mieux les défenseurs d'une cause perdue (une cause perdue dans un monde perdu), au pire des « pédés » infantiles.

[Le voilà plus attaché au clitoris qu'à son pénis, plus attaché à la femme qu'à lui-même ; son sexe n'est plus qu'un dérivé de clitoris, résidu de pénis. L'homme a régressé : en étant tenu d'intégrer le clitoris dans son individu, dans sa sexualité, il est devenu mesquin comme celui-ci (l'homme doit renoncer à sa masculinité pour permettre à la femme d'en revendiquer une).

Il faut certainement plaindre les hommes qui reconnaissent en le clitoris une espèce de pénis

— avouant que leur pénis ressemble à un clitoris —, ou les saluer comme les sauveurs de l'humanité dont le dard est la buse des insecticides biologiques qu'ils sont, car, si leur pénis ressemble à un clitoris, ils devraient sagement éviter de se mirer le nombril pour énoncer des vérités — d'homme —.]

Du circoncis à qui il plaît d'être circoncis, si on peut toujours dire de lui qu'il a une « queue » entre les jambes, s'il avait une patate bouillie à la place, cela ne changerait rien, il la beurrerait. La coutume pourrait être de se couper les oreilles pour les coudre sur les fesses, les débiles qui pratiquent la circoncision s'en feraient autant messe et noblesse. La coutume pourrait être de se faire sodomiser par son père, les crétins se croiraient investis par le divin.

Les hommes, non, n'aiment pas particulièrement être circoncis (sont-ils à ce point insensés ?), la plupart s'en accommodent comme de tout ce qu'ils sont (bien peu habitués à se remettre en

cause, à se poser des questions) ; comme s'accommodent du pénis circoncis quelque 50% des femmes — les autres éprouvant une franche répulsion pour cette forme de pénis difforme —.

Ce n'est pas tant à la circoncision que l'homme daigne se soumettre qu'à l'ordre — social, médical, religieux — qui l'impose, qui la crédite d'une autorité supérieure, d'une vertu médicinale — comme ce n'est pas tant à la parole de la femme qu'il obéit qu'à la mystique sur laquelle s'appuie la femme, celle qui crédite la femme d'une quasi déité — (comme le représentant d'une autorité peut susciter l'obéissance dans un cadre particulier et n'inspirer que mépris en dehors de l'exercice de sa fonction, une circoncision qui ne serait pas nimbée de vertus médicales, de préceptes moraux, de glorioles fantoches, n'inspirerait que répugnance à la sagesse populaire).

De même, parmi les femmes qui justifient la circoncision des hommes, il y a surtout des

femmes qui défendent l'ordre des choses sur lequel elles s'appuient (on ne peut guère critiquer une loi sans critiquer toutes les lois — en tout cas dans un système qui se prétend cohérent, unitaire, au contraire d'un conglomérat fédéral de lois arbitraires —).

Si la reconnaissance sociale était conditionnée par le refus exprimé de la circoncision masculine, l'homme la refuserait. Si cette reconnaissance était conditionnée par l'acceptation de la circoncision féminine, l'homme l'accepterait. Bien au contraire, on donne une image positive de l'homme (ni raciste ni sexiste) à celui qui refuse la circoncision féminine en acceptant la violence sexiste constitutive de la circoncision masculine.

Rares sont ceux qui plébiscitent spontanément et ouvertement la circoncision comme une chose naturelle car, rares sont ceux qui revendiquent une perversion ; rares sont les individus consciemment en symbiose avec la nature de leurs motivations. Les hommes et les femmes

s'accommodent de la circoncision parce que les pervers meneurs de foule l'encapsulent dans une aura de surnaturel (pour eux, parvenir à imposer un acte contre nature comme un acte auto-destructeur est une démonstration de Pouvoir).

[Ceux qui s'intronisent représentants du peuple et de l'intérêt supérieur de l'univers ont toujours à l'idée de devoir réfréner le peuple pour pouvoir le gouverner (n'étant pas de même dimension). Ils poussent d'un côté et freinent de l'autre. Ce sont des détraqués qui détraquent tout. Sous leur égide, Etat providence est Etat potence.]

Nombre d'hommes — intacts ou altérés — n'ont d'ailleurs pas d'avis sur la circoncision des hommes, car ils sont comme des femmes. Nombre de femmes n'ont pas d'avis sur la circoncision des hommes ; elles ne parviennent pas à s'en faire une idée (et pour cause, il y a autant de discrétion sur la circoncision des garçons que sur l'embaumement des morts ; pratiques massives qui se font loin des regards profanes afin que nul ne soit

traumatisé ou perversi à jamais par la réalité qu'alors, inéluctablement, il refuserait ou corromprait...).

Qu'elles se fassent donc une représentation de leur vulve sans les « grandes » lèvres ; qu'elles se les fassent exciser. Elles pour qui leur langue est leur phallus, qu'elles maintiennent leur langue hors de la bouche des mois durant... elles réaliseront que l'exposition continue d'un organe muqueux est une torture ; surtout lorsqu'il est un organe des sens (la perte de l'acuité sensorielle est une caractéristique de l'aliénation). Pas même un mauvais moment à passer comme la traversée d'un désert, c'est, jusqu'à la fin de ses jours, être prisonnier d'un désert.

[Hydrater l'épiderme s'impose comme une nécessité aux femmes qui veulent s'éviter l'inconfort d'une peau desséchée du seul fait de n'être pas protégée par un habit, mais ces femmes ne conçoivent pas qu'un gland dévêtu par circonci-

sion se dessèche aussi inexorablement, ce qui peut être une irritante source d'inconfort.

Que la sécheresse vaginale soit une chose désagréable, la sécheresse du gland décalotté en permanence l'est également.]

La circoncision fait partie de ces mœurs ambiguës qui troublent, fascinent, obnubilent, et suscitent le mystère, le voyeurisme, la perversion ; phénomènes tortueux où, dans une orgie satanique et macabre, se mêlent la vie et la mort.

SECTION 5

Il n'y a aucune consécration dans la circoncision ; c'est évident. Pour celui qui a un peu d'humanité, il y a plutôt de quoi mourir de honte. Mais voilà que l'humain s'affirme d'autant plus « fier » qu'il est atteint dans sa « bête-bête », dans son sexe, dans son humanité.

[Celui qui arbore une fierté dans ce monde imparfait affiche indifféremment de la fierté pour tout ce

qui ne devrait susciter qu'effacement, honte, humilité ; il exprime ainsi davantage un amour-propre qu'une fierté. Les choses, on le sait, n'ont pas de sens. À force d'être intempestivement pris à témoin et déclarés, l'amour, l'honneur, la foi, la sainteté, n'ont plus aucun sens ; tout est galvaudé et galvanisé. Con et fier de l'être.]

Que, maquillée avec des mythes et des superstitions, la circoncision puisse être heureusement ressentie (il en est même qui se battent avec hargne pour pouvoir circoncire le garçon, persuadés qu'ils sont de faire ainsi acte de noblesse, de spiritualité, de promotion, de charité, de médication — se sentant privés de l'essentiel s'ils sont privés du droit de circoncire —), il peut en être ainsi du viol — acte autrement plus naturel que la circoncision —. Baptême ou rite de passage par circoncision peut bien, pour la fille, se réaliser par un viol solennel.

[Un viol sauvage, non : un viol religieux réalisé en provoquant une paralysie psychique de la victime

soumise à un environnement culturel qui déclenche chez elle un abandon mystique de soi à l'occasion, par exemple, d'une « journée de la femme ».

Sans aucun doute, la religion qui instituerait ce rite verrait la « vocation religieuse » augmenter chez ceux qui auraient en charge son accomplissement ; et c'est sans dire combien il leur plairait de pouvoir ainsi sodomiser les garçons comme il leur est, de la même façon, permis de les circoncire.]

Etre investie par un représentant du Verbe comme déflorée par de l'air comprimé — être ainsi sanctifiée — (ô oui bon c'est !), ce serait pour la fille un acte de foi libérateur que d'offrir sa virginité au Créateur à qui elle prétend devoir de ne pas être circoncise. Mais si la fille répugne à se faire violer — même en beauté —, qu'elle se fasse donc circoncire — surtout en beauté — ; c'est si peu de chose.

[Comparer le viol de la femme avec la sodomie de l'homme consiste à faire de la femme le centre du monde ou le trou du cul.

La sodomie n'est pas une relation naturelle. Elle ne constitue pas un viol de même nature que la pénétration vaginale ; mais cette conception du viol est révélatrice de la représentation collective du sexe féminin. La sodomie de la femme n'a d'égal que la sodomie de l'homme, point.

Le viol d'un homme est un acte issu d'une femme pour le contraindre à une relation sexuelle naturelle mais forcée ; c'est à tel point vrai que cela explique pourquoi le viol n'est foncièrement pas perçu de manière criminelle (sauf, bien sûr, là où la relation sexuelle elle-même est jugée délinquante comme moralement abusive). Le viol n'est pas une chose sympathique mais ce n'est pas un acte de même nature qu'une circoncision. En revanche — comme le plus est aussi le moins —, la circoncision constitue un viol en plus de constituer une mutilation.

La qualification criminelle du viol se fait particulièrement au regard de l'affliction causée à la femme dès lors que l'on se met à considérer respectueusement les plaintes des femmes violées ; sur lesquelles on cesse de faire peser le tort de ce qu'elles subissent. Que la qualification de la circoncision se fasse donc au regard de l'affliction causée aux hommes en édictant que soient respectueusement considérées les plaintes des hommes ; hommes qui devront pouvoir librement et légitimement se plaindre de circoncision sans passer pour des hommes indignes qui méritent ce qu'ils subissent. Alors la circoncision sera qualifiée de crime comme il se doit.]

S'il y a plus d'humiliation, de honte et de soumission, au port d'une étoffe sur la tête qu'à une circoncision, il faut suggérer aux filles de jeter le voile en se faisant circoncire dans la joie et la bonne humeur ; au moins pourra-t-on voir quelque chose de sain dans la liberté, et quelque chose de pur dans l'intimité — si l'une ne s'applique

qu'au sein de l'autre — (si le choix leur était donné, assurément les garçons préféreraient porter un turban sur la tête plutôt qu'une cicatrice sur le sexe ; ils s'en feraient un signe distinctif distingué, comme le port d'une cravate).

[Une « journée de la femme » devrait être l'occasion candide d'honorer femmes et filles en les pétrissant d'une circoncision collective : la leur — histoire de les faire jouir un bon coup — ; « journée de la femme » qui s'avère être la journée où se fait le bilan de tous les jours de l'an consacrés à la promotion de la femme, au contraire d'un jour d'exception dans la glorification de la femme. Oh oui, oh oui ! une « fête de la circoncision » pour les filles ; une magnifique manifestation d'amour.]

Et voilà, au nom de la « libération féminine », les gens de la République qui se méprennent des filles voulant s'imposer, contre toute attente, envers et contre tous, ce que tous veulent lui épargner, lui interdire, lui imposer. Pourquoi donc ?

[Voilà la solution au problème du « foulard islamique » — en milieu scolaire — laïque : que les filles délaissent le voile pour se faire circoncire... l'égalité du traitement des sexes sera conforme aux lois de la République autant que sera préservé le sentiment d'une appartenance ethnique, d'un sentiment religieux.]

Parce que le voile religieux — sur la circoncision — est le voile sur la République.

SECTION 6

Ainsi, il plaît à l'homme d'être circoncis. S'il en est ainsi, c'est parce qu'il plaît à l'auto-démocratie de circoncire : ceux qui — en démocratie — soutiennent que voter est un devoir sont les mêmes qui — en autocratie — imposent que se faire circoncire est un devoir (voter par obligation en démocratie est une antinomie). Ils font en sorte d'impulser dans le cœur du peuple le désir réactionnaire de subir ce que ceux-là leur

réservent, de telle sorte qu'il ne lui vient pas à l'idée de se révolter contre ce qu'il croit avoir volontairement souhaité (c'est dans cette seule circonstance qu'ils se réfèrent à « la volonté du peuple », jamais lorsqu'elle ne va pas dans leur sens). Rien de ce qui lui est contraire ne passe au travers de leur système, hormis ce qui le dépasse. [Quand voter en démocratie devient obligatoire, c'est que la démocratie est en péril. On dit alors que voter est un Pouvoir, pour tous les frustrés, les impuissants, les refoulés. Voter est également présenté comme une liberté à l'attention de tous les enclavés, une liberté d'opinion comme de tournebroche au sein d'une pensée unique.

Ajoutons ce que le « on » ne sait pas encore : voter prémunit contre le sida, l'hystérie, l'acné, l'érythème fessier... Oui c'est vrai ! Même que le caramel est mou.

L'enfant écrit au Père Noël, l'adulte vote. Quand l'adulte ne croit plus au Père Noël — il ne vote plus —, tout est fait pour qu'il y croit. Il est vital

pour « le système » de noyer le peuple dans l'illusion, sous peine de le rendre ingouvernable et de voir surgir à la face de tous l'insupportable vérité : la réalité.

Voter ou prier, ce n'est pas un acte responsable et généreux où l'on se sent concerné par le sort du monde. Quand ce n'est pas de l'obéissance aveugle ou intéressée, c'est un acte égoïste où l'on ne songe qu'à soi.]

Mais bien sûr, ils ne veulent que le bien ; on n'a jamais entendu un despote s'avouer malintentionné, sinon que pour une bonne et noble cause. On circonçoit pour le Bien ; on fait le Mal pour le Bien.

[En démocratie, les tenants du « Pouvoir » doivent biaiser pour commettre les malversations qu'en autocratie ces tenants peuvent accomplir grossièrement. Il y a autant de différence entre l'autocratie et la démocratie qu'entre l'homme et la femme. Les termes de la propagande sont adaptés au niveau d'instruction de la population, mais cela est du pareil au même : démocratie et autocratie

s'exercent dans les « trous » comme les pertes de conscience du peuple. Toutes deux ne sont que deux formes d'un même système comme les deux sexes d'une même espèce — cohabitant et collaborant comme l'homme et la femme, dans un rapport de force ou par échange de procédés, et parfois même, dans la connivence et l'amitié partagée —. Les formes d'exercice de ces systèmes ne diffèrent que par l'ampleur de l'inconscience populaire.]

Ce n'est assurément qu'aux abrutis qu'ils inspirent le respect d'un système de loi qui se prétend impartial et qui se révèle arbitraire avec impudence lorsque sans appel il légitime la circoncision du garçon tout en condamnant la circoncision de la fille (certains ont même « foi en la justice de mon pays » — si-si ! même qu'ils ont les yeux en face des trous —) ; les abrutis qui — pour se donner noble allure — se griment du masque bienséant de la tolérance face à la circoncision masculine et montrent leur vrai visage face à la circoncision

féminine — un visage ravagé par leur soumission à l'ordre établi qui révèle, non pas un esprit libertaire, mais un esprit étriqué, fermé à toute contestation autre que celle autorisée — (les autres ne peuvent que devenir délinquants, rebelles, révolutionnaires, marginaux).

[La tolérance tient, soit de l'affinité, soit de l'ignorance, soit de la complicité, soit de l'indifférence.

La défense comme l'interdit est l'aveu de la faiblesse. Un système légitime est fort. Il n'a pas besoin d'interdire activement les contestations qui ne peuvent que mourir-nées au sein d'un système fort et légitime, et il n'a pas besoin de perpétuellement redorer ses principes, s'ils sont naturels, de bon sens et de bon aloi. Par conséquent, que cesse la justification des mutilations génitales afin que l'on puisse juger de leur légitimité dans l'esprit et dans le cœur du peuple.

Mais, « démocratie » — ou volonté populaire par la libre expression —, cela est contraire à la notoriété du peuple qui le dit ignorant, irrationnel,

incohérent, inapte au bon sens et au bon choix. D'ailleurs, le peuple est-il capable, tout instruit qu'il soit, de juger de la véracité d'une thèse « révisionniste » ? Apparemment pas. Il y a la religion et la politique parce qu'il n'y a pas de foi, pas de confiance en l'être humain, en son potentiel de sagesse, d'intelligence, et d'humanité : « C'est bien heureux ! Anarchiste ! »]

Si la démocratie tient de la liberté d'opinion, de la liberté d'expression, en terme de circoncision, la démocratie ne tolère pas l'opinion contraire à « l'opinion démocratique » : la circoncision masculine ne peut être décriée et la circoncision féminine ne peut être encouragée. Celui qui s'y aventure est, par la démocratie, contraint de changer d'opinion ou de mode d'expression. Point de circoncision féminine dans les démocraties ou point de démocratie sur la circoncision féminine.

La démocratie est à la raison sociale ce que la circoncision est à la raison divine : présentée comme une panacée, elle se complaît dans ses

aberrations, dans ses forfaits, dans son autocratie ; elle s'impose à tous, la démocratie.

S'il n'y a rien d'inavouable dans la pratique de la circoncision, que les représentants du peuple qui cautionnent cette ignominie s'avouent officiellement favorables à ce qu'ils encouragent officieusement — afin, ô espoir ! qu'ils soient soumis à la vindicte et discrédités de la vie publique — . Mais, il est ô combien plus difficile d'avoir « des couilles » (du courage) que de n'avoir plus de prépuce (de vertu).

SECTION 7

Si une frange malade de la population masculine méprise sa disposition naturelle, il en est de même de la population féminine. Pourtant dissuadées de rectifier leur anatomie génitale, si l'environnement culturel le leur permettait, maintes femmes se feraient exciser la vulve comme elles font rectifier leurs attributs mammaires (c'est

en vain que des femmes cherchent des praticiens disposés à pratiquer sur elles une excision de la vulve — mal à l'aise comme elles peuvent l'être, avec une vulve volumineuse ou pâteuse —).

[Il suffirait d'évoquer avec récurrence la circoncision féminine — même négativement — pour voir les femmes s'adonner à cette pratique ; par fascination, par soumission, pour libérer l'esprit de cette question en y soumettant le corps... C'est ainsi que les hommes s'adonnent à la circoncision sans motivation particulière ; et c'est pour cela que la suggestion de la circoncision n'est pas réitérée de manière obsédante, pour ne pas susciter le dégoût et le rejet chez ceux qui n'en ont foncièrement pas le goût et l'intérêt.

Tout ce qui a du poids pèse ; tout simplement. Moins libre que conditionnée : la tentation.]

La présence du prépuce diminue l'aspect viril aux yeux des misérables nabots qui, faute de véritable masculinité, cherchent à paraître, avec leur perception primitive du sexe — à travers une vision

animale et pornographique —, avec l'unique singularité qui leur est donné de connaître : celle d'une prédisposition à l'acte sexuel. C'est ce genre de gnome qui présente comme un sens de l'honneur ce qui est une susceptibilité de pucelle (celui pour qui une circoncision fait l'homme comme le boutonneux croit que la masturbation suffit à n'être plus puceau ou bien que procréer suffit à mériter le titre de père et de mère).

Pour ces individus superficiels — le genre d'individus insignifiants qui se couvrent de vêtements « griffés » pour se donner l'apparence et la respectabilité qu'ils n'ont pas —, la circoncision tient d'une apparence sans fondement particulier, une apparence qui fait simplement de l'effet.

[Le pénis qui se décalotte marque la différenciation entre le garçon et l'homme, tandis que la différenciation entre la fille et la femme se fait avec l'apparition des seins ; tout au moins dans l'esprit de ceux qui légitiment la circoncision masculine en condamnant la circoncision féminine avec laquelle

ils refusent ainsi tout amalgame, sans toutefois songer à une alternative rituelle pour produire sur la fille la « noble transformation » de la fille en femme — femme qu'ils maintiennent dans un statut infantilisant —. Si la vulve mature se distinguait de la vulve infantile par un phénomène spontané d'ouverture, de dilatation, la circoncision de la vulve se présenterait comme une noble transformation de la fille en femme.

Ainsi, si un homme juge son prépuce trop long, on lui affirme devoir le circoncire, mais si une femme juge ses attributs vulvaires trop prédominants, on lui assure devoir les accepter ainsi. Pourtant, si certaines vulves sont mignonnes, d'autres ne perdraient rien à être excisées (chez nombre de femmes, l'arrière-train et la vulve se prolongent l'un vers l'autre en fusionnant d'une manière étrange et déroutante, ce qui fait dire à l'amoureux des belles choses qu'il est indécent de laisser ces femmes dans un tel état).

L'excision de la vulve consiste simplement à retirer un excès de graisse et de peau pour lisser la peau entre les cuisses ; il s'agit du même type de correction que l'élimination d'un bourrelet adipeux sur le ventre, le cou ou les hanches. C'est parfaire définitivement le galbe du corps féminin d'une façon similaire à celle opérée momentanément avec des sous-vêtements seyants et des vêtements taillés sur mesure ; c'est une marque de bon goût et de supériorité sociale.

La vulve est un bourrelet disgracieux qui pend entre les jambes comme une concrétion molle lamentablement suspendue au périnée. Si les femmes avaient le sens de l'esthétique — autre que celui des hommes primitifs —, elles se le feraient retirer (c'est parce qu'elles ne l'ont pas qu'elles se complaisent de la verge circonscise).

Mais la femme, la femme... La femme peut-elle avoir le sens de l'esthétique en faisant une fixation sur son sexe ? Il est en tout cas pas bon que la femme regarde trop son sexe. Elle en devient

vicieuse, malveillante, envieuse... enfin, particulièrement tordue.]

Comment expliquer cette crise d'identité qui poussent certains hommes à enclaver leur anatomie précieuse dans une sordide infirmité ?

La perception douloureuse — physique et morale — dépend pour partie de la conscience qu'a l'individu de lui, de son corps. L'apparente indifférence de l'homme envers son corps s'explique par le fait que — lorsqu'il ne s'agit pas d'un penchant pour le dépassement de soi — (penchant dont est visiblement dépourvue la femme clitoridienne, obsédée par le confort de sa petite personne) l'homme est obnubilé par l'existence de la femme ; quand il voit en elle une mère — dont est fait un culte auquel chacun est tenu de se soumettre —. La sublimation de la femme brouille la perception de l'homme qui n'a pas même conscience de lui-même, de son propre corps. L'homme se voit — lui et son corps — à travers la femme.

Il en est ainsi parce que l'homme n'est pas né.

SECTION 8

L'homme croit le prépuce infantile insignifiant comme insensible parce qu'il est habitué à ne pas y prêter attention, à ne pas développer de réponse sensible à son endroit. Pourtant, le prépuce a une sensibilité identique à celle de la vulve — des nymphes —. Les — vraies — mères savent combien le garçon est sensible à cet endroit ; à l'endroit duquel il est peu enclin à se laisser toucher — d'autant que le système inhibiteur de la douleur n'est pas développé chez l'enfant — (mais quand le garçon calque — au sujet de son sexe — ses émotions et ses perceptions sur celles de sa mère — qui n'est pas à même de percevoir le corps masculin comme il se doit, et donc, de donner au garçon l'image de soi qu'il devrait avoir —, le garçon est aliéné d'une façon identique à celle que l'on dénonce, s'agissant de la femme qui existe au travers de l'homme).

[Si est insignifiant ce qui est insensible, l'homme circoncis — son pénis circoncis — est insignifiant — sinon sa vie, en tout cas son avis — ; lui et les prescripteurs de la circoncision, lesquels doivent être, aussi froidement que le prépuce, purement et simplement arrachés à l'humanité.

Celui qui — par circoncision — entend prouver qu'il est un homme en torturant le plus sensible de lui, en renonçant à ce qui fait partie de lui, qu'il torture ce qui de lui est attaché à la femme et qu'il renonce à sa croyance religieuse — en la circoncision —, à son statut social... C'est dans l'état où se retrouvera qu'il pourra prouver être ce qu'il prétend être.]

S'il n'est pas « un vrai homme », celui ne supporte pas la circoncision de l'homme, elle n'est pas une vraie femme, celle qui ne supporte pas la circoncision de la femme. En quoi est-ce un problème ? en ce monde précaire de gens artificiels aux dieux factices.

Comment pourrait-il en être autrement ? le féminisme ayant réduit la masculinité (la virilité) et la féminité (la virginité) au rang de mythe, de fantasmagorie, d'affabulation ; parce que tout homme et toute femme ne parvient pas nécessairement à s'exprimer à travers une masculinité, une féminité (autant dire qu'une humanité et divinité n'existent pas, parce que tout le monde ne sait pas accéder à leur modèle, ou bien que la société est sans valeur, parce qu'il y a des marginaux, et que le féminisme est illégitime, parce que toutes les femmes n'adhèrent pas à ses principes — ce qu'ont tôt fait d'occulter ceux qui usent du féminisme comme un des nombreux moyens permettant d'asservir l'homme —).

[Si la femme s'affirme femme en légitimant la circoncision de l'homme, que l'homme s'affirme homme en légitimant la circoncision de la femme.]

Etre un homme — par circoncision — n'a aucune valeur si l'on considère que l'homme demande à l'enfant de faire preuve du stoïcisme qu'il ne mani-

feste pas lorsqu'il s'agit de défendre l'enfant contre un système qui perpétue le sacrifice rituel des innocents ; il se targue d'un mérite qui ne lui revient pas. Et quel mérite revient à la femme qui se targue du mérite de l'homme sans être disposée à endurer ce que le garçon doit endurer — de force ou de gré — ?

[Celui qui n'est pas fichu d'empêcher que les enfants se fassent matraquer, mutiler, il ferait bien de ne pas « se croire » — valable, lavable —.]

Si la circoncision est une pratique aussi anodine, une opération aussi insignifiante que le prétendent ceux qui cherchent à la légitimer dans les sociétés civilisées, si un enfant peut l'endurer, et s'il suffit d'une circoncision pour devenir un homme, alors être un homme — de la sorte — n'a aucune valeur.

Si la circoncision ne prétend plus guère se poser comme un moyen de « faire l'homme », mais comme une pratique de même dimension que le perçage des oreilles, pourquoi alors la femme

n'est-elle pas conviée à ce qui se présente ainsi sous les meilleurs hospices ? elle qui sert de référence à ceux qui égarent l'homme.

[« Choyez les filles comme les garçons » n'indigne personne. « Circoncisez les filles comme les garçons » indigne tout le monde. Allez savoir pourquoi.]

Pourquoi s'indigner, comme d'une scandaleuse abomination, de la proposition qui vise à féminiser la circoncision masculine ? elle qui, masculine, est si précieuse, si vertueuse, elle qui fait entonner des hymnes à la joie. Pourquoi ? D'ordinaire, les gens sourient à l'évocation de la circoncision. Et bien, qu'ils sourient !

Pourquoi la circoncision ne peut-elle être que masculine ? Pourquoi ne peut-on même pas envisager de féminiser la circoncision ? Pourquoi cela semble-t-il tellement indécent ? Pourquoi la circoncision féminine suscite-t-elle l'aversion, le refus catégorique ? Cet effroi n'est-il pas invrai-

semblable ? Il est irrationnel et presque surréaliste.

[Dans ce monde aux fondements aussi précaires que chimériques, il témoigne d'une crainte de voir les idéologies et les certitudes officielles s'effondrer comme l'ordre des choses se renverser, parce que ce monde n'est pas un château fort, mais un château de cartes que le moindre souffle pourrait balayer.

Dans le règne animal, le doute n'est pas permis. Il faut impérativement être certain de son bon droit, de sa légitimité, de son idéologie, et ce jusqu'à l'arrogance, l'outrecuidance. Il faut, de mauvaise foi, ne jamais reconnaître son tort ; particulièrement si on veut sembler être « un battant » qui sait défendre sa place avec acharnement, ou bien si on veut faire du gras. Dans ce monde de bêtes, pratiquer la circoncision est un tort qu'il ne faut pas reconnaître.]

Que l'amour, la gloire et la beauté, soient donc faits aux femmes par acte de circoncision. Et

disons même mieux : c'est aimer véritablement les femmes que de les désirer circoncises (belles, propres, en bonne santé). Il devrait ainsi être honteux pour un homme digne de ce nom de refuser aux femmes les bienfaits de la circoncision, et les femmes qui dénoncent la circoncision féminine comme un acte malotru devraient être considérées comme des esprits de mauvaise augure car, la circoncision constitue véritablement un véritable acte d'amour ; du vrai de vrai

Quoi ! ? C'est pas vrai ? Houps !

En vérité, les hommes qui admettent la circoncision masculine se formalisent de la circoncision féminine parce qu'ils sont parfaitement conscients du caractère indicible de ce qui est un acte d'avi-lissement dans une mutilation ; mais ils se sentent tenus de refouler une émotion qui est, à l'égard de leur propre sexe, considérée comme féminine (ce sont ceux-là qui se disent séduits par une fé-minisation à outrance — n'ayant pas conscience

de ce que cela implique — ; ils sont séduits de loin, en apparence.). S'ils ont le réflexe de réagir contre ce qui se propose sans s'imposer, ils n'ont pas la force de se révolter contre ce qui s'impose sans ménagement ; ils jouent les durs avec les mous.

SECTION 9

Les affaires d'un sexe sont par nature les affaires de l'autre sexe, mais s'il est judicieux de créer une confusion mentale chez l'homme en matière de sexe — quand elle permet de promouvoir le statut de la femme —, la confrontation des affaires de sexe n'est pas admise en matière de circoncision.

Si on considère que la circoncision est une affaire d'homme, la clitoridectomie est une affaire de femme. Pourtant — de la voix des sociétés où seuls les hommes ont un penchant (réputé volontaire et réfléchi) pour la circoncision —, l'homme

est accusé de conditionner le penchant féminin pour la clitoridectomie ou la plastie mammaire.

[On reconnaît que les femmes ont besoin du consentement des hommes pour se faire plaisir ou pour se faire circoncire (pour s'émanciper), mais on ne conçoit pas que des femmes puissent être à l'origine de toute une culture, une culture tenace qui plus est, et de surcroît, une culture résistante aux hommes.]

Pareillement, il y a tout lieu de penser que l'homme cesserait de se faire mutiler si la femme ne cautionnait pas l'état du circoncis ; et ce d'autant plus sûrement qu'elle est créditée d'un pouvoir d'influence aujourd'hui plus affirmé. La femme a ainsi bien sa responsabilité dans l'hérésie de la circoncision ; ce dont elle doit être accablée — par circoncision — (on peut aisément deviner avec quel empressement les circoncis se feraient refaire un pseudo-prépuce si les femmes se mettaient massivement à rejeter les circoncis).

Les hommes n'assistent jamais aux circoncisions féminines, par contre, les femmes assistent aux circoncisions masculines. De ce point de vue, la responsabilité des femmes dans la circoncision des hommes est plus évidente que la responsabilité des hommes dans la circoncision des femmes. De plus, si on compare le nombre d'hommes qui ont excisé leur conjointe avec le nombre de femmes qui ont émasculé leur conjoint, la responsabilité de chaque sexe dans la volonté de voir l'autre sexe mutilé n'est pas celle communément dénoncée.

On pourrait multiplier les exemples et les comparaisons, il ne fait aucun doute que vivre en société se fait au péril du libre arbitraire. Il en va ainsi de la circoncision masculine comme de la circoncision féminine : la circoncision des hommes est l'acte de domination de l'homme sur les hommes et de la femme sur les hommes comme la circoncision des femmes est l'acte de domination de la femme sur les femmes et de l'homme sur les femmes.

[Si l'homme n'a pas son mot à dire sur le sort — sexuel — de la femme — comme sur l'utilité de ses attributs génitaux —, la femme n'a pas son mot à dire sur le sort — sexuel — de l'homme — comme sur l'utilité de ses attributs génitaux — .

Que la femme veuille ne voir dans le prépuce — infantile — qu'une « peau qui pendouille » (la femme ayant de l'homme l'image primitive qu'elle reproche à l'homme d'avoir de la femme), aux yeux du circoncis, sa vie de femme n'aura pas plus de valeur.

Les hommes voient la vulve comme les femmes voient le prépuce, la réponse culturelle à cette perception ne se traduit pourtant pas par la légalisation de la circoncision féminine. Pourquoi ?]

Par la circoncision, il n'a jamais été question de faire de l'homme un homme responsable, autonome, libre (capable de refuser la circoncision, capable de se refuser à la femme), mais un homme contraint, obligé, enclavé.

Quel homme misérable faut-il être pour accepter de mutiler son sexe dans le seul dessein de sembler plus viril ou de convenir aux yeux d'une soi-disant femme qui exige de lui qu'il soit circoncis ? Il faut être du genre des femmes qui se font exciser par crainte de ne pas trouver de mari. [Ici-bas est « un homme » — « un vrai », pas « un pédé », un homme normal — celui qui accepte comme une chose acceptable de se faire « briser les burnes » par une femme, celui qui n'y trouve rien à redire ; parce que celui qui ne supporte pas de se les faire ainsi briser n'a pas la capacité de supporter les conditions de vie en société. Il peut y trouver à redire, mais sans activisme, sans machisme, sans « féminisme au masculin » ; soit, avec résignation ou bien avec une pathétique et risible indignation.]

C'est le genre d'individu que l'on peut acheter ; et c'est ce genre d'individu que l'on peut acheter — avec une femme et une monnaie de singe — qui fait le monde.

[Si la circoncision est une affaire d'homme, l'accouchement est une affaire de femme. Si la femme ne veut pas se tourmenter avec le fait masculin, qu'elle se débrouille seule avec son corps qui est sa propriété couverte d'une vieille végétation de mythes ; mais sans trop rêver car, l'homme aura son mot à dire sur le corps et le comportement de la femme aussi longtemps que l'homme devra payer pour que des soins — préventifs ou thérapeutiques — soient assurés au corps de la femme, aussi longtemps qu'il sera ou dès qu'il sera devenu un être responsable — c'est-à-dire préoccupé ou simplement intéressé autant par son sort que par le sort du monde — (si l'homme est l'être irresponsable et amoral que l'on dit, c'est avant tout parce qu'on l'empêche de prendre conscience de lui-même — afin de pouvoir le circoncire —, ce qui le conduirait à s'intéresser au monde qui l'encercle, et à se révolter).]

Que la femme soit reconnue responsable des malheurs de l'homme — puisque l'homme est reconnu responsable des malheurs de la femme —, et — rétroactivement — sanctionnée.

Oh mais non ! Reconnue responsable, passe, mais de ses forfaits, casse ; dans sa lasse faiblesse, la femme est pardonnable.

[Hier, aujourd'hui, demain, une femme a tranché, tranche, tranchera le sexe d'un homme (oh la vilaine !). On dira : « La pauvre femme » car elle devait bien avoir, elle a bien, elle aura bien une raison, une très bonne raison ; elle qui est animée par la raison pure et par quelques autres facultés inédites.]

Il n'est pourtant pas raisonnable de penser que l'homme est le seul responsable de ses malheurs, auquel cas cela signifie que la femme est une irresponsable ; ce dont elle doit être accablée, comme l'homme irresponsable (par circoncision). Que l'on fasse donc en sorte de la rendre

responsable ; puisqu'elle le réclame, « être responsable » à 50%.

Responsable de la circoncision de l'homme ? Comme les plus immondes ignares, la femme serait bien étonnée de se voir poursuivie par ce chef d'accusation, tant elle perçoit la chose garçonne comme une chose lointaine, si lointaine qu'elle ne se sent pas concernée par le fait masculin, trop lointaine en tout cas pour prétendre faire l'amour à l'homme (déçue comme elle l'est, par l'amour de l'homme, ne l'ayant pas en elle). Elle ne va pas vers l'homme, elle ne veut pas se mettre à sa place (non merci, sans façon !). La circoncision de l'homme indiffère la femme que l'homme indiffère.

[La rencontre physique qui se produit entre les amants se produit que rarement au niveau métaphysique ; ce n'est qu'une rencontre culturelle comme une émigration forcée vers l'autre sexe. L'homme et la femme demeurent à des lustres l'un de l'autre.]

SECTION 10

À l'heure où les femmes se lavent les mains de tout en ne voyant que leur figure et leurs fesses, la circoncision se présente comme une solution de confort offerte à celles qui ne veulent pas se soucier du sexe masculin ; pendant que les hommes sont tenus de savoir sur la gynécologie ce qu'ils doivent ignorer sur l'andrologie, tenus d'endurer les conséquences des désagréments gynécologiques dont l'excision de la vulve viendrait pourtant à bout. À l'heure où la sensibilité féminine se pose en modèle et où l'homme est tenu de ressentir le ressentir des femmes, de calquer ses désirs sur les désirs féminins, l'homme devrait appliquer à lui-même le désir de la femme de ne pas être circoncise. Il devrait, mais il s'y refuse ; le vilain petit voyou qu'il faudrait poursuivre pour acte de délinquance majeur comme de rébellion et condamner à suivre un stage de sensibilisation à la sensibilité féminine

— ou comment sauver sa peau sans mettre celle des autres en péril —.

Si l'on songe que nombre de femmes percevraient comme une mutilation — d'attribut sexuel — le simple fait de se faire raser le sexe, il y a indubitablement une échelle de valeurs à reconsidérer (ce rasage répond pourtant aux normes d'hygiène valables en terme de circoncision). Ce sont celles-là qui banalisent la circoncision masculine qui trouvent particulièrement incommode d'être dévisagées avec insistance, déshabillées du regard — ainsi « harcelées sexuellement » — ou surprises dans leur intimité (elles sont du genre à se détourner de ce qu'elles craignent de se voir infliger, du genre à se cacher la vérité). Elles reconnaissent dans la circoncision masculine un acte d'avilissement qu'elles souhaitent néanmoins comme un moyen de se prémunir de l'homme en l'émasculant partiellement.

La femme qui se complaît de son compagnon circoncis est comme l'homme qui se complaît de

sa compagne violée. L'homme qui, aux yeux de sa femme, se flatte d'avoir été circoncis, il est comme la femme qui, au yeux de son homme, se flatte d'avoir été violée (cela fait l'homme, cela fait la femme ; c'est l'idée que se fait la lie de l'humanité). Si la femme attend de son compagnon qu'il la considère, qu'il la défende, la femme qui fait l'amour à son conjoint en s'accommodant de la circoncision qu'il a subie, elle se comporte comme l'homme qui, loin de s'offusquer de sa femme qui s'est fait violer, propose de « lui faire l'amour » pour lui faire oublier ou pour achever de la combler (parce que les violeurs n'ont pas même la délicatesse de faire jouir leurs victimes ; contrairement aux circonciseurs).

Mais non, cela n'a rien à voir ! La vérité est plus simple et plus pure : « L'homme circoncis est plus propre » (plus propres que les femmes incirconcises), vantent les femmes stupides et crapuleuses, reprenant en cela les propos pisseux des périodiques menstruels ; ce qui insinue avec un dédain

railleur que l'homme est naturellement sale, miteux (les femmes montrent la paille que l'homme a dans son œil en se cachant derrière la poutre qu'elles ont dans le leur). On peut bien dire que la femme excisée est moralement plus propre, mais la propreté morale échappe à l'estime des mange-merde, des niais.

[« L'homme circoncis est un homme propre, propre ! » Voilà qui décoiffe ! Avant la découverte du feu, avant la découverte du fer : la circoncision ; c'est le monde à l'envers. Le monde a-t-il au moins conscience de ce qu'il doit à la circoncision ?

« L'homme circoncis est un homme propre. » Les gens de science ne devraient pas manquer d'en tirer une loi fondamentale et une technique nouvelle destinée à soulager l'humanité ; technique géniale dont on dira qu'elle émane forcément d'un dieu : « Aujourd'hui, vous devez nettoyer votre jardin, et vous suez déjà, parce que vous n'en voyez pas la fin ? Et bien, pensez

circoncision ; la méthode miracle qui ne coûte pas « un rond ». Rasez-le. »]

Le sexe de la femme est loin d'avoir le glamour des papiers glacés, mais son image est tellement lissée que l'on ne peut guère se torcher avec (c'est cette image retouchée que le féminisme fustige quand elle pousse les filles à fantasmer des caractéristiques physiques artificielles).

« Prendre la femme telle qu'elle est, en nature » n'est-ce pas le clame féministe ? parce que là est l'amour véritable de la femme. La femme aime-t-elle véritablement l'homme, celle qui le conçoit sexuellement altéré, lors même pour le perfectionner ? Toute femme aimant réellement l'être qui se trouve dans le corps circoncis devrait être révoltée contre le système qui l'a outrageusement mutilé.

[Que serait l'homme, s'il devait apprécier la femme réelle ? Les hommes qui s'enivrent des caractéristiques naturelles des femmes — de leurs petites culottes odorantes et de leurs chairs faisandées — sont ces gros porcs accusés de

tous les vices masculins qu'il convient d'éradiquer par circoncision.]

On dénonce que les hommes n'aiment pas les femmes, mais qu'essaie-t-on de faire croire, que les femmes aiment les hommes ? Les femmes, non, n'aiment pas les hommes. Elles aiment les caniches, les canaris.

SECTION 11

Aussi invraisemblable que cela devrait être, des individus de sexe féminin émettent la légitimité ou simplement la possibilité d'ôter à l'homme ce qui fait de lui un homme ; comme on pourrait émettre la légitimité ou simplement la possibilité d'exterminer une race, et même l'humanité (c'est de la pensée, ça aussi).

Elles y songent, presque naturellement, avec le regard globuleux de celles qui ont consacré leur vie à faire une fixation hallucinée sur leur apparence génitale en forme de rien ; avec la pensée

fière du crétin qui se croit intelligent. Elles ont une idée ! Leur infime idée de génie se réduit à et se conclut par : pourquoi pas (pourquoi pas faire n'importe quoi plutôt qu'une chose sensée) ? Le pire est que ces débiles n'ont rien inventé.

Il existe ainsi une sous-culture sous-jacente sous-féministe qui présente l'émascation comme une option culturelle possible et dédramatisée à l'instar de la clitoridectomie — en arguant de la docilité de l'eunuque, argument des promoteurs de la clitoridectomie — ; le genre de sous-culture qui perpétue la circoncision — le mariage, la procréation —.

Que cette option ne soit pas envisageable en la forme — sans risquer d'éveiller et de révolter la conscience de ceux que l'on soumet en contrepartie à la circoncision —, cette tendance à produire une émascation — symbolique, psychique — avec la circoncision se trouve dans la mentalité primitive exigeant l'excision d'une surface de peau outrepassant les limites du prépuce ; comme dans

la pseudo-raison médicale qui prétend traiter une étroitesse partielle du prépuce en excisant le prépuce dans sa totalité — son frein y compris, donnant ainsi à la face ventrale du pénis l'apparence lissée d'une vulve infibulée —. Effectivement, si l'acte — de circoncision — était intrinsèquement manifeste d'une volonté de s'allier à un dieu, une excision réduite à la valeur symbolique suffirait. Il faut donc voir dans la nécessité de couper au plus profond dans l'attribut sexuel une réelle volonté d'annihilation : l'intention ne compte pas, seule la finalité de l'acte prévaut car il n'y a aucun esprit derrière la lettre.

[C'est ce genre d'action symbolique qui est entreprise lorsque l'on intègre les femmes dans l'armée en évitant de les mobiliser dans les échauffourées ; elles pourraient se casser un ongle et il faudrait décréter un deuil national, poursuivre l'armée en justice et la condamner à leur offrir tous les postes de commandement afin d'éviter que cela ne se reproduise.]

Mais c'est comment ce peut-il ?

[Demandez au bouffon de la cour de vous expliquer en quoi consiste la circoncision du garçon : il déroule un préservatif et, d'un coup de ciseau, coupe le réservoir. Voilà, c'est tout (ceux qui espéraient assister à un sanglant dépucelement pédophile sont terriblement déçus — les malheureux font peine à voir —). Maintenant, demandez au bouffon de vous expliquer en quoi consiste la consécration d'un con : il se saisit d'un spectateur par les pieds et, d'un petit coup de machette, lui décalotte le crâne ; duquel tombe un pois, un tout petit pois. Pour couronner le tout, demandez au bouffon de vous expliquer en quoi consiste la circoncision de la fille : alors là, il ramène une truie à couettes qu'il commence à massacrer à coup de hachoir. La cochonne se met à faire pipi le sang des martyrs. Elle s'agite dans tous les sens et grogne du fond de ses entrailles qui, par morceaux, giclent de tous les côtés. Des assistants en scaphandre tiennent fermement les pattes de la

bête en fête pour éviter qu'elle ne se blesse. Les spectateurs qui matent de trop près en prennent plein leur minois béat. C'est dégoûtant, mais c'est la fête ; tout le monde est content. Quand le bouffon a terminé, la petite fille est devenue un sucre d'orge enveloppé dans du papier glacé. Sa langue tirée pend sur le côté, le visage visiblement éprouvé. C'est rien, ça passera (c'est rien, c'est la vie, ça passe avec la mort).

Tout cela n'est pas sérieux, bien sûr ; cela se passe sur un plateau de télé. Comment prendre le monde au sérieux ? sans pécher par vanité (en se prenant soi-même au sérieux).]

Il peut bien être dit de « circonci » pour allier un individu à un certain dieu comme il peut être dit de se couper la tête pour atteindre l'illumination, pour trouver le repos de l'âme, pour ne plus avoir peur (pour aimer), pour voir avec justesse. Il faut bien être un écerelé pour suivre l'ordonnance à la lettre et se couper effectivement la tête ; tandis

que l'esprit de cette lettre fait allusion à la nécessité de déconnecter le mental.

Ainsi, « circoncire dans la chair du prépuce » ne signifie pas — de la part d'un esprit divin à l'attention d'un esprit sain — qu'il faille mutiler le sexe, cela signifie qu'il faut conférer à la chose du sexe (à la sexualité) une certaine orientation (que se coupe donc la tête, celui qui veut connaître cette orientation...).

Il convient à certains de trouver dans la mutilation du corps le moyen de manifester l'esprit (ceux-là feraient bien mieux, au lieu de se faire des idées, de se rouler dans la brousse et de brouter le cul des babouins) ; « l'esprit de corps », tout au plus. Rien n'est plus faux : l'avilissement de la chair empêche l'esprit de se manifester ; c'est pour faire taire l'esprit qu'humilie le corps toute secte, toute religion, toute tyrannie. Il ne faut pas s'y tromper : l'esprit se révèle bien avec la misère de la chair, mais il se révèle comme la fumée émane du corps incendié, comme une chose fuyante qui

quitte le domaine qui n'est pas conforme à sa nécessité. Tout ce que l'esprit a pu inspirer quand la chair était martyrisée, il l'a inspiré pour faire cesser les brimades à la chair qui est son refuge, son repère, non pas pour faire de l'esprit.

[C'est l'essence masculine qu'un certain féminisme entend chasser du monde, l'esprit de l'homme, son inspiration, « sa griffe ». Ce féminisme serait risible s'il n'était pas nuisible.]

« Emasculation, annihilation par circoncision »... Certains trouvent ces termes abusifs, tandis que d'autres font de l'esprit en les qualifiant de « non appropriés ». Pourtant, on ne peut guère dévaloriser culturellement l'homme en le présentant comme étant — mentalement, affectivement, socialement — circonscrit à son sexe et prétendre que la circoncision de son sexe en particulier n'atteint pas l'intégrité de l'homme en général.

Et si le terme de « femme eunuque » paraît tout aussi peu approprié, c'est bien ce à quoi la femme circoncise est assimilée : pour dramatiser le sort

de la femme circoncise, la féministe la compare à l'eunuque ; « la femme eunuque ». Cela ne dramatise pas outre mesure le sort de l'homme circoncis, ni même celui de l'eunuque. Ce n'est pas le cas de l'eunuque — homme — qui est dramatique, c'est uniquement le cas de la femme — eunuque —. La notion particulière de femme eunuque apparaît péjoratif tandis que celle générale d'eunuque — homme — reste coulante, tellement ancrée dans la culture qu'elle fait partie de ces genres masculins généraux, universels et indéfinis — comme ceux de Homme, Dieu, président, ministre — que féminise la femme féministe (plutôt que « l'excisée », que soit donc dit « la circoncis », « la eunuque », avec autant d'ardeur prosélyte que « la ministre »)...

L'homme apparaît ainsi moins comme le genre universel qui s'impose à tout mais comme le genre indéfini à qui tout s'impose ; c'est lui la femme. Le genre masculin est transparent. L'homme existe par contumax à travers ses attributs sociaux

comme une femme qui n'existe par procuration qu'à travers son mari. Il s'appuie sur ce qu'il n'est pas.

« Femme eunuque » signifie qu'il manque quelque chose à la femme, « eunuque » signifie qu'il y a en l'homme quelque chose en trop. Une femme sans clitoris est une femme sans pénis (et ça, ce n'est pas normal (sic !)), mais une femme sans homme n'est pas une femme sans vagin.

[La femme ne peut prétendument pas exister de manière socioprofessionnelle sans la féminisation des titres de fonction... Pourtant, le sein, le clitoris, l'utérus, le vagin, ces termes de genre masculin désignent le sexe féminin. Est-ce à dire que le sexe féminin n'existe — fonctionnellement — pas ?

« Docteure », « écrivaine, « préfette »... Le féminisme réduit la langue à un babil ; elle réduit l'esprit à sa plus simple expression— elle le circonscrit — (le meilleur moyen de bien nommer une femme dignitaire est encore de ne pas la nommer).]

Si faire de la femme une excisée équivaut à faire de l'homme un eunuque, faire de l'homme un eunuque équivaut à faire de la femme une morte. Que cela soit fait, puisque cela est fait.

SECTION 12

Durant ces dernières décennies, un climat castrateur s'est particulièrement développé dans la culture de masse — grâce aux nouveaux et véloces moyens de propagande, euh, de communication — (avec le débarquement impérialiste d'une certaine culture bien pensante) ; culture de masse qui depuis se compose systématiquement d'allusions, de symbolismes, d'imageries castratrices et sodomites de l'homme. Depuis cette époque culpabilisante pour l'homme, tout est suggéré pour induire en l'homme un sentiment d'appartenance à une culture de la circoncision ; s'agissant de réfréner par émasculatation psychique

les hommes aliénés par culture et par média — soit le plus grand nombre —.

[Emasculatation psychique ? Qu'est-ce donc que cela ?

Remplacez un couteau par un mot, une image, une idée : ce que ne peut plus faire sexuellement l'homme émasculé est ce que ne peut plus faire intellectuellement l'homme de société.

C'est tout ce qui fait que bien des jeunes hommes n'osent plus aborder les femmes, parce que tout a été fait pour que cette démarche leur soit menaçante, culpabilisante (elle n'est plus naturelle et spontanée, mais réfléchie et mesurée). La femme fait tellement figure de sacré, d'intouchable, que des jeunes hommes osent à peine l'approcher. Trop de menaces pèsent sur eux ; trop de critiques, trop de remontrances, trop de condamnations. Il y a tellement de mots, de gestes et d'attitudes, à ne pas avoir envers la femme ; qui elle, à contrario, peut désormais tout se permettre.

Cela a également trait, quand on conçoit « un sexe cérébral » — ou le déterminisme sexuel des homards de haute montagne —, aux modalités de l'orientation sexuelle, à la raison de la personnalité sexuelle ; où l'on apprend que les hémisphères cérébraux de la femme fonctionnent au diapason, que son cerveau est une paire de fesses qui permet à la femme de se dandiner par la pensée.]

Ainsi en est-il, étant entendu que la culture est un modèle pour ceux — spectateurs dénués d'autonomie et de personnalité — qui ne font pas la culture, ceux qui se contentent de gober ce qui leur passe sous le nez, ceux qui reproduisent passivement ce qui s'impose à eux ; n'ayant pas l'intelligence affective pour deviner ni l'intelligence mentale pour déduire, ceux à qui ne reste alors que la culture pour se faire quelques idées sur les choses.

[Culturellement, divertissement ne rime pas avec éveil, évasion, épanouissement, mais avec condi-

tionnement, aliénation, emprisonnement. C'est une éducation primaire du peuple.]

Il faut dire que ces années ont marqué l'avènement du règne de l'artificiel sur le naturel. Le faux remplaçait systématiquement le vrai, la copie remplaçait l'original. Le culte de l'ersatz était né. Cette époque a ainsi vu naître le culte de la femme ; si bien qu'aujourd'hui, lui arracher un poil du cul déclenche un tollé.

Ceci explique sans doute cela : les productions culturelles regorgent d'évocations et de mises en scène castratrices où le sexe de l'homme est mutilé, châtié pour ce qu'il est, sans que nul ne s'en émeuve (pas une grève, pas une émeute, pas une manifestation ou une misérable pétition) ; quant à s'en indigner, il faut avoir des tripes pour ça, et pour s'en révolter, il faut « en avoir ». Au contraire, tout le monde reproduit le schéma avec le sourire — « jaune », débile ou malicieux —, car nourrissant — très nourrissant — un fantasme collectif.

Il n'y a pas une production populaire où les seins des femmes sont tranchés, où l'on menace le sexe de la femme dans ses exigences d'affection et de domination. Pas un couteau, pas une tronçonneuse entre les cuisses des femmes, pas une menace de castration. Tout cela est réservé aux hommes ; c'est un apanage, un bastion que l'on se garde de dénoncer.

[Se révolter contre ça ; se révolter contre son plaisir ? Ça va pas la tête ? ! Même pas s'émouvoir. Plutôt pleurer une plage, parce qu'un pétrolier a fait caca dessus ; et pleurer les gros cons d'oiseaux qui se débrouillent pour s'y engluer. Pleurer les bébés, mais les phoques, parce que leur fourrure fait jouir les vieilles peaux tirées qui n'ont assez de se fourrer la main dans leurs poils de fauve.

Pouah ! C'est dégueulasse ; des mégères qui se font mouiller avec des bébés joufflus. C'est à pleurer, quand des mannequinettes posent nues pour pleurer le sort de ces pauvres pinnipèdes.

Imaginez : des mannequinettes dévouées qui posent langoureusement, nues et fraîchement circoncises, pour faire se lamenter le monde sur le sort des garçons circoncis... Ola, stop ! Des filles circoncises, uniquement ; à chacun ses problèmes. Imaginez plutôt un sujet porteur et conciliateur : d'illustres mannequinettes posent nues pour dénoncer les disparités salariales entre mannequins et mannequinettes. De quoi cela aurait-il l'air ? De l'air du temps.

Si un peu d'autocritique ne peut faire que du bien, c'est une autodestruction que l'homme entretient. Pire : si on en juge par ce qui est censuré et ce qui ne l'est pas, on ne peut que réaliser quel système malsain fait la loi.]

Constamment, l'homme est culturellement culpabilisé dans la recherche de son plaisir ; la vie de son sexe est condamnée (que l'on ne s'étonne pas du nombre d'impuissants dont le mal est un bien en ce monde). Il est ainsi relativement aisé pour un homme de trouver un praticien qui accep-

te d'intervenir de manière destructrice sur ses organes génitaux (cela est admis comme l'excision d'une tare), il est par contre quasiment impossible pour une femme de trouver un praticien qui accepte d'intervenir sur sa vulve pour des considérations esthétiques, pratiques ou psychiatriques ; tout au moins dans les contrées qui pratiquent exclusivement la circoncision masculine. L'homme peut être sensé ou délirant dans sa volonté d'être émasculé — dans sa pulsion castratrice —, sa folie et sa raison sont admises si elles ont pour objet de mettre un terme à l'existence de l'homme viril. Culturellement, la femme n'a pas le droit moral ne se porter atteinte (sauf si la modification corporelle — comme une expansion mammaire — va dans le sens du symbolisme associé à la femme). C'est là de l'esprit chagrin, au jugé de l'esprit malin, mais si la culture castratrice est innocente en ce sens qu'elle ne vise qu'à distraire la galerie de crétins à cornes avec un sujet chatouilleux, et

bien, que la galerie soit amusée en dégradant culturellement de manière aussi ignoble les figures de proue du monde, de l'humanité ; par exemple, en dépucelant les directeurs de conscience à coup de sabre dans leur bouche anale. Serait-ce trop démagogique ?

Que dans le discours populaire soient intégrées de manière récurrente des expressions telles que : « Châtrer la femme » « lui trancher les nichons » « lui coudre le sexe » « lui saigner la chatte » « lui déchirer la cicatrice » Ce ne sera que de l'humour ; pour plaisanter, pour humaniser — parce que « le rire est le propre de l'Homme » —. Il ne faudra pas oublier d'ironiser sur les femmes incirconcises en traitant de « peau de vulve » une femme mesquine et méprisable.

Que l'on ne s'y trompe pas : la banalisation des propos racistes publics est expressément prohibée parce qu'elle est susceptible de déclencher chez les esprits faibles et les désœuvrés le

passage à l'acte criminel. La banalisation des propos castrateurs est de même nature.

[L'incitation à la circoncision est une pratique courante dans les médias corrompus par les circoncis. Cette incitation n'est pas réprimée.]

SECTION 13

On a vu se développer la tolérance envers les déviances qui, à force d'être revendiquées, affirmées, sont devenues conformistes : la pratique de la circoncision est issue d'une minorité qui, pour ne pas se distinguer à son corps défendant, fait de son cas une généralité. On se trouve alors dans une situation où est condamné comme acte de racisme le fait de dénoncer le sexisme dont est victime l'homme par l'acte de circoncision.

Si les pratiques minoritaires sont foncièrement des pratiques universelles méconnues, si ainsi la pratique de la circoncision est de nature à être universelle (auquel cas, elle doit s'appliquer à la

femme), la décrier n'est pas faire le jeu du racisme (ce n'est pas attenter à un groupe, à une ethnie particulière). Si la critique de la circoncision est constitutif d'un certain racisme (parce qu'elle vise un certain groupe, une certaine ethnie), c'est que la pratique de la circoncision est marginale, parasite, illégitime ; tout au plus tolérable, dans « le moins pire » des cas. Et s'il peut y avoir un caractère universel dans la différence (si la circoncision peut présenter un caractère universel en n'étant infligée qu'à l'homme), si une homogénéité culturelle d'un groupe — d'un genre, d'une espèce — peut être affirmée dans la différence culturelle de ses membres, la circoncision doit alors cesser de caractériser l'homme — appartenant à un certain groupe d'hommes —.

[Si les tenants de la pratique sacrificielle et purificatrice de la circoncision ne peuvent envisager d'abolir ce crime qu'ils considèrent comme le fondement de leur religion qui se verrait ainsi mutilée, cette mutilation du sexe masculin est ainsi même

une atteinte au fondement de l'homme et de la masculinité : l'homme ne peut renoncer à son prépuce sans renoncer à sa masculinité, à sa virilité, à son âme, à son unité, à son intégrité, à sa dignité, à sa spiritualité, à sa religiosité. À cette circoncision de l'homme la religion des religions refuse de renoncer car cette mutilation est le fondement de son fondement qui porte sur la domination sur l'homme.

En effet, l'homme est l'architecte bâtisseur et le régisseur du monde. Qu'est-ce que la religion des religions pourrait avoir d'autre à régenter ? La femme ? Et bien, qu'elle régente la femme ; mais par circoncision, et pas autrement... c'est tant le Bon.

Si on ne peut abolir la circoncision de l'homme sans fatalement attenter au fondement — religieux — du monde (à la religion des religions), cela signifie que l'homme porte le monde sur ses épaules ; en tant qu'esclave ou en tant que chargé de mission. La femme, alors, jamais ne par-

viendra à prendre part dans la gouverne ou dans la charge du monde qui ne lui reviennent pas.

La femme s'est faite à l'idée qu'une scolarité aboutie suffirait à l'élever au rang de gouvernante, mais elle ne s'est pas faite à l'idée que seule une circoncision pourrait la propulser dans les hautes sphères qui la font enfler, elle et son enflure de sexe. Il faut croire qu'elle n'est pas davantage prête à sacrifier sa vie sexuelle à ce statut « supérieur » auquel elle prétend qu'elle n'est prête à sacrifier sa vie personnelle aux exigences des hautes responsabilités, des grandes missions, de ces choses auxquelles se sacrifient depuis toujours les hommes qui prétendent se verser dans les secrets ésotériques et les secrets d'Etat. Elle prétend vouloir être à l'image et faire à l'instar de l'homme parce qu'elle n'a pas réalisé ce qui incombe à l'homme ; elle veut en réalité être l'égale de l'idée qu'elle se fait (se faisait) de l'homme.

[Il existe une réalité frappante qui participe de la mystique de l'homme, une réalité contre laquelle la femme tient à se prémunir : la circoncision.]

Ainsi, tous les prétextes qu'inventent les sociétés monothéistes pour éviter à la femme la circoncision sont autant de raisons qui entravent la marche de la femme vers le statut social qu'elle ambitionne ; ce statut qu'obtiennent les femmes des sociétés animistes au terme d'une circoncision — ce à quoi elles ne sauraient renoncer —.]

Il y a une différence substantielle entre ceux qui veulent simplement vivre à leur façon, dans leur coin, et ceux qui veulent imposer leur mode de vie mortel au monde entier. C'est, de la part de cette seconde espèce, mépriser profondément l'entendement des peuples du monde que de se présenter comme les victimes d'une incompréhension générale : pauvres circoncis, pauvres féministes (eux qui se prennent pour des êtres supérieurs, eux qui, statufiés dans le bronze, consacrent leur vie à se lustrer — on croirait entendre les pédo-

philes tortionnaires d'enfants comme les autres « criminels en série », eux qui se disent « guidés par une voix intérieure comme une force supérieure incompréhensible au commun des mortels » —), pauvres homosexuels.

[Féministes et circoncis — comme les homosexuels — sont de la même espèce : ils aiment se distinguer en tant que ce qu'ils sont lorsque cela peut les faire paraître à leur avantage, mais ils n'aiment pas être enfermés dans une catégorie ou acculés dans la singularité qu'ils revendiquent. Ces gens-là, il faudrait les enfermer dans une boîte noire pour qu'ils puissent se croire la lumière du monde.]

À leurs dires, il faut faire preuve de culture et d'intelligence pour comprendre les fondements de la circoncision masculine, mais eux ne peuvent se faire à l'idée qu'il faille faire preuve de culture et d'intelligence pour comprendre les fondements de la circoncision féminine.

Ceux qui découvrent la profondeur et la beauté de ce que les pédants promoteurs de la phalloscirconcision nomment « les arts primitifs », ceux-là même qui découvrent dans leurs « sociétés civilisées » la mode des « modifications corporelles » — portée par quelques dégénérés enguirlandés servant de modèles, comme toujours, aux individus en quête d'une identité —, ils découvriront fatalement la profondeur et la beauté de la circoncision féminine, de la vulve circoncise.

[La pratique traditionnelle de la circoncision est communément attribuée à certains peuples, bien que cette pratique soit issue des minorités les plus belliqueuses qui ont imposé leur barbarie aux plus pacifiques — que l'on conviendra être originellement les plus nombreuses si on tient à concevoir l'humanité comme une chose qui mérite sa survivance —. Les peuples bâtards ont en outre tendance à adopter les mœurs imposantes pour se donner l'importance et la légitimité qu'ils n'ont pas.

Plutôt que de présenter les peuples anciens comme des pratiquants de circoncisions, qu'ils soient présentés sous leur autre aspect, celui d'adeptes des flatteries de l'enveloppe génitale, de la jouissance sexuelle ; pour le comble de laquelle ils développaient l'expansion des chairs vénériennes. On dira cela injustifié puisque, pour ses défenseurs, la circoncision est cautionnée par le nombre de circoncis ; parce que « les gens ne sont pas fous, ils savent ce qu'ils font » (ce que l'on dit des sadiques assassins de l'enfant comme des tortionnaires de circoncis que l'on veut pouvoir poursuivre pénalement), il ne se pourrait que les circoncis soient des détraqués par million (cela se peut, tout se peut, absolument tout — même la circoncision —).

Heureusement qu'ils savent ce qu'ils font — qu'ils sont en accord avec leurs actes — ; malheureusement cela signifie que l'on ne peut les convaincre de renoncer à ce qu'ils font sans pouvoir les convaincre de renoncer à ce qu'ils sont.

Il reste à savoir si les défenseurs de la circoncision cautionnent le monde tel qu'il est. C'est manifestement le cas ; alors tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes.]

La circoncision n'est pas une chose populaire, non, c'est une chose à laquelle le peuple n'échappe pas. Ce n'est pas un phénomène culturel, c'est un phénomène épidémique, contagieux.

SECTION 14

Du monde qui tolère la circoncision, on ne peut s'étonner de le voir tolérer l'homosexualité et quelques autres perversions.

[De la tolérance pour la circoncision qui n'est pas une institution ; quand elle ne prête pas à la vertu — là où cela n'est pas crédible, dans la bouche circoncise des prêcheurs de peines capitales et dans le corps circoncis des marieurs de fillettes —. De la tolérance pour cette misérable abomination, parce que la tolérance est le premier

stade avant la reconnaissance ou le dernier stade avant la proscription.]

Perversion toi-même ! Homophobite !

L'amour homosexuel est-il moins noble que l'hétérosexuel ? L'amour prostitué est-il moins noble que l'amour marié ? L'amour de soi est-il moins noble que l'amour de son prochain ? Etre aimé pour son argent est-il moins noble qu'être aimé pour son sexe, son cerveau, son âme ou son cœur ? C'est de l'amour, que diable !

Et puis enfin ! : « Au nom de quoi aurait-on le droit d'imposer qui aimer ou ne pas aimer, et de quelle façon aimer ou ne pas aimer ? »

C'est vrai ça ! Au nom de quoi ? puisque tout est amour (« Dieu » étant tout et amour). Oh, de rien. Comme pour tout ; de rien.

[Il faudrait que les homosexuels soient moins narcissiques pour qu'ils puissent comprendre quelle répugnance peut susciter la sexualité homosexuelle chez ceux qui n'ont pas basculé dans la mode de l'individualisme collectif ; sexuali-

té qui n'a rien d'autre à revendiquer que d'être préservée contre les indiscretions.]

La démocratie se change en autocratie quand le bon sens et la raison se changent en déviance et en folie (mais ça, elle ne le voit pas pour elle, la démocratie).

[Etre responsable, mais dans la limite de ce que par « tolérance » la démocratie prend sous son aile et qualifie tacitement de « intouchable » : mêlez-vous de toutes les affaires, sauf des tolérables (tirez sur les brutes épaisses, pas sur les braves bêtes). « Tolérer », pour la démocratie, c'est se complaire avec commisération dans ses erreurs, dans ses défaillances, dans ses limites, dans ses incompétences.]

S'il peut n'être question que « d'amour » dans l'exercice des religions et de quelques autres perversions — sans considération des aspects corporels —, qu'il ne soit ainsi question que d'amour dans le jugement des actes pédophiles, des actes incestueux — sans considération des aspects

corporels — (parce qu'il est impensable qu'un parent puisse meurtrir sexuellement son enfant — par circoncision —).

[Pourchasser les pédophiles constitue un crime contre l'humanité, parce que les pédophiles constituent une espèce à part dans l'espèce humaine ; une race. Leur race, c'est la race de ceux qui ont pour culture l'abus sexuel des enfants ; comme d'autres ont pour culture la mutilation sexuelle des enfants.]

L'amour ne semble cependant jamais vraiment concerner « des personnes adultes et consentantes », mais plutôt des « majeurs détournés et dépendants ».

Peu importe. Après tout, peut-être est-il sain et d'une haute considération pour le membre viril de considérer que le pénis a vocation à se couvrir d'excrément par homosexualité, à être éventré par circoncision, ou bien étouffé dans l'amour par un sac en plastique. Devenir pédé, travesti, transsexuel, et se prostituer... tremper sa bitte dans

un cul et remuer la merde, peut-être est-ce tout ce à quoi l'homme libéré peut prétendre.

SECTION 15

Durant les années de « révélation féminine », loin d'avoir éveillé la conscience de l'homme, c'est en puisant sa subsistance dans les confins de l'animalité — là où règnent les peurs primaires (dont celle de castration) — que la femme a acquis sa promotion sociale. Elle a substitué le mythe de la femme fondé par l'homme par le mythe de la femme fondé par la femme (la femme a besoin d'être mystifiée sous peine de n'avoir pas d'existence réelle). La femme, ainsi, n'aura jamais sous sa dépendance que les moins vaillants (les femmes ne prennent pas les hommes comme des objets sexuels pour les jeter comme des chaussettes, elles ne s'emparent que des chaussettes) ; elle n'édifiera rien de notable.

[Pour se valoriser, la féministe se compare toujours aux plus imparfaits des hommes. La femme n'est pas comparable à l'homme si l'homme est jugé infantile, lâche, imbécile, elle n'équivaut qu'à l'infantile, au lâche, à l'imbécile.]

C'est ainsi. Dès lors qu'il n'y a plus de grande conquête, plus de grande guerre à mener, en un temps d'immobilisme des pensées, des sociétés, à l'ère de l'économie et du recyclage — tant des matériaux que des idées—, on préfère à l'homme engagé son double chiqué, élémentaire, surfait. L'homme est tenu de ravalier son bon droit, son fondement, son passé. Tout le monde, comme toute femme, en est à chercher la sécurité. On réduit les risques. On craint de s'engager. On opte pour le consensus. C'est le point mort.

[Ne faut-il pas être déconnecté de la réalité pour parler du monde contemporain en terme de « immobilisme » ? Non, il faut juste faire une différence entre la fébrile agitation et la franche détermination.]

La féminisation de la société a introduit la mentalité inepte de vouloir se prémunir contre les aléas de la vie à un degré tel que se développe, chez les irresponsables qui n'assument pas leurs choix, et surtout leurs erreurs, une tendance à vouloir être dédommagés de tout préjudice en considérant les causes indirectes les plus lointaines des phénomènes de la vie les plus aléatoires, les plus imprévisibles, et ce, jusqu'à l'injustice, la déraison. [Ce que l'on veut imposer à l'homme par circoncision (lui faire accepter les mauvais coups du sort), c'est ce que l'on ne veut pas imposer à la femme. Une culture de la circoncision féminine n'admettraient pas les agissements maladifs des procureurs comme des féministes.]

Pfff ! La tendance à la féminisation sera éphémère et sujette à l'avortement comme une phase embryonnaire. C'est la valeur refuge des systèmes en gestation ou bien en perdition.

[Les sociétés matriarcales sont primitives, sous-développées (ces sociétés de demeurés qui prati-

quent la subincision pour apparenter l'homme à la femme). Seules les sociétés patriarcales sont porteuses d'évolution et de prospérité.]

Et cependant, qu'advierait-il si les hommes se lassaient d'avoir la femme pour centre de son monde ? Oh, ils iraient faire une partie de carte avec « Dieu » ; parce que « Dieu ne joue pas aux dés ».

SECTION 16

Entre autres choses, les féministes décrivent les sociétés qui édictent l'embonpoint comme modèle de la femme bien faite, « image d'une femme en mauvaise santé », « femme bovin d'un cheptel », et elles décrivent les sociétés qui édictent la sveltesse comme modèle de la femme bien faite, « image mensongère de la femme qui en réalité est plus en chair ».

Une question vient à l'esprit : la presse féminine (l'« économie féminine ») existerait-elle si elle

exhibait l'image véritable de la femme ; cette image plairait-elle aux femmes ? Cette attitude et ce modèle seraient tôt ou tard accusés d'être aliénants. Le féminisme dans le féminisme affirmerait qu'il enferme les femmes dans leur corps et ne leur permet pas d'envisager un autre état.

Les féministes dénoncent « la tragédie » des filles qui se torturent avec les régimes et la chirurgie esthétique pour désespérément ressembler aux canons — « masculins » — de la beauté féminine, — « la tragédie » des filles qui se font circoncire pour répondre à une norme sociale —, tragédie qui n'est autre que celle des garçons qui acceptent d'être circoncis pour ressembler à ce qu'on leur fait croire être des hommes — « à femme » —.

[« Les femmes sont fortes, sensées, volontaires, intelligentes et indépendantes » mais il ne faut pas les harceler avec quoi que ce soit, car elles n'y résistent pas...]

En somme, il ne faut pas faire de représentation idéalisée ou caricaturale de la femme, il ne faut pas créer de modèle : il s'agit ainsi de contester le fonctionnement même des sociétés, des groupements de gens par identification, de l'apprentissage par mimétisme ; et s'en tenir au modèle de la féministe qui a la science infuse, mais qui a besoin d'étudier pour savoir laquelle, modèle de la femme qui ne naît pas femme, mais qui apprend éternellement à le devenir.

[On ne saurait trop insister sur le fait que les garçons acceptent la circoncision par identification à leur père, à une certaine image de l'homme. Pareillement que la chirurgie esthétique des filles, la circoncision participe au même processus d'identification et de construction de personnalité par destruction de personnalité.

Il y a toutefois une différence de taille : la chirurgie esthétique améliore l'aspect des filles tandis que la chirurgie de la circoncision dégrade l'aspect du garçon.

La cicatrice d'une circoncision s'assombrit, créant une séparation franche entre deux types de peau qui peuvent être de couleurs extrêmement différentes : on alors la vision d'un tube sombre brutalement coupé duquel dépasse le gland. Il n'y a aucune continuité, aucun dégradé. Cela ressemble, en pire, au ridicule aspect d'un bras à demi bronzé. C'est d'une laideur indescriptible : un pénis de chien est plus beau qu'un pénis d'homme circoncis.]

Comment créer un modèle identitaire avec une représentation générale de la femme sans caricaturer toutes les femmes ? Comment ne pas « mettre tout le monde dans le même sac » ? En société, cela semble impossible (cela aboutit aux couples divorcés, aux familles éclatées, aux mœurs dissolues, aux enfants déstructurés).

[On ne fait pas des définitions avec des exemples, mais avec des généralités ; et faire des définitions est apparemment le seul moyen trouvé pour construire le monde, au moins en pensée.]

Les féministes se plaignent des modèles de femme qui torturent les filles en les incitant à vouloir vainement ressembler à ces modèles — sinon qu’au terme de sacrifices incommensurables —, mais en rejetant ce principe, elles menacent de rendre les filles sauvages en leur faisant connaître une crise d’identité ; si ce n’est pas déjà fait. [Qu’est-ce qui est moralement critiquable ? Le fait même d’inciter les filles à améliorer leur aspect (de faire progresser la perception du corps humain), le fait de définir des critères — masculins — de beauté, le fait qu’une quête vaine devienne une torture ?

Les progrès techniques ont pour origine des quêtes qui semblaient initialement vaines... Il est aussi moralement critiquable comme vain de vouloir changer la nature des hommes par féminisme comme par circoncision...

La hantise obsessionnelle de la féministe étant en fait de voir la main de l’homme se poser sur la femme, hormis laisser les féministes entre les

mains de psychiatres ou les inviter à ouvrir la bouche pour avaler la balle qui doit les soulager de leur cervelet... que peut-on faire pour les féministes en particulier, et pour les femmes en général ? Rien.]

Il ne faut pas désigner la totalité des femmes en termes généralistes, sauf en termes mélioratifs et emphatiques ou bien pour les désigner « dans leur grande majorité » comme des personnes défavorisées victimes de toutes les injustices ; parce qu'il ne revient pas aux femmes fortunées de prendre en charge les femmes déshéritées, cela revient aux hommes (une femme déshéritée ne vaut pas un bijou ou une fourrure, mais elle vaut bien ce qui fait bander l'homme). Qu'on se le dise : « Les femmes sont les plus belles, les plus fortes, les plus courageuses, les plus intelligentes, les plus propres, les plus honnêtes... Elles sont les plus « plus » ; sans aucun moins. »

Comme ça, ça va ? Mmm-oui, ça ira.

En d'autres termes : « Soyez bien telle que vous êtes ; qui que vous soyez, quoi que vous fassiez. » Si c'est avec ce genre de précepte que les féministes veulent de mener le monde, il ne reste plus qu'à planter ses grosses fesses dans le sol et à se gargariser avec l'eau de pluie.

SECTION 17

Depuis la sombre période de luxure et de corruption des dernières décennies, la culture globale efface de son vocabulaire les termes se rapportant aux excisions des organes génitaux féminins — excision et infibulation deviennent des notions interdites comme des tabous jetés sur les pratiques démoniaques, dans les abysses d'un monde interdit — tout en classant la circoncision masculine dans le registre des faits immuables, constitutionnels, mystiques, universels.

Les mutilations génitales masculines sont fatalement présentées comme ayant toujours été

choses courantes, banales, presque naturelles, admises comme un écrémage des hommes : sélection culturelle par émascultation. L'émascultation et la castration apparaissent sous un jour clément : l'histoire des eunuques est celle d'une garde royale, et celle des castrés transparait comme celle de chanteurs de charme (le monde produit aujourd'hui des eunuques sous la forme de transsexuels).

[Si les castrats avait chanté dans le registre des ultrasons, l'animalité des amateurs de ces chants inhumains auraient-elle été plus flagrante ? Et si les cris des garçons circoncis portaient dans ce registre ultrasonique, l'animalité des adeptes de la circoncision serait-elle plus flagrante ? En tous les cas, certains individus sont indubitablement plus proches « des meilleurs amis de l'Homme » que des humains.

Dans le monde où l'on a pour divertissement conventionnel d'assister aux roucoulements scéniques d'un mâle qui s'est fait castrer comme au cri

déchirant d'un garçon qui se fait circoncire, on pourrait organiser des parcours touristiques dans les chambres de torture et d'exécution, ils auraient un succès fou.]

À coté de cela, l'histoire est révisée pour présenter les femmes antiques aux antipodes des prétextes de leurs revendications et légitimer le modèle actuel des femmes ; des femmes viriles, impériales, victorieuses, dominatrices, techniciennes, savantes, propriétaires des hommes efféminés. L'histoire est réécrite pour les besoins de l'actualité ; de la propagande féministe qui va dans le sens de ce que le système a de castrateur (on peut même apprendre d'une Encyclopédie que, parallèlement à « l'envie de pénis » chez les filles, les garçons connaîtraient « une envie de pénis », quoique cet aspect du développement mental ne soit pas encore reconnu par tous — sans doute parce que les garçons sont de mauvaise volonté et qu'ils refusent de se plier aux théories fumeuses de quelques invertébrés —).

Après cette refonte de circonstance, le tout sera à nouveau scellé dans les temps pliés avec malheur à quiconque osera réviser les sacrés dires désacralisés-resacralisés. Ce n'est qu'une entorse au mythe de l'éternel immuable qui ne s'est pas encore cassé la figure.

Pourquoi ne pas retracer équitablement l'histoire tout aussi universelle, ancienne et contemporaine, de l'excision et de l'infibulation — dont les fondements sont pertinents, sensés — ? S'en abstenir est infliger à la culture universelle une sorte de circoncision.

Que faut-il faire, ou ne pas faire ? S'il ne faut pas circoncire les femmes uniquement parce que c'est illégal, il suffit de légaliser la circoncision féminine. Il n'y a pas davantage besoin de trouver une utilité à la circoncision féminine qu'il y en a aux falbalas ou à la circoncision masculine. De plus, l'atteinte à l'intégrité physique ne doit pas être considérée, puisqu'elle ne l'est pas en matière de chirurgie esthétique.

Avant de légiférer, vous voudriez voir ce dont il s'agit ? Et bien vous ne verrez rien ; rien que d'antiques images aussi lointaines et détournées que floues et granuleuses pour cacher l'aspect de l'opération et pour forcer le regard sur le visage endolori. A l'ère de l'information et du multimédia, ce que vous pouvez voir de la circoncision masculine, de la castration et de l'émascation, vous ne pouvez le voir de la circoncision féminine, de l'excision et de l'infibulation.

Il est tellement difficile de trouver des preuves visuelles de la circoncision féminine que l'on peut douter de sa réalité ; elle apparaît davantage comme un élément de la mythologie féministe. Tout s'exhibe, sauf la circoncision féminine ; de peur, peut-être, que l'homme — et la femme — trouve la vulve circoncise élégante, esthétique et pratique (ou bien parce que, la vulve béante étant par nature assez hideuse, la montrer dans tous ses états pourrait être désastreux pour le moral des hommes). Des femmes circoncises, on s'en

apitoie à haute voix mais on n'en voit aucune ; des hommes circoncis, on n'en dit pas un vrai mot mais il y en a partout.

Un phénomène aussi répandu — que l'on dit pour le promouvoir, « la circoncision masculine », ou pour le discréditer, « la circoncision féminine » — devrait être traité avec autant d'ampleur que n'importe quel sujet de masse. Et bien non ; la circoncision ne coupe pas seulement le sexe de l'homme, elle lui coupe aussi la langue. La circoncision crève les yeux et grille la cervelle.

Voici que les mots des mutilations sexuelles masculines prolifèrent là où ceux des mutilations sexuelles féminines se limitent à deux mots censurés.

Comment peut-il exister, dans une civilisation, des synonymes et des déclinaisons à « émasculatation » ? termes communs pour des réalités communes (cette civilisation devrait être anéantie et ses encyclopédies massicotées en long, en large, et en travers ; elle devrait être littéralement cir-

concise dans la chair de son esprit). Si c'est parce que la survivance des hommes circoncis est une démonstration de l'innocuité de la circoncision, il en est de même des femmes circoncises (comme de toutes les horreurs de l'existence, auxquelles l'humanité survit) ; et la survivance des hommes intacts est une démonstration des vertus de l'intégrité corporelle.

SECTION 18

La circoncision n'est pas une pratique dénuée d'arrière-pensées : décréter que le prépuce est une partie dérisoire et inférieure du corps, du sexe — afin de l'exciser —, cela est de même essence que susciter le dédain, la haine d'une race humaine présentée comme inférieure, indigne de l'humanité — afin de l'exterminer —. C'est couper l'entité unique, particulière, de l'entité universelle, absolue (ce qui revient à considérer que la différence ne peut exister dans l'universali-

té, que la circoncision masculine ne peut universellement exister sans la circoncision féminine).

Celui qui se fait circoncire, ainsi, se coupe de lui-même. Avec son acte discriminatoire, le demi-homme ne peut, avec son demi-sexe, prétendre représenter l'universalité — sans la réduire à une chose unique —. Qu'il ne s'étonne alors pas d'inspirer partout où il passe le méfait dont il se fait le porteur, le messenger.

[Les circoncis sont la honte de l'humanité. Pire que des lépreux, ils portent le germe d'une malédiction : la damnation originelle de l'humanité.

Les circoncis initiés au sens de la circoncision se gardent bien de l'exhibitionnisme auxquels se livrent les inconscients qui jouent les séduisants. Les premiers voient sur leur anatomie l'humiliation qui les force à l'humilité, les seconds se pavanent avec ce qui leur reste comme attribut davantage que de ce qu'ils ont perdu, car ils ne savent pas ce qu'ils ont perdu.]

Finalement, un génocide n'est pas plus éprouvant et pas moins naturel pour l'humanité que pour un corps une circoncision ou une prise de sang. Cela soulage, cela stimule.

[Pourquoi s'indigner de la négation d'une race, d'une ethnie, comme d'une abomination ? puisque le monde fonctionne sur la base d'une négation de toutes les espèces vivantes, comme de l'humanité, et particulièrement de l'individu ; ce dont il est vain de s'indigner. Cette indignation dénote un refus d'accepter la réalité : l'extinction d'une espèce ou d'une race est un événement naturel.]

Non ? Sinon oui, la circoncision n'est pas moins un crime contre la divinité qu'un génocide est un crime contre l'humanité (rien ne ressemble plus à un charnier qu'un amas de prépuces sectionnés).

La vie dans le monde — et particulièrement dans le monde du travail — exige une dépersonnalisation, une abstraction de soi, une abnégation ; le travail est organisé de telle sorte que chacun n'est qu'une partie d'un Tout au service d'un Tout,

jamais une entité autonome, entière, responsable (ce que l'on considère comme « une responsabilité » n'est le plus souvent qu'une obligation dénuée de moralité et de peine encourue ; être responsable est, en étant couvert par la loi de l'ordre établi, être irresponsable). C'est un mode de vie qui n'est pas conçu pour l'épanouissement personnel ; mais tout juste pour un mystérieux et indéfini intérêt collectif comme un souhait divin (même pas par humanité, plutôt par échange de procédés).

[Dans le monde où il faut mourir d'une certaine façon avant d'avoir le droit de vivre d'une autre façon, être circoncis avant d'avoir le droit d'aimer et la possibilité d'être aimé, le système éducatif s'évertue à rendre mortelles les plus passionnantes disciplines.]

Affirmer une personnalité se fait toujours par la force, à contre-courant. Le charisme, la personnalité, ce sont des caractéristiques à tel point supranaturelles qu'elles suscitent la fascination,

l'adoration, la dévotion, la soumission ; comme les caractéristiques typiques d'un sauveur de l'humanité que tout le monde attend et que nul ne voit jamais.

C'est ce monde qui clame la vie belle, la bonne parole, la vérité vraie...

[Si la vie est aussi formidable qu'on le ressasse en s'évertuant à s'en convaincre — pour forcer les individus à accepter les conditions de vie déplorables —, ce qui est fait de la vie (une chose déplorable) est d'autant plus déplorable.]

SECTION 19

Pour justifier la primauté de la circoncision masculine, la raison du monothéisme est avancée, qui l'instituerait volontiers (monothéisme qui place la femme au rang de servile sous-partie de l'homme, ordre divin que n'ont aucun mal à rejeter ou à moduler ceux qui s'accrochent sans effort à la circoncision du garçon), or le monothéisme n'a

pas toujours existé ; il ne saurait donc constituer une référence en la matière.

Antérieure au monothéisme, la circoncision féminine est aussi ancienne que la circoncision masculine, et voilà que l'on condamne l'homme qui s'appuie sur une religion pour justifier la circoncision féminine, « pour avilir sexuellement la femme », tandis que l'on soutient la femme qui s'appuie sur une religion pour justifier la circoncision masculine, pour avilir sexuellement l'homme (on dénonce à présent la circoncision des femmes comme l'acte de soumission de la femme au plaisir de l'homme, mais que des saletés de femmes louent le plaisir sexuel qu'elles tirent des hommes circoncis ne présente pas la circoncision masculine comme une scandaleuse mutilation sexuelle au profit des femmes et de leur plaisir). La tradition de la circoncision féminine est dénoncée comme une régression, mais la tradition de la circoncision masculine s'inscrirait dans l'évolution. La raison du monothéisme ?

Le monothéisme épargne la circoncision à la femme parce qu'il ne lui reconnaît aucune valeur, aucune vertu, il ne pose donc sur elle aucune institution. Et qu'est-ce qui rend la femme si peu vertueuse, foncièrement si tortueuse ? Son sexe ; ce sexe à l'image duquel on rend, par circoncision, celui de l'homme.

[Par monothéisme, la femme est prémunie contre la perte de sa chair sexuelle, mais elle est ainsi privée d'une partie de son histoire préhistorique animiste — riche en excisions —, de la chair de son esprit, du souffle de son âme. La femme aime se croire l'avenir de l'humanité en concevant de ne pas intimement appartenir à sa préhistoire ; elle fait figure de greffon qui se prend pour une racine et un tronc.]

Ce n'est ainsi pas à la justesse d'une quelconque raison que la femme doit d'éviter la circoncision, c'est uniquement par pitié ; parce qu'il n'y a précisément aucune raison au-dessus de la commisération (là où la commisération passe, la raison

trépasse). La femme se fait pitié et elle fait pitié à l'homme ; mais ce peut être par pitié pour lui-même que l'homme infantile refuse à la femme toute peine capitale, par crainte de voir s'écrouler un symbole de vie auquel il se rattache (symbole de vie figuré par le phallus là où — dans les esprits — la circoncision n'existe pas).

On dénonce alors qu'il y a « des millions de femmes excisées » et on prétend que « aucune religion ne prescrit la circoncision des femmes ». C'est vrai, aucune... excepté celle des millions d'excisée, mais leur religion n'en est pas une ; elle n'est pas écrite. Ceux qui suivent cette religion ne sont donc pas réputés avoir une pensée ni même une âme ; alors, quant à avoir une religion (avec un dieu majuscule !). Il en sera ainsi jusqu'au jour où ils seront reconnus en avoir une, c'est-à-dire quand ils auront remué leur popotin pour accomplir autre chose que la danse des canards (le dieu des petites religions aurait mieux fait de graver ses paroles en scarifiant par hérédité le

corps de ses messagers car, au moins aurait-on pu voir de l'esprit dans la chair ; et un crime contre l'esprit saint dans la circoncision).

Entre les petites raisons et les grandes raisons, si cautionner la pensée des peuples qui légitiment les excisions du sexe masculin est une démonstration de tolérance, c'est une preuve de racisme que de dédaigner la pensée des peuples qui légitiment les excisions du sexe féminin. On considère ainsi qu'il y a de « grandes religions », et donc des petites ; car racisme et impérialisme, colonialisme et esclavagisme.

Comme il est un fait que la circoncision masculine se différencie de la circoncision féminine du seul fait d'être réputée légitimée par le dieu des dieux, cela suppose que la circoncision féminine serait admise si elle était prescrite par ce dieu, auquel cas ce n'est pas la circoncision féminine en soi qui est refusée, c'est le fait qu'elle soit prétendue d'inspiration masculine (la marque de la femme sous le joug de l'homme). Autrement dit, la femme

ne rejette pas le principe de la circoncision féminine, elle rejette l'homme. Donc, que la femme rabroue l'homme, et qu'elle consacre la circoncision des femmes.

On peut ainsi regretter que la religion des religions ne fut pas inspirée à une femme car, c'est alors sur les femmes que pèserait le sceau d'une alliance de prépuce avec leur dieu de chiffon. La femme passerait pour un grand con pédant que les hommes pourraient légitimement prendre à coups de bâton.

Si le dieu des hommes révélé par circoncision des hommes ne connaît pas la circoncision des femmes, vivement qu'une déesse se révèle aux femmes par circoncision des femmes ; cela mettra un peu de justice dans ce monde d'hommes et de femmes à 50%.

Pour forcer le sort, il suffira d'un décret pour décréter que le bisexuel « Dieu » absolu s'est — en vérité depuis toujours — révélé aux femmes ; ce que, dans l'aveuglement collectif,

dans le préjugé olfactif, — à vue de nez — nul n'a jamais perçu. Ce sera écrit, blanc sur noir, au Journal Officiel.

Il suffira d'un diplôme pour avoir le droit de parler au nom de ce dieu, et bien sûr, la femme aura ce diplôme ; elle aura eu l'égalité des chances dans l'égalité des moyens pour l'égalité des résultats, l'égalité à égalité, car elle est une femme à 50%.

SECTION 20

En ce temps discriminatoire de l'homme, l'homme n'a guère de voix pour se plaindre : le garçon qui subit une circoncision se retranche dans le même silence martyr, coupable ou honteux, que la fille sujette à l'inceste ou la femme victime d'une violence conjugale.

Le tabou qui entoure la circoncision va alors de soi, comme la forfanterie des circoncis qui plaisantent sur le sujet sans toutefois jamais réellement l'aborder ; cette bravade est un paravent comme

un prépuce psychique — la manifestation d'un refoulement émotionnel —. On ne peut en parler que de manière superficielle, sans attenter à ses fondements, et il faut de surcroît ménager la susceptibilité de ceux qui ne ménagent pas celle de l'enfant qu'ils mutilent sexuellement ; il faut éviter de leur faire prendre conscience de leur acte car, ils pourraient en mourir et pourrir dans la mémoire du monde alors accusé de crime contre l'humanité. Les cochons ne frémissent pas d'un poil à la circoncision des garçons mais ils sursautent comme de misérables vermisseaux au simple fait de se faire traiter de ce qu'ils sont ; plus chatouilleux sur le verbe qu'une pucelle dont on taquine la culotte.

Il ne faut rien dire, chuuut ! Ils pourraient porter plainte pour incitation à la haine raciale et diffamation ; ou pour une quelconque autre infraction extemporanée. Eux peuvent, se plaindre, comme impunément inciter à la mutilation génitale, et

emporter la justice du monde. Dans ce monde, les pédérastes font la loi.

[Majeurs et vaccinés, les grands hommes (attention, les vrais !) ont loisir de s'émouvoir d'un petit mot acéré, mais le petit garçon ne doit surtout pas s'effaroucher à la vue du gros couteau qui va le lacérer (honneur de la famille indigne oblige).

Les circoncis qui aiment prendre sous leur protection leur petit frère devraient l'imaginer intact et s'interroger en leur âme et conscience (en dehors de toute considération religieuse ou sociale, de tout conditionnement) : s'il ne tenait qu'à eux de le garder intact ou de le faire circoncire, que feraient-ils ? S'ils ne sont pas des marioles qui jouent les défenseurs des nobles causes pour se faire reluire, qu'ils regardent bien la candeur du petit enfant, qu'ils écoutent bien ses rires, qu'ils pèsent bien le poids de ses larmes... Qu'ils laissent, une fois dans leur vie, leur dieu s'immiscer en eux, réellement, et exhausser tous leurs vœux...]

Dans la culture de la circoncision on ne parle pas de la circoncision, on ne la discute pas, on ne la critique pas. Tout ce qui se dit et tout ce qui se publie sur elle se présente comme autant de façons de circonscrire et de clore la question, de la camoufler, de la refouler, de la mystifier, de la légitimer, de l'imposer ; pourtant, s'il est pénible d'en parler, il est bien plus pénible de la subir).

Dans cette affaire — comme dans les autres —, la peine revient à celui qui dénonce le scandale. Dans cette affaire — comme dans les autres —, critiquer est toléré si cela ne menace pas la pratique ; la critique n'atteint pas les intouchables, seul les touche d'être atteints dans leur impunité (ils tiennent à leur impunité comme l'enfant qui tient à son intégrité génitale).

Et puis, les règles de la salubrité publique veulent que l'on enfouisse la fange en laissant la nature et le temps lui régler son affaire ; remuer « la merde » est malsain. La loi des mœurs est la loi du

marché (homéostatique) ; c'est aussi et surtout la loi de l'ordre sans justice ni vérité.

Ce n'est pourtant pas rendre service aux futures victimes que de « tolérer » — ce dont on se soulage par ce biais est ce dont on les accable de ce fait —, ce n'est que faire l'affaire des vicieux avides de domination, des crapules, des crotales. Tolérer, quand ce n'est pas de la complicité, de l'ignorance, de l'indifférence, c'est une façon de ne pas mélanger le linge sale, une façon de retrancher chacun dans sa détresse, sa douleur, son désespoir. C'est tolérer d'une tolérance qui est ainsi contraire au beau principe de solidarité ou d'ingérence humanitaire. C'est de la lâcheté.

Il ne faut rien dire, mais il peut être de bon goût de brandir devant les ahuris des banderoles où s'étalent comme de la merde sur du papier QG des « plus jamais ça », en entretenant ce « ça » ; bon de tuer sur le front de l'amour en portant un drapeau bariolé des mots de l'amour écrits en

lettre de sang — « cir-concision, pour les femmes, cir-concision ! pour les femmes ! » —.

Pourquoi montrer à la face des vivants l'ombre de la mort, pourquoi faire la lumière sur ce qui se fait dans l'obscurité ? À quoi bon ? puisque la circoncision du pénis : « C'est rien, ce n'est que le bout. » « L'excision du clitoris », c'est rien, ce n'est que le bout. « La violence conjugale contre la femme », c'est rien, ce n'est qu'une gifle. Un génocide de circoncis, c'est rien, « ce n'est rien qu'un détail ».

Ainsi est-ce parce qu'il y a plus de fascination pour les satyres que d'attention pour les innocents, plus de crainte pour des bourreaux que de compassion pour les victimes : une victime est sans attrait, elle est lamentable et même critiquable ; elle inspire ce qu'inspire un déchet. On considère que trouve matière à gémir et à se plaindre celui qui est « un pauvre type, un perdant » — une femme ou un enfant —, car il convient, ici-bas, d'être arriviste et arrogant, animal et vorace. Le vice à l'œuvre est infiniment plus excitant. Le tor-

tionnaire à l'avantage, la vertu d'être acteur, lui, Acteur !

[Les victimes de la circoncision ? Ha ! Ces ingrates qui oublient systématiquement de rendre la politesse à ceux qui les ont bénies par mutilation, elles oublient toutes de leur exprimer une sincère reconnaissance — à coup de hache dans les mains et de lance-flammes dans la bouche, comme il se devrait — ; parce que les règles du savoir-vivre veulent que les victimes justicières soient à leur tour remerciées par leurs victimes de bourreaux. Alors quoi ! ? Si la circoncision ne leur apprend même pas la politesse, à quoi donc sert la circoncision ?

« Pourquoi avez-vous fait ça ? » gémeraient les bourreaux mutilés. Ce à quoi répondraient leurs victimes bien intentionnées : « Pour le salut de votre âme ! Pour la santé de votre corps ! Pour le bien de l'humanité ! » Cela vaut bien un petit sacrifice (et puis, quoi de plus normal, pour des cochons, que de finir en jambon ?).

Pourquoi avez-vous fait ça ? Très bonne question.]

Et puis, le thème de la circoncision fait sourire ; le thème de la sexualité. Dans la culture de la circoncision, le sexe n'émeut pas, il n'enchanté pas, il n'épanouit pas, il fait ricaner, il fait vomir, il torture, il humilie. Dans la culture de la circoncision, le premier organe de la vie est le dernier.

Alors, si la circoncision est une chose anodine, et futile toute critique de la circoncision, pourquoi s'y attacher avec ferveur, et pourquoi s'offusquer de la voir dénigrée ; la religion des circoncis est-elle de toute futilité, leur croyance une lubie, leur ferveur une légèreté ? Que penser de ceux qui s'attachent à une chose dérisoire ? comme des gosses qui ne veulent pas grandir. Sûrement pas grand chose ; mais c'est connu, ce sont les plus petits qui cherchent à paraître les plus grands. Ils font avec leur religion ce que les fillettes font avec leur poupée.

Les filles et les femmes victimes de violence sexuelle ou conjugale supportent leur situation dès lors qu'elles la supposent conforme à la norme sociale à laquelle elles souscrivent. Mais souvent, aussi souvent qu'elles, malgré la norme en vigueur, nombre de garçons se sentent profondément bafoués par la circoncision ; violés, estropiés. Une négation a été faite de leur existence. Privés de l'esprit de leur sexe, mutilés sans justification plausible, ils ressentent la circoncision comme une injustice, une trahison de leurs parents et de la société (celui qui ne peut ainsi pas s'appuyer affectivement sur ses congénères devient inexorablement un asocial, un délinquant). Leur vie n'est alors plus que la vie fantôme du bagnard astreint à traîner le poids lourd de tout son être ; mais lourd, non pas de crimes, lourd d'un dédoublement de personnalité — déposés comme ils l'ont été, de tout leur être, comme exilés dans leur propre corps —. Alors, expropriés de leur âme, prisonniers de leur corps,

paralysés par la vie, c'est l'enfer qui commence pour eux. De cet enfer il n'est jamais question dans le paradis artificiel des croyances folkloriques des bonnes intentions, mais cet enfer existe ; ce sont les lois du silence qui imposent le voile sur son visage.

Le fait est : pour s'offrir de croire en la promesse d'un monde idyllique, les cupides engrangent l'horreur en ce monde.

SECTION 21

Quel rapport entre la circoncision et la violence conjugale ou la violence sociale ?

Visiblement aucun rapport mais visiblement un fait : là où la circoncision est une institution, la violence sociale est également une institution. Quoi d'étonnant à cela ? La société qui légitime la peine de mort ne doit pas s'étonner de voir proliférer les crimes dérivés de la peine de mort, et la société qui légitime le crime de la circoncision ne doit pas

s'étonner de voir proliférer les crimes de sexe (les circonciseurs qui font la négation de la souffrance endurée par les circoncis ne doivent pas s'étonner de la négation faite de la souffrance endurée par les circoncis — lors de leur célébriissime génocide manqué —). Simple cause à effet.

[Il n'est bien évidemment pas certain que la circoncision soit génératrice de violence. Peut-être est-ce la violence du soleil qui tape sur les têtes, peut-être est-ce le tapage nocturne des moustiques qui font pipi par terre... Une chose est certaine : les petits malheurs intimes font les grands malheurs collectifs.]

La violence faite aux femmes n'est pas sans raison, même si cette raison est celle de celui qui l'a perdue ; si la raison (le prépuce) se perd comme une « dent de sagesse » : l'homme fracasse la tête de la femme parce que la femme lui concasse les testicules.

[Ce que l'homme subit de la femme est peu visible, mais il aurait bien des griefs à exposer s'il

était une pisseuse comme... celui qui dénonce ce qu'il appelle « le crime de la circoncision »...

La violence que la femme exerce sur l'homme est une violence sournoise, la violence fardée à laquelle les « forces de l'ordre » se sont converties (en adaptant leurs méthodes à leurs recrues féminines) ; une violence qui ne laisse pas les traces que laisse sur le corps la main de l'homme.

Si la sensibilité collective venait à s'affranchir de la sensiblerie féminine, la société reconnaîtrait le mal de vivre de l'homme auprès de la femme. Elle reconnaîtrait que la femme est autant un objet de plaisir qu'un sujet de torture.]

Pour mettre fin à cette violence il est suggéré à l'homme de ne pas oublier qu'il est né d'une femme, or c'est précisément lorsqu'il se fait à cette idée que l'homme a envie de tout casser. De plus, si l'homme fait violence à son prochain, c'est comme à lui-même, à cause de la folie furieuse que fait naître en lui l'aliénation dans laquelle il est maintenu par circoncision.

[Préconiser de ne pas souhaiter à autrui ce que l'on ne voudrait pas pour soi-même conduit à faire à autrui ce que l'on se fait à soi-même ; cela, dans le règne égotique des cultes en tous genres, là où nombreux sont ceux qui se posent en modèles, en exemples.]

Quand, par circoncision, négation est faite de l'existence de l'homme, il ne faut pas s'étonner s'il vient à faire négation de sa source d'existence ; s'il ne se reconnaît pas, ni en lui ni en la femme mère.

[Il n'est rien de plus humiliant pour l'homme que de se faire à l'idée qu'il est né d'une femme ; cela lui est comme perdre sa virilité. De même, si on ôtait aux peuples du monde la conviction qu'ils sont issus d'une divinité pour les convaincre qu'ils n'émanent que du sexe féminin, tout le monde serait éploré, la pensée s'éteindrait, et ce serait le retour au règne animal rampant et baveux.]

Quant à elle, la femme devrait ne pas oublier qu'il n'y a pas un homme pour mépriser la femme s'il a

été le fait d'une maternité sincère. L'homme qui maltraite la femme est celui qui a ressenti comme une agression l'autorité maternelle ou la simple présence maternelle ; ainsi que se bat contre l'homme celui qui a ressenti comme une agression l'autorité paternelle.

[Comparez l'autorité qu'elles infligent au garçon, « les femmes d'aujourd'hui », avec celle qu'elles n'infligent pas à la fille. Voyez ces grandes merdeuses se comporter avec leur fils comme si elles se torchaient de lui ; brisant ses élans, frustrant ses envies, annihilant sa personnalité, interdisant sa manifestation de vie. L'instinct animal qu'éveillera en vous une grosse poufiasse est l'instinct viscéral qu'inspirera en vous une petite salope : des claques, du fouet !]

Si la mère abusive n'est animée que par l'intention d'éduquer l'enfant, il en est de même de l'homme vis-à-vis de la femme (les sociétés débordent de femmes qui ont besoin d'être remises en place). Si une mère admirable est une des choses les plus

profitables qui soient, une mère indigne est une des choses les plus préjudiciables. S'il faut entourer la femme de tout un arsenal de privilèges pour qu'elle daigne se comporter en mère digne, alors la maternité n'est pas en soi particulièrement vertueuse — pas plus vertueuse qu'une prostitution de luxe — (les créatures se perpétuant par voie de femme sont alors viles). La femme ne mérite donc pas de favoritisme (sinon cela signifie que l'on ne fait pas d'offrandes à un dieu parce qu'il est un dieu mais pour qu'il le devienne).

[Dans les sociétés développées, il est fait avec la femme comme il est fait un dieu dans les sociétés primitives : on fabrique un dieu en enfermant dans un palais celui que l'on couvre d'offrandes en émettant la condition qu'il joue le jeu que l'on attend de lui ; soit, qu'il se comporte comme un dieu.]

Les femmes se plaignent par féminisme de violence à leur encontre, mais si on en juge par leur arrogance, leur intransigeance, leur prétention, on

peut se dire que cette violence ne suffit pas. Manifestement, seule une circoncision leur apprendrait la modestie et la modération ; mieux les coups, méthode d'un temps révolu (circoncision qui fait figure de technique éprouvée, scientifique, divine). [Les femmes n'amuse plus les hommes en jouant les poupées délurées, elles les amusent en jouant les dures à cuire (elles invoquent la loi naturelle du plus fort pour louer les hommes qui supportent la circoncision, mais elles se gardent d'invoquer cette loi comme loi de sélection naturelle des femmes).

Si les femmes ne veulent pas endosser le rôle de la gentille et douce compagne, pourquoi les hommes devraient-ils endosser ce rôle ? Si les femmes veulent jouer les gros bras et les grandes gueules, qu'elles épargnent au monde leur numéro de biches traquées. Si elles veulent donner des coups, qu'elles les donnent, mais qu'elles avalent alors ce qu'elles se prendront dans la bouche.

En fait, elles veulent se voir reconnaître une nature imposante pour se camoufler derrière une réputation fabriquée de toute pièce.

[Il est des femmes comme des circoncis : il est interdit de les remettre à leur place pour leur permettre de jouer les caïds. On bride les hommes, on leur interdit d'être francs, volontaires et décidés pour permettre à la femme de les traiter de « mous » menés par le bout de leur sexe coupé, de « gamins qu'il faut prendre par la main »].]

SECTION 22

L'homme a-t-il une seule raison d'écraser la femme ? Oui, une seule : si l'homme n'écrase pas la femme, c'est la femme qui écrase l'homme.

[Qu'ils s'appuient sur ce fait — quotidiennement avéré — pour justifier la circoncision des femmes, ceux qui prétendent s'appuyer sur des faits

— « scientifiques » — pour justifier la circoncision des hommes.

À n'en pas douter, les pays « en voie de développement » ont beaucoup à apprendre des pays « développés »... à commencer par les conséquences de « l'émancipation des femmes » (chose raisonnable, sage et intelligente pour les femmes raisonnables, sages et intelligentes, mais déraisonnable, irresponsable et stupide pour les femmes déraisonnables, irresponsables et stupides) comme de la « dictature du clitoris ».

Si les hommes ne peuvent raisonnablement exterminer les femmes, ils peuvent raisonnablement les circoncire.]

Disons qu'il ne faut pas cesser de maltraiter les femmes, il faut juste les anesthésier pour les empêcher de hurler ; parce que, non contentes de « casser les couilles », elles « cassent » aussi les oreilles. Mais il ne faut pas s'en indigner car, ce ne sera jamais que traiter les femmes comme sont traités les garçons par voie de circoncision.

Il faut faire ça proprement, médicalement ; parce qu'avant c'était fait salement, religieusement. Il ne faut pas interdire la circoncision des filles, il faut former les matrones aux beaux-arts, ainsi leur apprendre à faire de belles cicatrices, et à parfaire ainsi le sexe féminin (« éviter les vilaines cicatrices et les complications fâcheuses » — qui pourraient discréditer la mutilation institutionnelle du pénis —, c'est ce que l'on enseigne aux apprentis chirurgiens).

[Toute guerre se doit dorénavant d'être « propre, chirurgicale » ; il ne faut pas circonscrire le problème, il faut le circoncrire — la circoncision résout tous les problèmes —. Plus de boucherie, mais de la chirurgie esthétique pour façonner des poupées gonflables comme des leurres. Le granit et le bronze doivent céder la place à la guimauve et au sérum physiologique.]

Il faut suggérer aux pédophiles d'assouvir leur perversion d'une façon qui n'est pas qualifiée d'immonde, soit en infligeant une circoncision à

leurs proies — plutôt qu'une masturbation, une sodomie ou une fellation — ; après avoir revêtu une blouse blanche ou une robe de carnaval, cela va sans dire (effet suggestif majeur). Non seulement ils ne seront pas damnés, ils seront plutôt bénis (il faut également suggérer aux délinquants d'endormir leurs victimes avant de les meurtrir ; cela leur évitera la prison quand cela ne les fera pas passer pour des gens de conviction). Que celui qui tue dise le faire « par amour », cela passera mieux. « Tuer par amour » plutôt que « mourir du sida » ; ce ne serait jamais qu'un mode de vie comme un autre, comme celui de la circoncision.

SECTION 23

La femme accuse volontiers l'homme de violence. Pourtant, l'homme n'est pas violent, il est franc ; quand il ose encore l'être. C'est sa façon de s'exprimer, mais elle ne l'entend pas

comme ça, elle l'accuse de ne pas entendre les cris de la femme.

[Le problème est que les femmes sont habituées à être prises avec des pincettes : une pincette pour les épiler, une pincette pour les masturber... Une femme, la femme ? Non, une pincette.

Si la femme veut se plaindre de violence conjugale et de harcèlement sexuel et moral, qu'elle reconnaisse au moins qu'il s'agit d'un aperçu de ce que l'homme endure dès la naissance.

À l'heure où, s'agissant de la protection de la femme, le harcèlement moral devient condamnable au même titre que le harcèlement sexuel, le temps est venu de réprimer le harcèlement moral auquel se livre la femme dans le couple — et en société —, harcèlement qui conduit l'homme à la violence, à la folie ; le harcèlement moral auquel se livrent sur l'homme les religions qui le poussent à la circoncision.]

On interdit à l'homme d'être franc avec la femme pour le brider sexuellement : interdire à l'homme

d'entretenir un rapport franc avec la femme revient à l'émasculer. En effet, l'homme qui, par principe, s'interdit de violenter la femme, s'empêche foncièrement d'exercer sa virilité ; il perd à terme sa pulsion sexuelle. Mais celui qui ne contrôle pas sa franchise et son agressivité témoigne d'une incapacité à mener sa sexualité de manière évolutive, créative. Celui qui ne distingue pas les femmes valeureuses de celles qui méritent une correction, celui-là a une sexualité primitive, grasse, désolante.

Peut-il avoir une autre sexualité ? Les femmes de bon genre ne courent pas les rues. Et comment peut-il mener l'art amoureux dans ses profondeurs s'il n'est pas capable de sonder les tréfonds de la femme ? S'il en était capable il verrait en la femme ce qu'il voit en l'homme ; à ses yeux, il ferait alors bien de ne chérir que la femme s'opposant à la circoncision de l'homme.

Reproche est fait à l'homme de ne pas savoir établir de relation humaine avec la femme, mais com-

ment cela lui serait-il possible s'il ne lui est pas permis d'établir une telle relation avec lui-même ? L'homme est-il stupide ou insensible ? Cela va de pair : il n'y a pas d'intelligence sans sensibilité.

[Sensibilité n'est pas sensiblerie. La sensibilité permet de discriminer nettement les choses tandis la sensiblerie empêche même de les appréhender. Celui qui refuse la circoncision féminine manifeste de la sensiblerie. C'est aussi de la sensiblerie que manifeste celui qui se refuse à envisager l'aspect cruel et dramatique de la circoncision masculine : incapable de considérer les différents aspects des choses, il fait de lui un irresponsable au comportement insensé, irrationnel, absurde, un gros plein de fatuité qui joue à l'homme et se comporte comme une pucelle effarouchée par la seule idée d'être effleurée là où le bât blesse.]

Quand son pénis n'est plus qu'une racine sèche, l'homme circoncis se racornit, il se rétrécit. Ce n'est pas seulement son sexe qui devient calleux, c'est l'homme tout entier. Quand son sexe devient

calleux comme un pied, l'homme devient con comme un pied.

[Le circoncis foncièrement opposé à la circoncision conserve intacte son intelligence, sa sensibilité ; pratique à laquelle il renoncerait s'il avait l'indépendance affective, la force morale de s'opposer à l'ordre établi.]

Si — loin d'avilir — par la circoncision, il est entendu de sélectionner les hommes les plus insensibles, les plus virils, l'avenir des femmes s'annonce amer. Les filles de demain pourront bien rager « de quel droit » car, il n'y a pas de loi et pas de foi ici-bas, dignes de ce nom. On a — en droit — ce que l'on s'octroie.

SECTION 24

Ce que la femme subit est-il incomparable à ce que l'homme subit ?

Un grossier parallèle anatomique est fait entre le clitoris et le pénis pour confondre l'excision et

l'émasculatation, mais ce parallèle est dénié lorsqu'il s'agit de rapporter l'excision du prépuce à celle des peaux flottantes du sexe féminin.

Si les mutilations génitales masculines ne sont pas comparables aux mutilations génitales féminines, alors les mutilations génitales féminines ne sont pas comparables aux mutilations génitales masculines ; et inversement. Les considérations juridico-socialo-médico-religieuses n'obéissent pas à cette logique élémentaire ; elles obéissent à une logique féministe qu'apparemment ne peut suivre que les disciples d'extra-terrestres évoluant en trottinette. Que l'excision du prépuce soit aisément admise comme elle semble « simplement » figer le pénis dans un état similaire à celui qui le prédispose à l'acte sexuel, la femme qui se prédispose à cet acte voit de même sa vulve réduite à la plus simple expression (un homme qui se pavane circoncis est comme une femme qui se déplacerait sur le cul parce qu'elle aurait les jambes écartelées)...

[Où est la problématique de la circoncision féminine ? La plupart des vulves sont si peu développées qu'elles ne se différencient que peu des vulves circoncises. Il est en tout cas très difficile de les différencier lorsque la femme est « en érection » ; les jambes bien écartées.

La vision de la vulve effacée par la prédisposition au rapport sexuel n'est pas traumatisante ; en principe elle est même excitante. La sensation que procure le vestibule dégagé n'est pas désagréable ; c'est une sensation de propreté, de fraîcheur, de liberté. L'excision de la vulve est donc une démarche saine.]

Si la circoncision est un faire-valoir, le signe d'une reconnaissance sociale, voire divine, n'est-ce pas une de ces injustes discriminations de la femme que de ne pas la circoncire ? ce dont elle se garde bien de se plaindre. Si la circoncision est une humiliation, c'est une discrimination de l'homme (il est trop hébété ou trop infatué pour s'en apercevoir).

On conçoit que l'homme et la femme exercent les mêmes activités, qu'ils aient les mêmes pulsions, les mêmes aspirations, les mêmes orientations. On s'amuse, on se rassure ou on rêve que l'homme puisse être émasculé, enceint, sodomisé — du fait de la femme —. Il devient la norme que tous deux subissent les mêmes interventions de chirurgie esthétique, qu'ils s'adonnent aux mêmes types de soins — tout ce qui n'est pas directement accessible aux dispositions féminines est aménagé pour que cela le devienne —, et pourtant subsiste une ségrégation entre eux : la circoncision. La circoncision est aujourd'hui une réalité — la seule, la dernière — réservée aux hommes (cette situation propre aux pays industrialisés touche les pays qu'ils soudoient). Etrange, non ? S'il ne s'agit pas d'une discrimination — entre gens de même espèce —, faire une distinction de genre se traduit par une ségrégation de type raciale — dont l'homme est victime — : la vulve intacte est en soi le signe d'une reconnaissance

sociale de la femme, alors que le pénis intact ne peut l'être pour l'homme.

Lorsque la loi de la circoncision est attaquée jusque dans les retranchements de son insanité, il advient tout bonnement que « la circoncision ne se discute pas car sa pratique est une question de principe ».

Mais quel principe ? Si, par principe, la femme a besoin de sa vulve, l'homme a, par principe, besoin de son prépuce. Si la femme n'a pas besoin du prépuce pour son plaisir, l'homme n'a pas besoin de la vulve. S'il est admis que la femme se complaise de l'homme circoncis, il doit être admis que l'homme se complaise de la femme circoncise.

Si le pénis est circoncis pour gommer l'air de parenté qu'on lui trouve avec le sexe féminin, pourquoi ne pas circoncire le sexe féminin pour effacer cet air de parenté ? Que faudrait-il infliger à la vulve pour gommer son air de parenté avec les formes animales primitives ?

On refuse le même terme générique « circoncision » à la circoncision féminine et masculine — mais on conçoit le même terme générique « être humain » pour l'homme et la femme, bien que ces deux sexes diffèrent ; en tout cas par la perception de leur nature sexuelle et donc, par la nature des mutilations sexuelles qui leur sont infligées — (cela se dit, quand ce n'est pas le contraire), et bien, que « on » change le terme (que « on » le remplace par un terme générique à valeur symbolique), ou bien l'opération : quelle chirurgie génitale peut-on inventer pour infliger à la femme la mutilation génitale infligée à l'homme, pour assurer à sa vulve une hygiène et une santé extrême ? une opération pour la fille qui se nommerait « circoncision », et qui serait équivalente à celle du garçon.

Selon toute vraisemblance, il faudra bien couper un tout petit quelque chose. À partir de quelle surface de peau excisée sera-ce une mutilation ? 1 cm^2 , 1 mm^2 , $1 \text{ }\mu\text{m}^2$ peut-être ? En toute équité,

la quantité de vulve excisée devra être proportionnelle à la quantité de prépuce excisé.

SECTION 25

La grossière analogie faite entre le clitoris et la verge sur la foi de considération embryologique révèle l'arbitraire qui préside aux prérogatives de la femme (autant dire que la bouche et l'anus ne font qu'un) : si l'état embryonnaire permet de définir le statut du sexe adulte, alors l'embryon est une entité considérable, une personnalité. L'avortement est donc un meurtre ; le meurtre d'une personne morale (il est pertinent de constater que les femmes se révèlent disposées à tuer dès lors qu'elles revendiquent le droit à l'avortement). Si le clitoris est comparable au pénis, le fœtus est comparable au nouveau-né, le prépuce est comparable à la vulve (le rapport entre la taille du clitoris et la taille du pénis est sensiblement égal

au rapport entre la taille du fœtus et celui du nourrisson).

« La femme est une chose insignifiante dépourvue d'âme. » Cela se disait jadis. Cela se dit aujourd'hui de l'embryon...

[Si la femme est aujourd'hui douée des attributs d'une créature aboutie, peut-être n'en était-il pas ainsi auparavant ; dans l'état embryonnaire où elle se trouvait. Le jugement que l'on se faisait d'elle était peut-être justifié.

Ce point de vue est-il inconvenant ? C'est celui-là même qui consiste à dire simplement : « Avant, on croyait que la circoncision se justifiait, on sait maintenant qu'étroitesse et adhérence préputiale sont la normalité. » On passe l'éponge sur le sang versé en se disant qu'il n'y a jamais eu que de bonnes intentions. On se donne l'air d'avoir évolué en abolissant les peines capitales que l'on a instaurées (on relève les prix d'un article avant la période de braderie, afin de simuler une

réduction de prix) ; on s'adonne à l'évolution stagnante.

Si on considère que le sort de la femme ne peut être traité avec autant de légèreté, n'en déplaise à qui cela déplaît, il est aussi inacceptable de traiter le sort de l'homme et du garçon.

Que les femmes soient bel et bien traitées comme des chiennes, afin que l'on puisse dire demain que l'on y voyait le bien, et simuler une évolution des mentalités en se donnant l'air niais de celui qui ne se sent responsable de rien. Après tout, le sort des chiens est bien souvent plus enviable que celui des humains. Les chiens ne sont pas circoncis et ils ont aujourd'hui, davantage que les hommes, les faveurs des femmes — ils lèchent si bien, ces mange-merde —.

La femme s'appuie sur l'embryologie pour donner du corps à son sexe (en tant que « le premier né »), et elle avance le droit à l'avortement comme une avancée primordiale du statut de la femme... À part ça, la femme veut être reconnue comme un

être évolué n'ayant pas de rapport avec un état primitif.]

Il est en tout cas contradictoire d'autoriser l'avortement au prétexte que l'on ne voit dans l'embryon qu'un amas de cellules inertes, et de reconnaître dans les manipulations d'embryons — de cellules souches — les voies nouvelles et légitimes de la procréation, de la vie.

[Dans le système de loi édictant que « l'œuvre est réputée créée (protégée) indépendamment de toute publication, du seul fait de sa réalisation, même inachevée », l'enfant n'est pas réputé créé avant d'avoir été achevé et rendu public.

Le prochain millénaire sera-t-il féminin, religieux ? Il le sera. Il sera, sinon inconsistant, visiblement immatériel.]

Comparée à ce qu'elle pourrait être, à ce qu'elle est censée devenir, l'humanité peut être considérée comme un embryon de chose, une chose dérisoire — une œuvre ratée — susceptible d'être sujette à un avortement. Opportun serait

bien un petit coup d'aspirateur pour faire passer l'humanité, une petite dépression gravitationnelle pour précipiter la Terre dans un trou noir : thérapie cosmique, thérapie comique.

[Au stade embryonnaire indifférencié il n'y a de formation de type vulvaire que dans la perspective masculinisante. La formation de type vulvaire n'est pas une fin en soi, elle n'est qu'une étape vers la formation de type phallique. La vulve est davantage une chose embryonnaire qu'un organe formel représentatif de quelque chose. Ce n'est ainsi pas le sexe masculin qui se justifie par rapport au sexe féminin, mais bien l'inverse.

Si l'état embryonnaire doit servir de référence à l'identité, à la destinée, tout alors doit être tenu pour informel, indéfini, voué au néant. Mais, présenter le sexe de l'homme comme celui de la femme — parce qu'il résulte d'un monde embryonnaire sensiblement à l'image du sexe féminin — est inepte comme insinuer que l'univers est le néant dont il est issu. Ce qu'il a été est une

chose, ce qu'il est en est une autre. On ne peut d'ailleurs pas parler d'une chose avant qu'elle ne soit cette chose, on ne peut pas rapporter l'état embryonnaire au sexe masculin qui existe au-delà de cet état, sans quoi, on peut autant concevoir le sexe féminin comme la chose antérieure à la chose embryonnaire, de telle sorte qu'il ne serve plus de référence ; autrement, le futur ne sera jamais que le passé.]

Ce qui est fait à l'embryon est transposable à ce qu'il conviendrait de faire au clitoris : le clitoris est un chicot — sensible comme un moignon — ; ce n'est pas un organe précieux de son extrême sensibilité, c'est un organe fou, délictueux. Comparer les quelques millimètres du clitoris aux décimètres du pénis est d'une malhonnêteté intellectuelle méprisante (sinon « petite religion » — circoncision féminine — vaut bien « grande religion » — circoncision masculine —). La comparaison ne peut être qu'affective, primaire.

Les lambeaux de peaux abusivement désignés comme « les petites lèvres » ne sont pas des lèvres — elles n'ont pas de rôle occlusif actif —, mais des pendants d'une fonctionnalité encore plus aléatoire que celle du clitoris.

Les nymphes (« petites lèvres ») formant l'extension du capuchon et du frein du clitoris, la circoncision masculine équivaut au moins à l'excision des nymphes, du frein et du capuchon, et au plus à l'excision de la vulve ; si l'excision du gland du clitoris équivaut au moins à l'excision du gland du pénis et, au plus, à l'excision du pénis.

L'excision du dérisoire reliquat clitoridien n'est cependant pas critique en soi. Les accidents de cambrousse n'ont pas d'autre cause que la petitesse de ce bouton qui se confond avec le vestibule, avec une apparence génitale indéfinie et trompeuse ; le manque d'encadrement de la pratique.

[Le sexe féminin est si peu défini qu'en lui portant atteinte on semble attenter à la femme tout

entière. On confond traditionnellement la femme avec son sexe. Ce qui est admis pour prémunir la femme contre toute circoncision est rejeté pour éviter à la femme toute aliénation sexuelle et sociale.]

Il est d'ailleurs bien incorrect de désigner la vulve en terme de « sexe féminin ». Ce pendant, entre les jambes de la femme, est-ce bien un sexe ? Si c'est une souris, c'est plutôt un ragondin. Peut-être est-ce « une paire de couilles » ; puisque les féministes proposent de « couper les couilles des machos » lorsque les hommes épris d'égalité suggèrent de circoncire les filles au même titre que les garçons.

Est-il inconvenant d'assimiler la fonctionnalité du prépuce à celle de la vulve ? D'un point de vue embryologique, ou bien si l'on voit la vulve comme un sexe masculin sans pénis, — pour donner du corps à la vulve que l'on veut protéger — on dit que les lèvres vulvaires sont l'équivalent du scrotum. Cela revient à dire que la présence des

lèvres vulvaires n'est pas légitime puisque la femme n'a pas de testicules (les lèvres vulvaires sont le résidu de formation du scrotum).

SECTION 26

La clitoridectomie se situe au cœur de ce que l'on prétend réaliser sur l'homme avec la circoncision : la femme sans clitoris investit en son vagin — et par suite en le sexe masculin — tout ce qu'il est concevable d'espérer du rapport sexuel. Il se trouve ainsi que la femme excisée connaît autant la jouissance et l'orgasme que la femme non excisée ; ni plus ni moins. Bien des femmes non excisées sont d'ailleurs indifférentes à leur clitoris — dont elles perçoivent l'influx comme une simple réponse nerveuse et aliénante, et dont la réaction à la stimulation peut être aussi difficile à se déclencher que de faible intensité —, parce qu'elles ne l'ont pas porté au même rang qu'un homme ou un enfant — avec qui elles

trouvent à se libérer en corps et en âme, réalisant avec lui ce que l'on réalise par le voyage, le dépaysement, le rapport à autrui, le travail ou toute démarche créatrice — (se libérer de soi pour se fondre en un tout, alors trouver ainsi la paix, et ainsi l'amour).

[S'il faut circoncire l'homme pour qu'il adore la femme — qu'il cherche en elle sa part de féminité perdue —, il faut circoncire la femme pour qu'elle adore l'homme — qu'elle cherche en lui sa part de masculinité perdue —.]

Nombre de femmes ont un clitoris tellement minuscule (quelques millimètres) qu'il n'existe pas en tant qu'organe génital. Ces femmes n'en reconnaissent donc pas l'existence ; elles ne se reconnaissent pas dans la mystique clitoridienne. Elles sont naturellement excisées, cela ne les privent pourtant pas d'une sexualité heureuse.

Ce serait tout de même bien un comble de présenter le clitoris comme le palliatif des femmes au vagin insensible, puisque la présence du clitoris

— et de l'hymen — ne favorise pas la découverte et l'assimilation du vagin.

Au lieu de circoncire les garçons pour condamner et tuer leur sexe, parce que le vagin est endormi et délaissé par le culte du clitoris, il faudrait circoncire les filles pour leur permettre de considérer leur vagin comme leur sexe, ainsi exacerber leur sensibilité vaginale. Si les filles prêtent davantage attention au clitoris qu'au vagin, elles ne doivent pas s'étonner — en tant que femmes — de ne pas avoir d' « orgasme vaginal ». Si l'existence du clitoris n'est pas une erreur de la nature, sa présence est peut-être charitable, mais nullement impérieuse.

[Quand la fille masturbe son clitoris, on dirait qu'elle cherche un pou, une tique. On pourrait dire qu'elle cherche inconsciemment à l'extirper comme on dit que la circoncision du prépuce va dans le sens de la masculinité, puisque le garçon a tendance à se décalotter.]

Le clitoris est-il la partie impériale de la femme ?

Le transsexuel est réputé capable d'éprouver des sensations voluptueuses (chimériques) tandis que la femme excisée en est prétendue incapable. Le genre féminin est-il donc de conception plus restreinte qu'un résidu d'homme, un eunuque déguisé en femme, de sorte que le particularisme féminin se réduirait au clitoris — la femme ne serait que le prolongement de son clitoris — ? S'il est préférable pour la femme d'avoir un clitoris, il est préférable pour l'homme d'avoir un prépuce. Cependant, pour l'homme, une femme circoncise, c'est mieux. Il ne faut chercher à savoir pourquoi. C'est mieux, voilà tout (c'est le genre de vérité primitive ou essentielle que l'on est censé comprendre dans un avenir plus ou moins proche, de la bouche d'un dieu).

En tout cas, c'est en faisant jouir une femme excisée que l'homme reconnaît sa virilité. L'homme n'a aucun mérite dans la jouissance clitoridienne, il est même dupe du clitoris stimulé par les mouvements du pénis ; il se croit le maître

d'un processus dont il n'est que le jouet. L'homme qui veut prouver ou reconnaître sa virilité doit s'éprouver avec une femme excisée, non pas avec une hystérique qui se trémousse comme un vers de terre sitôt qu'un doigt se pose sur sa cédille.

[Elle a des vers au cul ? Non, elle a du plaisir.]

L'homme ne pénètre jamais réellement une femme lorsqu'elle n'est pas circoncise — tout elle comme un sexe en soi — ; son esprit est arrêté par la fixation qu'il est tenu de faire sur le sexe féminin, il ne va pas profond dans l'image de la femme, il n'atteint que superficiellement le sexe de la femme. En présence d'une femme circoncise, c'est la femme elle-même que l'homme pénètre, profondément, dans son entier ; c'est certainement cela qui révulse le plus la femme féministe, davantage que la circoncision de la femme.

[Le devoir qu'a l'homme de prêter attention au clitoris fait détourner son regard mental vers le bas (celui qui permet d'accomplir un geste sans que les yeux ne soient portés en sa direction) de la

même façon que la fange canine oblige le citadin à marcher tête baissée ou à y prêter mentalement attention. Cela dissocie le corps et l'esprit. Cela impose une façon d'être et de faire qui rabaisse la condition masculine : avant d'obliger l'homme à baisser la tête, la femme lui a imposé de baisser les yeux de son esprit sur le clitoris — et ensuite, de se coucher sur le dos pour se faire prendre — (ce qui contrarie l'hydromécanique de l'érection équivaut pour une femme à accoucher le périnée en l'air ; ce qui constitue une pratique, sinon déviante, pour le moins délirante).

[Pareillement que la propagation de l'homosexualité passe par la tolérance, puis la reconnaissance de l'homosexualité, les pratiques sexuelles déviantes — comme les mutilations génitales, dites sexuelles — peuvent se développer dans les faits uniquement si elles se développent en premier lieu dans les esprits.

« Pratiques sexuelles déviantes », oui, même s'il est politiquement incorrect de le dire ainsi, c'est

ainsi ; à tel point qu'il serait — aussi peu crédible que cela paraisse — aussi aisé — grâce à un battage médiatique et à quelques bénédictions— de susciter un engouement pour la zoophilie. Mais il ne faut pas le dire, parce qu'il est incorrect de trouver révoltant d'être plus soucieux du cul des animaux que du sexe des garçons.

Les caresses homosexuelles sont une pratique sexuelle immature mais nullement criminelle. Les autres pratiques —homosexuelles — relèvent de troubles sévères de la personnalité ; de ces troubles engendrés par la société qui dépersonnalise les individus — société névropathe par essence —).]

L'homme d'une femme clitoridienne n'a au cœur de cette femme pas plus d'envergure que son clitoris ; cher et hideux clitoris. Lorsque l'homme est aux yeux de la femme un être admirable, noble, charismatique, alors la femme est prête à renoncer à son clitoris — de même que l'homme sacri-

fie aisément son prépuce à l'intermédiaire social qui lui donne accès à la femme mystifiée —.

Si la femme était passionnée par l'homme comme l'homme l'est par la femme, elle n'aurait pas besoin de se stimuler avec un clitoris ; elle jouirait sans artifice, sans accessoire et sans nécessité.

Le clitoris est pourtant présenté comme un activateur indispensable du sexe féminin, un agent mécanique sans lequel la femme ne serait pas disposée à l'amour... Qu'est donc devenue l'image promotionnelle de la femme dont la seule propension à la vie suffirait à éveiller en elle le désir, dont la vie sexuelle serait guidée par la sensibilité, le sentiment, contrairement à la prostituée et à l'homme qui seraient guidés par la seule activité machinale ?

[Les millions d'impuissants sont là pour montrer la subtilité de la sexualité et de la psychologie masculine, la précision d'un organe qui n'est pas la mécanique grossière que l'on prétend. L'ampleur de l'impuissance révèle la dimension du fléau qui

sévit sur l'homme ; et dont le spectre s'étend de la circoncision à l'émasculatation psychique. Le fait est que l'homme ne peut pas bander sans que cela ne soit suspect.]

Le clitoris est une tromperie incarnée ; il témoigne de l'abus culturel et institutionnel dont est victime l'homme. Il trône sur le sexe de la femme qui est trop près de l'anus pour être honnête.

SECTION 27

Si nuisible est le prépuce, bien plus nuisible est le clitoris : en la femme qui a le choix entre deux options sexuelles naît un trouble, une inconstance, une confusion. L'influx nerveux est dédoublé, une opposition interne se crée en la femme — qui ne sait pas à quel sein se vouer —. Si la femme assimile ses caractéristiques sexuelles tortueuses, elles deviennent perversions.

Lorsqu'elle ne veut ou ne peut choisir, la femme qui développe un double caractère sexuel attend de l'homme un comportement sexuel dual. Toute relation avec elle devient ambiguë ; bisexuelle, homosexuelle. Cette espèce d'hermaphrodite contrarie l'équilibre naturel de l'homme ; homme qui a malheureusement toujours été tenu de satisfaire les caprices de la femme qui ne sait pas ce qu'elle est ni ce qu'elle veut (femme qui n'est pas capricieuse, de l'avis féministe, mais complexe, ou plutôt bien ni mystérieuse ni complexe mais juste indéfinie). Quand le clitoris est présenté comme un pénis, au nom de l'égalité des sexes, l'homme croit devoir faire avec son anus ce que la femme fait avec son vagin. Il se fait mettre un doigt par la femme comme la femme se fait mettre un doigt par l'homme, du tac au tac (parce qu'il faut dire que nombre de femmes perçoivent la pénétration vaginale comme une anale, étant donné qu'elles ne voient de sexe qu'en le clitoris, puisqu'elles ne le voient qu'en le pénis) ; il se fait

tripoter la prostate comme la femme se fait tripoter le clitoris ou la noix vaginale qui la fait éjaculer.

[L'homme peut se faire pénétrer, ce n'est pourtant pas ce qu'il a de mieux à faire. La femme peut imiter l'homme, ce n'est sûrement pas ce qu'elle a de mieux à faire. Un certain nombre d'animaux peuvent également se comporter comme les humains... Si ce ne sont pas des exercices de style, ce sont bien les prémices d'une révolution dans l'ordre du vivant.]

Sans aucun doute, c'est par l'accouplement du vagin et du phallus que se caractérise la relation sexuelle accomplie entre l'homme et la femme ; le clitoris est la chandelle que tiennent ceux qui n'aboutissent pas à la relation — sexuelle — véritable entre l'homme et la femme, il est le fait d'un compromis. L'existence méconnue d'un réseau intravaginal hypersensible conforte cette idée bien évidente ; un site capable de provoquer une jouissance décuplée qui relègue le clitoris au

rang de jouet fétiche pour femme infantile sexuellement attardée. Alors, au lieu d'accabler l'homme avec la misère de la femme pour permettre à la femme de se libérer de l'homme, il faudrait libérer la femme de son propre corps, de son propre sexe.

L'homme peut-il être homme si la femme n'est pas femme ? Quel genre d'homme peut-il bien être ? puisque l'homme ne peut guère avoir pour femme qu'une putain, sous peine d'en avoir une un peu lesbienne.

On dit qu'il y a une part de féminité en l'homme... et aussi une part d'homosexualité, de pédophilie, de bestialité, de misogynie, de virilité...

Juger de l'existence d'une féminité — comme de toute autre chose — en l'homme est une chose, juger de l'opportunité de la manifester en est une autre.

Si la part de féminité en l'homme n'excède pas la taille du clitoris chez la femme, l'homme peut sans peine la négliger ; à moins qu'elle ne soit le petit

quelque chose qui fait tout — comme le prépuce pour l'homme, comme la masculinité de la femme — (à moins que masculinité de femme elle-même ne soit féminine)... Si la féminité a la valeur d'un prépuce, qu'est-ce que l'homme — circoncis — est censé en faire, sinon se torcher avec ?

S'il est bienséant de développer une (la) féminité en (de) l'homme, il faut commencer par ne pas le priver de son prépuce (perçu comme féminin) ; commencer par dire « le féminité de l'homme ». Concevoir un homme avec une féminité sans correspondance avec sa partie féminine réelle, charnelle (son prépuce), revient à vouloir un homme avec une féminité circoncise. Si la féminité circoncise est censée être au goût de l'homme, de sa divinité, il convient en fait de circoncire la femme.

Si la féminité existe naturellement en l'homme à défaut de pouvoir être manifeste dans une culture phallocrate qui la bride en lui, qui la circoncit, il en

est de même de l'instinct maternel chez la femme — instinct qui n'est pas manifeste à défaut de cultures, d'ambitions, à cause de frustrations, instinct qui n'est pas manifeste lorsqu'il est bridé par féminisme — (bridé ou exacerbé, suivant l'intérêt du moment).

Le propos est-il d'intégrer en l'homme une féminité — d'imposer la femme à l'homme —, ou bien de permettre à l'homme d'avoir une intégrité en le laissant jouir d'attributs propres à l'homme, attributs qui ont été culturellement réservés à la femme à la seule fin de distinguer (de diviser) les sexes — de même que la femme s'octroie la légitimité d'attributs qualifiés de masculins, attributs qu'elle considère comme des attributs propres à la femme, mais dont la femme a été privée — ?

[Ainsi, le prépuce est légitimement un attribut masculin comme le clitoris est reconnu en tant qu'attribut féminin légitime. La circoncision est alors incontestablement un acte d'émascation partielle.]

Le fait est que le caractère bisexuel ne constitue pas un modèle corporel et ne constitue un modèle mental que dans les systèmes de pensée qui opposent le corps et l'esprit. Il ne saurait donc constituer un modèle social.

Ce n'est pas parce qu'un plan de l'être humain est asexué ou qu'un autre est indifféremment bisexué que l'on peut ignorer les plans typiquement sexués et confondre les deux sexes, que l'on doit effacer ou intervertir les différences entre l'homme et la femme (on ne peut parler d'égalité entre l'homme et la femme en considérant leurs capacités intellectuelles qui relèvent d'une instance mentale asexuée). Si l'homme et la femme sont égaux, ils sont aussi et surtout différents. Aussi vrai que le jour ne peut qu'être le jour et la nuit la nuit, il ne faut pas attenter au propre de chacun, il faut plutôt se dire qu'il y a des hommes qui auraient dû naître femmes et des femmes qui auraient dû naître hommes.

[Si la nature des choses peut légitimement être altérée, il est légitime d'altérer — par clitoridectomie, mammectomie ou infibulation — la nature de la femme.

Dans un monde qui conçoit allègrement les manipulations les plus folles du genre humain, il faut cesser de frémir à la seule idée d'arracher un poil au sexe féminin ; ça fait ringard, con, débile, attardé.

Une fille circoncise, c'est trop cool ! C'est classe, c'est fun, c'est cyber-planant, c'est i-branché. C'est ouah ! C'est ainsi vrai comme on « s'éclate » dans ce monde de tarés.]

Il y a des choses qui sont issues de la relation entre l'homme et la femme. Contester cet ordre de chose (s'indigner qu'une femme ne puisse porter une mini-jupe sans que cela ne soit au regard de l'homme, qu'elle ne puisse se marier et enfanter sans homme) n'a pas de sens. Si cela a un sens, cela a le sens d'un détournement de chose.

Supprimer la frontière qui sépare l'homme et la femme revient à supprimer ce qui permet à chaque sexe de se situer — y compris à travers ses revendications égalitaristes —. L'identité universelle supposée en résulter ne serait pas même une identité car le sentiment d'identité en serait perverti ; il ne se justifierait plus.

[Les féministes les plus insensées — les nihilistes complexées — revendiquent une désignation plus qu'asexuée des personnes — quand ce n'est pas vouloir faire allusion à la femme comme à une divinité que l'on ne doit pas nommer, ni désigner, ni même représenter —, une désignation informelle, administrative, par code, non-dit, en tant que « individu ». On trouve ainsi des femmes qui revendiquent la loi qui voile les femmes ; petites femmes inachevées qui ne supportent pas le poids du regard ni l'idée d'un destin.]

Nul homme ne revendiquerait une appartenance au sexe féminin si dans son idée la femme était susceptible d'être cet homme qu'il ne veut pas

être, si la femme n'était pas ce qu'il croit qu'elle est (si elle pouvait être libre de toute classification, de toute mystique, de tout conditionnement social). En fait, il ne veut pas être femme, il veut être une certaine femme, celle la plus proche de l'homme qu'il n'est pas ; celle qui est la source de son égarement, de son aliénation. S'il veut adhérer à une image dérivée de l'image idéalisée de la femme, c'est bien dû au fait que l'on idéalise l'image de la femme précisément parce que l'on cherche à définir expressément chaque sexe, et c'est aussi précisément parce que la représentation de l'homme est impropre qu'il ne parvient pas à s'y identifier, qu'elle ne parvient pas à s'imposer à lui (quand on la confond avec celle de la femme) ; il s'identifie à l'image la plus intime qui s'est imposée à lui dans les premiers instants de la vie, de la prise de conscience de soi, de son corps. Cela signifie bien que, foncièrement, chacun cherche une identité unique, incomparable, inaliénable, socialement ainsi reconnue.

Une identité ou un corps à géométrie variable n'est pas souhaitable si on considère qu'il est dans l'ordre des choses de devoir s'assurer de l'identité de l'Autre, afin de pouvoir élaborer les associations de formes, d'idées, de pouvoir harmoniser les sensibilités, les orientations, de structurer ainsi le monde, de le rendre viable ; si c'est ce qui détermine une structure, un ordre, ce qui permet la vie telle qu'on la connaît, telle qu'elle constitue l'espèce humaine.

[C'est ainsi aussi vrai que l'on peut modifier la définition des choses, cela n'affecte fondamentalement que la perception de ces choses, la relation que l'on entretient avec ces choses, sans que la nature intrinsèque des choses ne soit modifiée.]

Si l'interversion des rôles est justifiée par la nature bisexuelle de l'être humain, si on peut ainsi psychologiquement concevoir d'être un sexe ou un autre, que celui qui se prétend femme en soi se fasse à l'idée qu'il est un homme si son corps est celui d'un homme ; qu'il fasse par rapport à son

esprit l'inversion sexuelle qu'il juge bon de faire dans son esprit par rapport à son corps.

[Ça, tous les tordus du sexe et de l'identité ne peuvent le faire, parce que leur déviance relève d'une psychopathologie qui dépasse l'intellect asexué, lequel, bardé de théories, s'appuie sur de pseudo-vérités scientifiques et des raisonnements par l'absurde pour expliquer et justifier ce qu'il est incapable de comprendre et de maîtriser.

La qualification de la folie se différencie par l'explication que l'individu est capable de donner à son délire : une explication plausible l'écarte du cadre de la folie, une explication invraisemblable le condamne à l'aliénation sociale. Ainsi, avec l'élargissement du champ de perception (de « compétence ») de l'intellect, tous les délires, toutes les déviances, toutes les perversions pourront être justifiées demain ; ce qui rendra le monde encore plus « fou », d'une folie toujours plus rationalisée.]

S'il est de bon goût pour l'homme de ressembler à la femme parce qu'il est judicieux pour la femme de ressembler à l'homme, que la femme s'adonne à la circoncision comme l'homme et que l'homme s'en prémunisse comme la femme.

SECTION 28

La femme, la femme... La femme se comporte comme une gamine qui ne veut pas grandir, celle qui, obstinément, ne sait pas renoncer à ses bibelots poisseux, à ses fantômes de chair qui hantent ses cuisses, à ses reliquats mortels qui font, chez elles, figure de vestiges paléontologiques — débris de verge, copeaux de scrotum —. Elle veut de l'homme qu'il se coupe en deux pour ensuite divorcer de lui ; quand il a perdu son unité, son intégrité, son centre d'intérêt. Elle exige de lui une concession à laquelle elle-même n'est pas disposée car elle ne veut pas reconnaître le tort qui est le sien de vouloir conserver ce qui dans

l'absolu n'est pas de sa nature ; ce qui sème le trouble dans l'ordre naturel. La femme divise — l'homme — pour régner — sur lui —.

Plutôt que de l'homme, c'est de ses propres attributs sexuels pseudo-phalliques que la femme doit se séparer.

[Si la circoncision de l'homme se pose comme un moyen de libérer l'homme de son sexe, la prétendue libération — sexuelle — de la femme s'avère être sa plus grande aliénation (une agréable aliénation qui combine les avantages du salariat avec ceux du travail indépendant) ; celle dont seule une circoncision viendrait à bout.]

Accusant l'homme de conservatisme, la femme a l'attitude des jeunes premiers qui ouvrent les yeux, découvrent le monde parachevé, et le croient né avec eux, à travers eux, pour eux. La femme découvre son clitoris et le prend pour un pénis — et qui plus est, un pénis plus viril que le pénis de l'homme —, pour celui qui fait le monde ; son clitoris lui est monté à la tête — elle

l'a dans la bouche, entre les dents, comme un morceau de viande qui pourrit si on ne le retire pas — (alors elle se prend au sérieux et entend faire grand cas de sa vie).

L'homme n'a pas attendu le sursaut humoral de la femme pour construire un monde où il suffit d'appuyer sur des boutons et de tirer sur des ficelles — pour avoir l'impression de se suffire à soi-même —. La femme devrait un instant cesser de mirer son nombril pour regarder autour d'elle : tout ce qu'elle verra, aussi loin que porte son regard, c'est tout ce que l'homme a réalisé. L'humilité, alors, devrait l'envahir ; l'admiration, le respect, sinon l'adoration, la dévotion.

[Si l'homme est le prolongement de son pénis et si l'on considère les réalisations de l'homme, alors il va sans dire que le pénis de l'homme est une chose fabuleuse ; les choses détestables et les désastres étant à mettre au crédit des castrateurs en tout genre.

La dépendance envers les moyens modernes de l'indépendance auxquels la femme s'attache avec suffisance, c'est la dévotion envers le sexe de l'homme qu'elle ferait plus justement de nourrir.]

L'homme fait preuve de modernisme loin de la femme, mais il est ramené dans un règne primitif quand il se confond avec la femme, quand il doit agir en considération de la femme (la femme n'est pas l'avenir de l'homme, elle est son passé primitif qui le bride et l'empêche d'aller dans son sens pour évoluer).

Si l'homme a besoin de gagner en modernité, en maturité, c'est pour compenser le manque de maturité et de modernité inhérentes à la femme — clitoridienne —. Tout ce que l'homme fait, il le fait pour deux.

La femme reproche à l'homme de ne pas en faire assez tandis que elle est son entrave (qu'elle s'efface et qu'elle se taise, il en fera plus). C'est ce qui fait que la femme est dépourvue de tout, sauf de ce qu'elle tire de l'homme. La femme veut

ce que l'homme veut. Tout ce que la femme veut — tout ce qu'elle demande, directement ou indirectement —, c'est à l'homme qu'elle le demande. Il n'y a en ce monde pas d'autre dieu que l'homme.

Si l'homme doit faire preuve de modernisme selon les termes du féminisme, après avoir fait preuve de ce modernisme, l'homme pourra-t-il encore faire preuve de modernisme en transgressant le féminisme ? Pendant combien de temps adhéré au féminisme sera-ce faire preuve de modernisme ? Le modernisme doit-il s'arrêter avec le féminisme ?

Si, pour faire preuve de modernisme, l'homme doit renoncer à ce qui pourrait se voir comme ses acquis séculaires, il va de soi que la femme devra également renoncer à ce qu'elle tient aujourd'hui pour acquis (renoncer à l'avortement lorsque la conception du vivant aura atteint un degré qui le portera au niveau du sacré) ; le plus tôt est censé être le mieux. C'est ainsi faire preuve d'avant-

gardisme que d'augurer les renoncements et les mœurs auxquels la femme devra se complaire (avortement, circoncision féminine)...

SECTION 29

Le sacre du clitoris offre à la femme une autonomie sexuelle contre-nature qui brise les couples — et défait le tissu social — . Ce point de vue est-il choquant ? C'est pourtant bien de cette optique primitive se perpétue la circoncision masculine ; à cela près que la pensée primitive continue de s'exercer sur l'homme exclusivement. La femme qui nourrit en elle l'adoration de son clitoris a une mentalité primitive, sauvage, un comportement caractériel, hystérique. Elle ne supporte pas la contrariété ni la frustration. Asociale, animée par un besoin féroce d'être sujet de culte, elle se comporte comme si tout lui était dû. Avec le clitoris, le plaisir de la femme est automatique, instinctif, animal, et minimaliste. Il n'est plus

associé à la volonté, à la passion, à la patience, à l'attention. Elle jouit seule et démesurément de cette gratification immédiate que la femme reproche à l'homme d'avoir avec elle ; jouissance élémentaire et égoïste qui condamne comme une contrainte la relation à l'autre — relation qu'elle entrave et proscriit —. Ce qu'elle obtient éventuellement du pénis est « un plus » — et « plutôt un moins » — pas vraiment indispensable. Elle voudrait que tout lui soit acquis comme lui est acquis le plaisir clitoridien ; ce qui la plonge dans des revendications égocentriques et minimalistes. La femme n'a en outre plus expressément besoin d'enfant pour œuvrer, se divertir, être le centre d'une attention, être l'objet d'une tendresse, comblée comme elle l'est par le culte de son corps choyé et de sa personne infantile.

[Pour être sujet de culte, la femme entretient avec l'enfant le rapport que le « Dieu » (l'esprit collectif qui entretient son invention) entretient avec l'homme ; la femme fait avec l'avortement ce que

le « Dieu » fait avec la circoncision — réduisant tout à néant là où elle entend reluire —.]

Cet aspect du clitoris saurait-il justifier la clitoridectomie ?

À toute chose on peut trouver une utilité, une justification, cette utilité n'est pas pour autant légitime. L'humain passe son temps d'esprit à justifier ce qui s'impose à lui ; à défaut de pouvoir s'y opposer (il se fait une raison). Pourtant, la seule véritable utilité de l'esprit n'est-elle pas de concevoir le monde ?

Au lieu de tout justifier pour ne pas se torturer l'esprit à l'idée d'être agressés par la vie, que ceux qui ont un esprit conçoivent dans leur esprit le monde à leur idée. Le concevraient-ils avec tout ce qu'ils justifient ? Leur monde idéal pratique-t-il la circoncision ? Si tel est le cas, ceux-là devraient subir une circoncision de leur esprit ; un bon coup de hache pour leur fendre la gueule (eux qui, de la circoncision, sourient en coin, ils riront aux éclats).

[À qui — et alors dans quel registre — faut-il révéler la nature criminelle de la circoncision ? À la lie ou la crème ?

Parmi les couches instruites de la population, certains justifient la circoncision, non pas que leur entendement le conçoit très bien ainsi mais, parce qu'ils ont — à l'ego — trop de mal à admettre que la grosse tête qui fait leur vanité est impuissante à contrer ce « quelque chose » primitif qui déferle au-dessus de l'esprit et pérennise la circoncision. Aller dans son sens est leur façon de ne pas être en proie à une crise de vanité (aller dans l'ordre apparent des choses est le moyen commun de sembler communément intelligent comme adaptable).]

La clitoridectomie est justifiable, mais elle ne l'est plus là où le comportement « hystérique » est admis chez les femmes ; car conforme à l'hystérie collective — de la collectivité féminisée —.

Quand on juge de la gravité de la clitoridectomie ou de l'innocence de la posthextomie, on ne juge

pas de la dimension de l'opération, mais de son utilité (la dimension de la clitoridectomie n'étant pas supérieure à celle de la posthectomie) ; utilité de la circoncision masculine aussi discutable que l'inutilité de la circoncision féminine. On peut ainsi justifier des millions de morts par guerre.

Si on ne juge pas de l'utilité, mais de la nature, de la dimension de ces opérations, alors il faut considérer l'excision du prépuce comme de plus grande envergure que celle du clitoris, comme une excision de la vulve.

Enfin, comme la circoncision masculine est destinée à conditionner la vie sexuelle de l'homme, considérant que le comportement sexuel de la femme a rejoint celui de l'homme, il est devenu plus qu'injustifié de ne pas soumettre la femme à une circoncision.

On peut sans nul doute gager que soumettre la fille à une circoncision mettrait fin à son insolence, à son esprit libertaire, à sa désinvolture, comme la circoncision éteint chez le garçon son enthous-

siasme pour la vie. Elle qui prétend porter le poids du monde, qu'elle commence par porter celui-là.

MOTIVATION MEDICALE

Le génocide médical de l'homme

SECTION 1

Faisant écho aux incompetents et aux corrompus, la masse ignare évoque l'excision du prépuce comme une opération bénigne. Pourtant, le taux de complication peut atteindre 50%. Cela comprend : l'hémorragie, l'infection, la septicémie, l'amputation partielle ou totale du pénis, l'état de choc, le coma, la mort (sans parler des conséquences psychiques, affectives, sociales)... Or, il s'agit là des mêmes complications portées au discrédit de la circoncision féminine...

[Ces affres n'évoqueront évidemment rien aux endormis, aux anesthésiés, aux gens pasteurisés vivant sous cloche aseptisée ; ceux qui évitent de se mettre à la place d'autrui, restant bien sagement là où ils ont été mis.]

Prenons l'état de choc. Qu'est-ce donc que cela ? C'est l'état dans lequel se retrouverait le lecteur lisant paisiblement un écrit sur le crime de la circoncision — paisiblement dirons-nous — si une lame glacée venait soudainement trancher les peaux flottantes de son sexe... Attention ! C'est un bébé qui gazouille en toute insouciance lorsque, soudain ! un pédéraste lui tranche le sexe en le bénissant... C'est glauque, c'est morbide, c'est tout ce que l'on veut, sauf bienheureux.

Allez, disons plus sobrement que le lecteur captivé a été tiré de sa lecture par un très violent coup porté à sa tête, un coup d'une violence inouïe qui déconnecte son mental de son corps et sa conscience de lui-même : il ne sait plus où il est, il ne sait plus qui il est. Il n'est pas dans un état de grâce, non, il est dans un état de choc.

Pour ceux à qui l'imagination fait défaut, il y a l'expérimentation... Ceux-là peuvent toujours expérimenter pour comprendre, ou croire sur parole, ceux qui sont du genre à croire les mythes sur

parole. Ce qu'ils sont en mesure de saisir de la parole qui dénonce le crime de la circoncision est ce qu'ils sont en mesure de saisir de la parole d'un mystique, d'un prophète, d'un prêcheur, du fils, du cousin ou du neveu d'un quelconque dieu sur terre qui est au ciel (de pas grand chose à grande chose, il y a juste soi).]

On dénoncera la fausseté — dans le cadre médical — du pourcentage avancé ; « les complications sont rares » (plus fréquentes que les contaminations par transfusion sanguine, et cependant jamais médiatisées, jamais condamnées) — les complications sont effectivement rares avec la mort — (mais les circoncisions bâclées sont monnaies courantes là où elles se pratiquent systématiquement, contre monnaie sonnante). Si ce pourcentage est faux dans le cadre médical de la circoncision, aussi faux est le pourcentage de filles cruellement meurtries dans ce même cadre. On ne peut comparer le taux de complication de la circoncision masculine en milieu médical avec le

taux de complication de la circoncision féminine hors du milieu médical.

[Qu'est-ce que cela change, un nombre ; l'univers ? Si la coutume consistait à tatouer un numéro de déporté sur le pénis des garçonnets, le crime contre l'humanité serait-il plus criant ? Quand bien même le serait-il, dans un monde de sourds, qu'est-ce que cela changerait ? sourds des yeux, sourds du cœur, sourds de l'esprit.]

Les esprits endormis se rassureront en répétant que l'anesthésie résout le problème ; ces drogués se prosternent devant les effets des chimères. Qu'ils sachent que l'anesthésie est dangereuse en soi (c'est « une petite mort » comme la circoncision est « une petite mort »), et qu'elle n'est donc pas allègrement administrée. On se cache simplement derrière le fait que, loin d'être considéré comme une personne à part entière, le nouveau-né — garçon — est considéré comme une chose indéfinie qui oublie ; comme « oublie » une fillette circoncise ou sexuellement abusée. Ils confondent

l'oubli (l'assimilation, la transformation) et le refoulement.

[Il est bienséant de faire une croix sur ses rêves comme de faire le vide dans son cœur, et de jeter ses souffrances intimes dans l'oubli... mais il est particulièrement malséant d'oublier le Passé et les leçons du passé ; comme de faire fi du célèbre génocide des circoncis. Autrement dit, pour pouvoir oublier leur passé intime sans oublier le passé collectif, les gens doivent se dissocier de l'Histoire du monde ; ne pas faire sur eux ce qu'ils doivent faire sur autrui, ne pas faire au regard d'eux-mêmes ce qu'ils accomplissent au regard d'autrui. Ils doivent se disloquer, dédoubler leur personnalité.

[Contrairement à la démence générée par la société dans un cadre social ou professionnel particulier, le dédoublement d'une personnalité est considéré comme « pathologique » dès lors que sa manifestation ne concorde pas avec l'ordre établi. Un fou n'est pas fou si sa folie est administrée.

Ainsi, circoncire et tuer sont des actes de grande démesure, mais des actes acceptables dès lors qu'ils s'inscrivent dans un ordre établi.

Un cube farci d'une cervelle est un bon citoyen (car il reste bien à sa place), mais une tête au carré est plus prompte à suivre l'évolution.]

Les circoncis se feraient davantage passer pour les malheureuses victimes de l'Homme qui les extermine s'ils se faisaient d'abord passer pour les malheureuses victimes d'un dieu qui les fait se circoncire. S'ils revendiquent la torture infligée par le dieu de tout le monde, ils ne doivent pas s'étonner de se voir infliger toutes les tortures du monde par tout le monde.]

De toute façon, la disposition médicale est un leurre : dans ce monde de collusion entre l'Etat et le clergé, tout le monde peut faire couper le sexe de son garçon dans un cadre médical en s'appuyant sur la seule coutume — la préhistoire —, l'intolérable est largement toléré ; dans le cadre

public ou privé, cela est pris en charge par le domaine public et privé.

Avortez les enfants, circoncisez-les ! Profitez, c'est gratuit, c'est subventionné (autant octroyer une prime aux adeptes de la circoncision, une prime de salubrité publique). Avec un peu de chance, statistiquement, il y a aura même une bavure médicale qui vaudra peut-être bien, aux commanditaires du malheur de l'enfant, un sale dédommagement. Le crime de circoncision est couvert par les assurances.

On peut se dire que les assurances sont supposées dédommager (réparer les dommages), non pas couvrir les actes bienheureux comme les actes médicaux, mais ses partisans le répètent sans cesse : « L'excision du prépuce est une « petite opération » ; aussi petite, alors, que l'excision du clitoris — des nymphes —.

Donner la mort s'avère un acte d'une banale simplicité. Qui, pourtant, y voit une chose anodine ; qui, hormis un crétin ? La lourdeur ou la

légèreté de l'acte chirurgical n'augure en rien de sa nature et de sa portée.

Le crime peut être médicalisé, organisé, il n'en est pas moins un crime. Le terme de « mutilation » ne s'applique pas seulement à l'accident, mais également à l'acte intentionnel, institutionnel. Si un acte accompli en milieu médical est systématiquement frappé du sceau de l'acte bienfaiteur, que soit fait avec la circoncision féminine ce qui est fait avec la circoncision masculine.

Faire acte de médecine — de religion — par circoncision, prétend-on, comme prétendaient faire acte d'expérimentation médicale humaniste les tortionnaires exterminateurs de circoncis...

[Les exécutants des crimes collectifs les plus abominables disent exactement ce que disent les serviles, indifférents, lâches ou résignés complices ou exécutants de la circoncision : ils obéissent aux ordres — à une petite voix ou à une grosse —, ils suivent le cours du temps. Bien que censés avoir la liberté de conscience de ne pas participer,

à défaut de s'opposer (ce que l'on dit pour condamner les tortionnaires des circoncis), ils adoptent le même comportement que les disciples des religions.

Au cours de sa vie, on est constamment amené à se demander ce qu'il convient de faire, de faire, de faire ou de ne pas faire. Ne pas suivre un mouvement, c'est déjà ça.]

Tout se justifie avec les sacro-saintes raisons médicales : il y a les raisons médicales comme les raisons d'Etat, préférées par ceux, s'ébattant comme des seigneurs, qui entendent parler d'une voie impénétrable (quand on a une voix impénétrable, on ferme sa gueule !).

Partout où la circoncision ne se pratique pas la population masculine ne souffre pas de ces maux d'affabulation dont sont accablés les hommes là où elle se pratique, mais la circoncision se présente comme une panacée, le remède miracle des charlatans (il faudrait parler des maux bien réels

dont souffrent les hommes là où se pratique la circoncision). Qu'en est-il véritablement ?

SECTION 2

Le prépuce n'est pas un appendice inerte désolidarisé du corps. Comme toute peau, c'est un organe à part entière, un organe vivant, un organe protecteur : en moyenne, le prépuce est alimenté par environ un mètre d'un complexe artériel, veineux et capillaire, et innervé par quelques soixante-dix mètres de fibres nerveuses et plus de mille terminaisons nerveuses.

Le prépuce n'est pas irrémédiablement figé. Il est élastique. Il épouse la forme qu'on lui imprime (un pseudo-prépuce peut ainsi être reconstitué par un étirement continu à long terme). Si le prépuce se développe mal, il ne faut pas couper court à son développement, il faut l'aider à se développer. Circoncire au nom du phimosis revient à couper la langue des nouveau-nés parce qu'ils ne savent

pas parler ; cela se justifie d'autant plus que certains jeunes enfants ont des problèmes d'élocution persistants (« hoahr ! c'est pas pareil oharh » — les quadrisomiques ont parlé —).

Le phimosis vrai est exceptionnel. Si phimosis fibreux il y a, l'atrésie n'affecte que la partie du prépuce extérieure au gland, la destruction de toute l'enveloppe du gland est à cet égard totalement injustifiée — et plus encore l'excision de son frein —. Pour gommer un réel phimosis, il suffit de pratiquer une petite incision longitudinale et de rapprocher les extrémités du segment de l'incision pour la suturer transversalement ; bien que la kinésithérapie puisse amplement suffire. Ce geste est peut-être trop technique pour la médecine moderne (en bien des domaines où le monde est à l'envers, le progrès qui permet le plus ne permet pas le moins ; le progrès technique au détriment de la plus élémentaire volonté)...

[Si la kinésithérapie complète et affine l'acte chirurgical, elle peut aussi le remplacer ; ce n'est pas

une question d'efficacité, c'est une question de patience, d'attention ; qualités dont sont dépourvus les partisans des méthodes radicales, les représentants des institutions financières. La kinésithérapie est l'école même de la vie ; elle réclame prudence, humilité, et volonté — allant ainsi à l'encontre des gens pressés de régler le problème du pénis, ceux qui s'enracinent dans leurs traditions —.]

Le phimosis n'est pas une généralité. Le prépuce est un organe légitime. Comme les lèvres vulvaires, il joue particulièrement le rôle d'une muqueuse — aussi indispensable au gland que la paupière à l'œil — (ce qui est une évidence pour celui qui met dans son sexe un peu de l'esprit qu'il peut avoir dans la tête; il voit alors à travers son sexe ce qu'il voit à travers ses yeux).

Le pénis infantile n'est pas un pénis adulte — un pénis ayant atteint la plénitude de son développement — ; il n'a pas à être regardé et traité comme un sexe adulte. Le garçonnet n'a pas

davantage à être décalotté que la fillette n'a à être pénétrée.

[Ceux qui décalottent brutalement le pénis infantile mériteraient de se faire sodomiser par surprise le plus violemment qui soit ; afin, peut-être, de sentir leur conscience s'élargir.]

Agir de la sorte peut blesser le prépuce d'une blessure qui, en cicatrisant, formera un phimosis. Cela peut aussi provoquer si cruellement la déchirure du prépuce qu'il présentera alors définitivement l'aspect éclaté d'un tissu dentelé.

Si on veut s'amuser à ça, les fillettes devraient se faire dilater le vagin avec la même violence ; avec un gros doigt poilu, mais maniéré, pour éveiller âprement leur féminité préhistorique à leur corps caverneux.

Ce qui se fait avec violence pour briser les chaînes de la pseudo-infibulation que constitue l'interne-ment social du pénis (aliénation qui empêche l'homme de revendiquer son pénis), le garçonnet le fait doucement, progressivement, naturelle-

ment ; s'il n'est pas empêché de caresser son sexe — et surtout s'il est encouragé à découvrir et à maîtriser son sexe —. Ce peu d'égard révèle le mépris généralisé pour le sexe masculin.

[Si le sexe masculin était sacralisé comme le sexe féminin, l'homme n'aurait pas besoin de recourir à la force pour imposer le respect de son sexe, pas besoin donc de forcer les femmes au rapport sexuel pour affirmer l'existence de son sexe et prouver qu'il est l'homme qu'on lui permettrait d'être par son sexe.

Si cette argument est injustifié, il convient de condamner le féminisme, parce que les femmes n'en ont pas besoin pour faire aboutir leurs requêtes. Faire acte de féminisme est de leur part une violence gratuite sans autre dessein que la domination et l'avilissement de l'homme.]

Certaines filles naissent avec une coalescence de la vulve, son excision n'est pas pour autant naturellement bienvenue. D'autres sont dotées d'un hymen trop épais pour être ouvert autrement

qu'avec un bistouri ou une pioche, cela n'est pourtant pas une raison pour déflorer ainsi toutes les filles — bien que ce vulgaire tissu soit destiné à être déchiré et que nombre de filles perçoivent la défloration comme une libération, une réalisation de soi, une révélation — ; l'hymen n'apparaît pas pour autant comme une erreur de la nature (la présence de l'hymen est pourtant particulièrement antihygiénique).

[Une étroitesse du prépuce se révèle parfois tardivement chez des jeunes hommes dont on devine alors qu'ils n'ont jamais décalotté et lavé leur gland — qu'ils ne se sont jamais masturbés —, ce qui est inconcevable, parce que être propre, dans la culture de la circoncision, c'est essentiel, là où on se marie vierge, là où l'homme doit être propre par circoncision pour jouir du droit de pénétrer un vagin... qui n'a jamais été lavé... que par des menstruations...]

Moralité : la masturbation devrait participer comme une règle d'hygiène au respect de soi ; elle

prévient et traite les petites paresseuses du prépuce qui peine à croître et à s'émanciper.]

Comme l'adhérence vaginale, l'hymen sacralisé rend la défloration traumatisante en entachant alors de ressentiment la relation avec l'homme. Cela peut légitimement faire apparaître pathologique la virginité féminine, et indiquer un traitement médical (la présence de l'hymen pouvant être considérée comme résultant d'une tare congénitale). Que l'adhérence vaginale et l'hymen soient considérés à travers un rôle protecteur, il faut également ainsi considérer l'adhérence préputiale et le prépuce lui-même (le pénis circoncis développe souvent une nécrose du méat urinaire).

Il est tout de même pour le moins déviant de circoncire le pénis parce qu'infantile il s'apparente au clitoris adulte : ce qui s'adonnent à cette circoncision souffrent d'un strabisme mental.

SECTION 3

Mal inspirés par les ragots des viles crapules, par les ouvrages médicaux partisans et vulgarisateurs — par ceux qui exhortent avec empressement à la circoncision néonatale, avant même la sortie de la maternité, en tout cas avant que l'enfant n'accède à la libre opinion, à l'épanouissement affectif, à la maturité sensorielle — (car « celui qui a la main sur le berceau a la main sur le monde »), trop de parents croient déceler la particularité sommairement décrite comme pathologique (tout profane qui se verse dans un ouvrage médical a inmanquablement la conviction d'être atteint par tous les maux du monde). Cette littérature est un piège pour le lecteur qui ne voit qu'une seule option, toujours la même, répétée depuis toujours, sommairement catégorique et sans alternative, digne que des régimes obscurantistes.

[Que dire de ceux qui vont jusqu'à cacher l'existence du prépuce qu'ils n'explicitent pas ? Que dirait-on si l'on cessait de représenter la vulve avec ses lèvres, son clitoris, pour ne la désigner que par ses orifices ? C'est un autodafé sans feu ! Les jeunes parents devraient éviter d'acquérir les nouvelles éditions des manuels de puériculture, puisque le contenu est invariable depuis des lustres. Ils pourraient aussi bien dénicher un vieux manuel datant de l'antiquité pour, avec l'argent économisé, offrir à l'enfant une vraie consultation chez un vrai médecin.]

Les parents doivent cesser d'accorder une confiance aveugle aux médecins et se détourner des vandales qui recommandent systématiquement la circoncision ; y compris des scrupuleux qui ne proposent rien de mieux qu'une circoncision partielle (la confiance se mérite, et rares sont ceux qui la méritent). Les parents doivent apprendre à s'orienter aussi systématiquement, si besoin est — avec autant d'évidence que pour une

quelconque malformation congénitale —, vers un praticien de la chirurgie plastique qui saura sagement et avec grande simplicité corriger le prépuce sous-développé. Il doit en être ainsi parce qu'un sexe masculin a vocation à se gorger de vie, à s'épanouir, à resplendir, non pas à être saccagé, momifié, réduit à l'état primitif.

[Avant de confier le sexe de votre fils à un médecin et avant de suspendre votre langue à son ordonnance, voyez son origine et sa tendance confessionnelle... son diagnostic s'en révélera confondant d'arbitraire.]

Il est stupéfiant de constater avec quelle résignation les parents acceptent le verdict implacable qui condamne l'enfant à la circoncision, combien peu sont disposés à se démener pour trouver le moyen d'épargner à l'enfant le supplice de la circoncision. Il est aisé de deviner avec quel détachement ceux-là élèvent l'enfant ; ils l'élèvent comme ils s'en torchent.

C'est vrai ou pas ? Les femmes savent faire appel à la chirurgie esthétique pour corriger leurs défauts physiques, mais par un stupéfiant blocage de leur cervelle-éponge, elles ne songent pas un instant à confier le prépuce étroit de leur chérubin aux mains des magiciens. Elles s'offrent le meilleur traitement et elles réservent le pire au garçon.

Elles ne doutent pas un instant qu'il soit possible d'agir sur l'élasticité de la peau à l'aide de crèmes, mais il ne leur vient pas un instant à l'esprit qu'il est également possible de détendre le prépuce étroit à l'aide de crèmes. Les femmes des peuplades primitives connaissent depuis toujours l'action de certains onguents sur l'élasticité de la peau (onguents qui leur permettent de distendre leurs nymphes), mais cela n'interpelle pas les femmes savantes des mondes modernes.

[Quand bien même seraient-elles éclairées, auraient-elles le temps d'appliquer quotidiennement de la crème sur le sexe de leur garçon ? Sûrement

pas ! Elles sont bien trop occupées... à se passer de la crème sur leur face de guenon.]

« S'offrir à leur femme » des seins en plastique est un geste évident et réjouissant pour les hommes, mais offrir à leur fils la préservation de son sexe passe au-dessus de leur crâne de singes épilés. Que ne feraient-ils pas pour s'offrir une nouvelle voiture ? Que feraient-ils pour offrir à leur fils les services d'un médecin bienveillant et compétent ? Coupez-leur les « roustons », ils mettront du pneu à la place. Ça joue les virils défenseurs des femmes mais c'est incapable de résister et de s'opposer à la volonté médicale qui dispose des corps et des esprits.

Parmi ceux qui s'endettent pour acquérir du mobilier de luxe, combien s'endetteraient pour sauver le prépuce de leur garçon ?

Voilà qui est assez ! Ils ne faut pas les culpabiliser, les pauvres chéris qui se sacrifient pour s'offrir de la chirurgie cosmétique ; car tout cela a un coût. Coût d'une circoncision ? Disons, 5% du coût

moyen d'une chirurgie esthétique ou 3% du coût d'une de ces psychothérapies que nombre de circoncis entament pour comprendre ce qu'ils ont subi. C'est bien, les nombres, ça dit tout. Et la morale dans tout ça ? Il n'y en a pas.

Assurer l'intégrité corporelle de son enfant, son équilibre sexuel, sa paix spirituelle, est-ce une mission qui dépasse la conscience, l'obligation morale des parents ? Ne peut-on que devenir gâteaux en devenant parent ? Ne peut-on pas survivre à son enfant ? Quelle vitalité, quelle volonté reste-t-il aux parents ? Faire un enfant, puisque ce n'est visiblement pas une consécration, est-ce donc le dernier combat à mener par un individu ? Le perd-il inexorablement ? Ce ne sont pas des questions mais des constats.

[Que sont donc ces femmes qui obtempèrent sans sourcilier lorsqu'un pédéraste prescrit la mutilation du sexe de leur garçon ? Elles acquiescent sans broncher, elles l'abandonnent, parce que les pauvres, elles ne connaissent rien aux garçons,

rien aux hommes — les hommes eux-mêmes ne connaissent rien à eux —... Et dire qu'il y a dans le lot la crème des nations !

En voilà bien qui ont l'habitude de se coucher. Pour ne pas se poser les questions ici posées, pour ne pas se torturer l'esprit, elles abandonnent l'enfant à la torture du sexe et de l'esprit — pour celles-là, il est plus commode de « pardonner » que de faire justice, pour ne pas être torturées leur si précieuse vie durant — (la loi du pardon est la loi du système de lois qui se perpétue en couvant les irresponsables). Elles qui se bercent avec l'illusion d'évoluer dans l'amour, la gloire et la beauté, ces truies croupissent dans la fange, la honte, et la laideur.

Les femmes se posent en celles qui savent tout des hommes quand il s'agit de les dénigrer — pour s'en distinguer —, de les abuser — le plus intimement qu'il soit —, mais quand il s'agit de les soigner, de les épanouir, de les éveiller, elles sont plus cloches que les cloches des

clochers sur lesquels sont empalés les pédérastes défroqués ; elles redeviennent les êtres inférieurs qui ont fait leur malheur. « Regarde-moi dans les circonvolutions cérébrales, tu seras illuminé », déclare la féministe à l'homme qui obtempère et se penche pour regarder entre les fesses.]

SECTION 4

Tandis que la chirurgie réparatrice redonne vie à des êtres délabrés, la chirurgie étatique lacère la vie des bien-portants.

La technique permet de remodeler l'entière anatomie mais le corps médical oriente encore systématiquement vers l'amputation du prépuce plutôt que vers sa préservation — qui est pourtant médicalement plus aisée — (la méconnaissance technique n'excuse pas l'absence de volonté, les peuples primitifs ont toujours su produire des extensions de peau). Le corps médical s'offre le cynisme de révéler des caractéristiques

corporelles infiniment plus insignifiantes que le prépuce qu'ils cantonnent dans le registre cloacal des choses négligeables, des oubliettes. Cela est inadmissible, scandaleux !

Qu'est donc cette médecine qui prétend sauvegarder la vie et qui n'est pas disposée à considérer comme vital ce qui lui apparaît comme la moindre de ses parties ? Une médecine prétentieuse. C'est la médecine de ceux qui ne cherchent que gloire et fortune.

[La pratique de la circoncision en milieu médical relève de l'exercice abusif de la médecine ; et la pratique de la circoncision en milieu religieux relève d'une pratique sacrificielle démoniaque. Le praticien qui indique une circoncision n'est pas guidé par le seul impératif thérapeutique. Il pratique l'abus de pouvoir.]

De quelle espèce sont donc ceux qui indiquent systématiquement la circoncision ? De la même espèce que ceux qui utilisent les peuples comme cobayes de leurs expériences contre nature,

comme esclaves de leurs perversions (le crime est innocent quand il se produit une fois, il devient perversion s'il se reproduit).

[Croire que les sadiques sont absents du milieu médical est naïf comme croire que les lieux de culte sont exempts de pervers. Il n'y a pas plus de scrupule en politique qu'il n'y a de morale en religion ou d'humanisme en médecine.]

La médecine de la circoncision est une médecine destructrice ; ni réparatrice, ni prophylactique. C'est la médecine des destructeurs, la médecine de ceux qui s'attachent aux choses destructibles (ceux qui s'attachent aux choses destructibles s'attachent aux destructeurs) : ce n'est pas une médecine de la vie, c'est une médecine de la mort. Parce que nombre de médecins ne sont pas animés par « la vocation », par l'amour du genre humain, mais par le sectarisme de l'élitisme, parce que la médecine est une des voies qui mènent à la domination des peuples, leurs thérapies sont des demi-mesures destinées à produire un effet de

masse, des traitements expéditifs qui, en tant que solutions de facilité, n'apportent le confort qu'à leurs prescripteurs. Ceux-là ne soignent pas, ils traitent ; ils éradiquent, ils expédient.

[Si les médecins ne se révèlent pas toujours très nets, au moins les infirmières sont-elles tendres et dévouées... L'idée est charmante mais il faudrait cesser de voir une mère en chaque femme ; parce qu'il y a aussi des tortionnaires : nombres de femmes ne s'orientent pas vers les professions de santé pour soigner, mais pour se sentir supérieures à ceux qui sont diminués (éprouver du mépris pour autrui vivifie ceux qui se méprisent ou se sentent méprisables).]

L'indication médicale de la circoncision pour le traitement du phimosis n'est pas une thérapie, c'est une non-thérapie.

[Pire : prétendre que le phimosis est, chez le garçon, une constance qui nécessite l'excision systématique du prépuce — à l'échelle nationale, mondiale — insinue que le genre masculin est

génétiqnement défaillant, que le sexe masculin est constitutionnellement faible, naturellement impropre à faire son œuvre. C'est ce type de généralité qui engendre le sexisme, le racisme ; un absolu qui trouve toujours à se fonder sur des bases concrètes, des « vérités scientifiques » (la circoncision de masse est une pratique totalitaire ; elle révèle la véritable nature des régimes qui l'opèrent sous couvert de démocratie ou de divinité).

La circoncision modifie la disposition naturelle de l'homme. C'est un acte grave qui participe à la même démarche que les manipulations génétiques ; même si le moyen est techniquement moins lourd.]

Le prétexte médical posé sur la circoncision serait-il accepté si la religion des religions ne faisait peser de son poids la justification de la circoncision ? Assurément pas.

Les autorités médicales ont décrété cette pratique sans fondement médical ; ce qui n'empêche pas le

corps médical de la pratiquer et le corps législatif de la légitimer. Elles se déchargent ainsi de toute responsabilité ; sans toutefois condamner leurs avis passés — bien évidemment pas guidés par le seul soucis de santé publique —. Les parents restent libres du sort de l'enfant ; au gré de leurs motivations, de leurs déviations. Autrement dit, la science cède la place à la religion, à la superstition (certainement parce que l'image toujours plus menaçante d'une toute puissance colle à son image, et que laisser son intimité à l'individu est encore le meilleur moyen de lui donner l'illusion d'une liberté). La science cède à la religion ce que l'homme cède à la femme.

SECTION 5

Pour ce qui est du smegma et des autres considérations hygiénistes, véritablement... Celui qui considère comme sale ce qui est naturel a un

esprit tortueux, une âme délabrée, et une intelligence douteuse.

Que dit celui qui recommande la circoncision ? Il dit que la nature est laide et sale ; il blasphème et s'en réjouit (il serait extrêmement navrant que la nature soit aussi mal faite, nullement réjouissant).

Il voudrait les organes vitaux en plastique, celui qui exècre l'expression naturelle de la vie. Celui-là est du genre à se satisfaire d'une poupée gonflable et d'un gode, celle qui fait usage de verges circoncises — se masturbant l'esprit avec les objets de cultes — (ils se délectent des cadavres d'animaux, ils se réjouissent de la détresse des oiseaux en cage, ils se déclarent l'amour avec des fleurs coupées maintenues artificiellement en état de vie apparente).

Le smegma qui éventuellement se forme n'est pas une chose plus répugnante que le cérumen (le smegma pénien n'est pas davantage répugnant que celui clitoridien) ; et pas davantage le sperme que le lait maternel.

Insinuer que le sexe masculin est plus sale que le sexe féminin — au point de mériter une excision —, c'est n'avoir pas une grande expérience de l'intimité féminine ; ou bien c'est d'une fort mauvaise foi. L'homme est circoncis prétendument pour rendre son sexe deux fois plus propre qu'en nature assurément plus parce que le sexe de la femme est deux fois plus sale que le sien.

[L'homme semble plus sale que la femme parce que ses hormones rendent sa sueur plus odorante, mais les effluves génitales de la femme sont si corsés qu'un nez exercé pourrait les flairer d'un bout à l'autre de la planète.]

Reproche est fait au pénis naturel d'induire des maladies à cause de son repli cutané tandis que ce reproche n'est pas formulé envers le sexe féminin qui n'est pourtant qu'un amas suintant de peaux moites croupissant dans leurs jus infects comme une serpillière sale.

Comment admettre que l'excision du prépuce s'inscrive dans un souci de salubrité de la sphère

urinaire du garçon tandis que la fille urine sur sa vulve et se pavane impunément entre ses cuisses cramoisies ? Hé ! Le sexe féminin n'est pas ce que la nature a fait de mieux pour uriner !

La présence de la vulve se justifie d'autant moins que le seul véritable appareil génital féminin est interne. De plus, le vagin recèle une flore protectrice et une acidité qui pallie l'absence de protection externe. Le pénis est dépourvu d'une telle protection contre les agents pathogènes. Le prépuce est la protection minimale, la couverture de survie du pénis.

[Exposer le gland par circoncision revient à faire d'un organe interne un organe externe. Cela équivaut à dilater définitivement le vagin pour exposer en permanence le col de l'utérus. Ce qui est beau pendant l'accomplissement normal d'une fonction naturelle devient hideux sorti de son contexte ou poussé à l'extrême. La circoncision est une négation de la forme, de la fonction, et de la beauté du corps humain — en l'occurrence masculin —.).

Le prépuce ne souffre jamais plus fréquemment d'inflammation que la vulve, mais là où un traitement doux est prescrit à la fille, un traitement destructeur est systématiquement indiqué au garçon. Pourtant, un grand nombre d'affections gynécologiques seraient évitées grâce à l'excision de la vulve...

[Quand les femmes se disent indisposées par une migraine, elles pourraient plus justement avouer souffrir de bartholinite, de condylomes, d'herpès, d'impétigo, de pyodermite, d'aphtose, de pemphigus, d'épidermophytie cutanée périvulvaire, d'eczéma vulvaire, de phtiriase inguinale, d'oxyurose, de chancre, de trichomonase, de mycose...]

Devant ces criantes aberrations, il apparaît qu'affliger le sexe féminin de tous les noms de crasse ne fait que traduire une vérité à laquelle on s'accorde — et dont la femme n'est pas censée se défaire —, mais traiter de souillon le sexe masculin est une contrevérité dont l'homme doit pourtant se laver.

[Parce que l'on ne reconnaît pas d'insalubrité naturelle en son sexe, l'homme est censé être affecté par l'allusion à une impureté de son sexe ; tandis qu'il ne devrait pas. Parce que la saleté est illégitime sur lui, on exhorte l'homme à se nettoyer de cette crasse dont il a été couvert en étant accusé d'une malpropreté qui n'est pas la sienne, se nettoyer de cette image trompeuse, dégradée, se nettoyer de ce dont on a affublé son sexe pour l'amener à commettre le fait : se nettoyer.]

Le paradoxe constitue la norme là où la raison prétend régner.

De toute évidence un vice entretient le mobile de la circoncision, en deçà toute sagesse, toute raison. C'est la pratique d'une société, d'une médecine, d'une religion à deux poids et deux mesures (pour influencer le législateur, mieux vaut être une demoiselle pulpeuse qu'un homme juste).

Si la circoncision est une mesure hygiénique, c'est ainsi une mesure hygiénique extrême pour les gens extrêmement sales.

[En effet, c'est bien qu'ils doivent se sentir atrocement pouilleux et indignes de la vie, les misérables qui ont besoin de se circoncire pour se sentir propres et dignes de la vie.

Pour être obsédé par la propreté corporelle, il faut être sale dans sa tête, dans son âme et dans son cœur. Tient absolument à rester invariablement propre celui qui craint de se salir ; de mettre la main dans ce qui fait avancer l'humanité. Cela signifie qu'il n'est pas capable de se torcher ; de faire la lumière sur son passé — de reconnaître ses torts, ses erreurs —. Celui-là devrait se plonger dans un flacon plein de formol ; parce qu'il se révèle être ainsi guère plus qu'un fœtus avorté.]

Les circoncis se posent en pourfendeur de la malpropreté corporelle, en tant qu'impureté de l'âme, mais si la peau est le reflet de l'âme, on devine à quoi se promet celle du circoncis : au néant.

La pitoyable conscience de son corps que le circoncis voit en celui qui est dépourvu de l'hygiène corporelle élémentaire, c'est la pitoyable

conscience de son corps que l'opposant à la circoncision voit chez le partisan de la circoncision : l'hygiène sexuelle, c'est bien, mais l'hygiène spirituelle, c'est mieux.

Il est réputé de bonnes mœurs de dépister les maladies contagieuses sexuellement transmissibles afin d'éviter d'affecter son prochain avec une vilaine maladie, mais on peut regretter qu'il n'est pas rentré dans les mœurs de dépister la psychopathologie que l'on peut être amené à propager à travers la religion que l'on colporte.

SECTION 6

« L'hygiène », ou la formule magique que psalmodient les sales gens en se tapant la tête contre un mur : ils pratiquent un nettoyage éthique comme un nettoyage sexiste.

« La circoncision facilite l'hygiène locale » — qui est le centre du monde —, au dire de ceux — circoncis — qui ne vont pas au bout de leur

logique (logique qui pourrait prescrire quelques bombes au napalm et quelques têtes nucléaires pour faciliter l'hygiène locale de quelques parties du monde ; de celles qui sont le centre du monde).

Quelle justification peut-il y avoir à la circoncision ? Aucune mais, ah mais si ! Il y en a une d'importance capitale : « L'homme est plus propre ainsi » et pas seulement juste un tout petit peu plus propre... il est purifié, sanctifié d'une façon qui transforme l'homme animal en un être pur de la trempe des dieux (eh oui, il ne faut pas oublier qu'à l'état naturel le sexe masculin est une chose particulièrement abjecte, la plus abjecte qui soit ; une abjection à gangrener les mains, à faire tomber les globes oculaires, à colmater les fosses nasales).

Cela se dit de la bouche même des hommes ; si c'est dire sa légitimité (si grande étant leur conscience d'eux-mêmes). Les hommes — circoncis par défaut — défendent ce point de vue borgne.

Ils se comportent comme s'ils se reconnaissaient coupables d'un péché originel qui justifierait qu'ils soient damnés par voie de leur sexe, en vertu de son impureté supposée ou réputée, comme jadis les femmes ; impureté divine dont l'hygiène élémentaire ne pourrait venir à bout, hygiène qui suffirait à la femme mais pas à l'homme (le terme d'hygiène en matière de sexe masculin vaut pour une hygiène de vie ; c'est le comportement masculin, la nature même de l'homme qui est condamnée). On leur coupe le sexe et c'est normal ; tout à fait normal.

[Pourquoi les femmes sont-elles circoncises ? Parce qu'elles sont plus propres ainsi. Normal ; tout à fait normal, absolument normal, complètement normal. C'est normal ! Lamron ?]

Il en est ainsi comme si la salubrité du sexe masculin était le seul rempart contre la puanteur des immondices qui font le monde — de l'homme —. Le sexe de l'homme est sale ? Et bien ? c'est son sexe (que s'en détournent ceux qui ne l'aiment

pas, et qu'ils prêchent la tolérance pour ce sexe imparfait, ceux qui la prêchent sans arrêt). Qu'est-ce qui est propre en ce monde ?

[Si l'homme est doué dans ses inventions, s'il est courageux dans ses aventures, s'il est habile dans ses mouvements, s'il est intelligent dans ses pensées, s'il est inspiré dans ses croyances... quel crétin fait-il vis-à-vis de lui-même !]

Quel incroyable mensonge que la circoncision hygiénique ou médicale de l'homme ! On ne se soucie guère de l'homme lorsqu'on le fait massacrer par des raisons d'Etat, lorsqu'on laisse à sa disposition les poisons alcooliques et tabagiques des drogues, des femmes, des idéologies, des religions... Ainsi, le monde serait tellement obsédé par les soins à apporter à l'homme qu'il s'empresse de le soigner dès la naissance : par circoncision et pas autrement ! Et lui, tellement peu habitué à faire l'objet d'égard, d'attention, il gobe n'importe quoi et prend tout sur lui dès lors

que cela se présente comme une marque d'attention.

Qu'est-ce qui est détestable, l'étroitesse naturelle du prépuce ou bien l'infection consécutive au manque de soin infligé aux garçons ?

C'est bien parce que l'on considère que le sexe masculin ne nécessite de toute évidence aucun soin particulier que l'on n'encourage pas le garçon à l'hygiène intime, et c'est bien parce que l'on sait le sexe féminin pouilleux que l'on habitue la fille à ne pas le négliger ; sinon, que les garçons soient exhortés à l'hygiène intime — plutôt qu'au patriotisme ou au féminisme — afin qu'ils soient prémunis contre la circoncision, et que les filles soient privées de la conscience de soi afin que leur sexe soit circoncis pour des considérations hygiéniques fantaisistes.

[Si un garçon est sale, c'est que quelque part, quelqu'un n'a pas joué son rôle. Si l'homme est négligé, à qui la faute ? Si la femme est réputée négligée, ce n'est pas de sa faute à elle.]

Il est d'autant plus scandaleux de circoncire l'homme au nom de l'incurie dont on le taxe communément parce que c'est traditionnellement à lui qu'il revient d'accomplir les tâches sordides, moralement et physiquement dégradantes ; parce qu'il ne lui est pas permis de prendre intimement soin de lui. L'homme n'a pas moins le sens de la propreté que la femme, il est sacrifié à la saleté, aux choses répugnantes — à la circoncision —.

Si l'homme est ce personnage de mauvais goût que l'on dit, pour le circoncire, son goût pour le sexe féminin intégral ne peut être considéré comme de bon goût.

[La femme traite de « cochon » l'homme obsédé par le sexe de la femme parce qu'elle est bien placée pour savoir que son petit cul est merdeux comme un tas de boue. Traite-t-elle aussi de « cochon » l'homme de science, l'homme d'esprit ; l'homme agenouillé devant la fulgurante intelligence de la femme ?]

Comment pourrait-il en être autrement ? L'homme ne peut guère — sans verser dans l'irrationalité — avoir le sens de la propreté et le goût pour cette espèce de machin dégueulasse qui fait office de sexe féminin.

Les femmes n'ont pas l'apanage des qualités humaines. Les femmes savent être naturellement frustrées. Elles n'ont pas, davantage que l'homme, le souci de la perfection ou l'amour de son prochain ; elles exploitent simplement l'image en leur faveur, l'image artificielle de la femme culturellement élaborée. Si les femmes témoignent de qualités intellectuelles indéniables, elles font également quotidiennement démonstration de vulgarité, d'insanité, d'immoralité, d'insensibilité. Les femmes ne sont pas dotées de qualités physiques ou morales — voire métaphysiques — inconnues de l'homme et qui justifieraient un traitement de faveur. Les femmes ne sont pas plus précieuses que les hommes. Qu'on se le dise : s'il faut circon-

cire le garçon malpropre, il faut circoncire la fille malpropre.

[Ils vivent dans un monde merveilleux, ceux qui vivent dans un monde où les femmes sont féminines, accueillantes, compréhensives, raffinées, câlines, sensuelles, gracieuses, sages, intelligentes, et où le sexe des femmes fleure bon tout en étant d'aspect mignon, mais il faut craindre pour eux qu'ils vivent dans un monde irréel.

Ils peuvent s'apitoyer sur eux-mêmes, ceux qui perçoivent les femmes comme des êtres sensibles, compréhensifs, subtils, parce que c'est de leur basse sensibilité, de leur modeste perspicacité et de leur manque de subtilité qu'ils voient ainsi les femmes ; du fond de leur bête bêtise (de même, s'ils appréhendaient la divinité, ils ne verraient pas l'ombre d'une divinité derrière les autoproclamés représentants de la divinité).]

Plus que tout autre mythe, la mythique propreté des femmes n'est bien qu'un mythe.

Il y a une différence monstrueuse entre la réalité gynécologique et l'image idéalisée de la femme avec laquelle la propagande abuse l'homme dans l'intérêt économique, social, religieux. En chacune de ses fonctions, le sexe féminin est une source de contrariété pour la femme ; et par suite, pour l'homme.

[Lorsque la femme était tenue en respect par l'homme, elle n'osait guère se présenter à lui sans soumettre son sexe à un cérémonial purificateur. Avec le mépris que la femme voue aujourd'hui à l'homme, la femme n'hésite pas à lui envoyer à la face son sexe répugnant ; que, de surcroît, l'homme est tenu de lécher.]

Du smegma se forme sous le prépuce clitoridien ; ce dont on ne saurait douter puisqu'il est culturellement entendu que le clitoris est l'équivalent du pénis (si tel n'est pas en tout point totalement le cas, la clitoridectomie n'est pas véritablement une amputation de même ampleur qu'une émasculatation — ce qui est évidemment le cas —). Cela ne

constitue pourtant pas un motif de circoncision. Pourquoi cela ?

Si c'est parce que la taille insignifiante de l'organe ne rend pas son hygiène préoccupante, la clitoridectomie ne saurait être assimilée à une émascultation. De plus, c'est alors sur la vulve que devrait se porter le souci hygiéniste, davantage que sur le prépuce : le prépuce clitoridien est au prépuce pénien ce que ce dernier est aux lèvres vulvaires.

[En bien des cas, le clitoris ne peut être décalotté à cause d'un phimosis ou d'adhérences. Ainsi cimenté, le clitoris est inhibé. C'est maintenir la femme dans l'aliénation sexuelle que de ne pas lui indiquer une circoncision ; et ça, ce n'est pas bien du tout.]

Propre, le sexe de la femme ? Il le faut bien, car « il est le berceau de la vie ». Et cependant, si le sexe féminin est le berceau de la vie, c'est qu'il est aussi un milieu de culture propice aux micro-organismes — aux bactéries —. Effectivement, le

sexe féminin est un milieu tellement propice aux micro-organismes — aux moisissures — qu'il faudrait appeler les gynécologues des « ramasseurs de champignons ».

[Quand la technologie n'offre pas aux femmes de quoi assurer une hygiène intime correcte, pourquoi les femmes portent-elles exclusivement des robes ? Parce que leur ingrate condition sociale l'exige ? Plutôt pour chasser l'odeur de leur sexe. Sous les tropiques, peut-on imaginer une femme en pantalon ? Certainement, si on veut cultiver de la moisissure ou attirer les mouches.]

SECTION 7

Depuis quand une chair est-elle plus sale que propre dans son enveloppe ? Il faut être de ceux qui mangent par terre avec les mains dans les pieds pour trouver plus propres les chairs nues qui traînent partout. Allons bon ! Que les emballages soient supprimés, puisqu'ils sont

nuisibles en plus d'être d'autant plus polluants qu'inutiles et coûteux (la femme est — à l'heure de « la mondialisation » — l'emballage avec lequel les entreprises et les nations s'enveloppent pour se donner une apparence attrayante, moderne, humaine, racoleuse).

L'utilité des lobes auriculaires est également bien discutable ; leur fonction ne dépasse pas le domaine sauvage de l'animal aux aguets. Ces amplificateurs acoustiques sont même inopinés dans un monde pollué par le bruit.

Qu'en dire ? sinon que les gens seraient plus sereins s'ils entendaient moins bien ; plus sereins, donc moins criminels : ce serait suivre la même logique sanitaire qui prévaut en terme de circoncision que d'infliger une excision des oreilles car, on peut dire que le bruit est à l'esprit ce que les bactéries sont aux organes génitaux.

Mais quelle comparaison ! Effectivement, quelle comparaison que celle comparant le sexe de

l'homme, l'organe génital de la vie, avec une chose sale et mal fichue.

En voilà une autre : faut-il raser la tête des enfants pour leur éviter de contracter des poux ? cela peut être d'autant plus recommandé qu'il ne s'agit pas d'une mutilation. Cela pose-t-il un problème d'esthétique, d'image de soi ? Cela pose bien les problèmes que pose la mutilation d'un sexe ; sauf que lui est caché. Ces problèmes sont culturellement étouffés quant à la circoncision, il se pourrait aussi bien de les régler culturellement quand au rasage du crâne ou à l'excision des oreilles, en en donnant une image positive qui ne prête pas à discussion ; l'image aérodynamique conforme au monde moderne. Sauf... sauf si la circoncision, derrière tous les reculés prétextes avancés, ne revêtait qu'un caractère prosélyte ; la circoncision n'étant alors qu'une partie d'une plus vaste entreprise (c'est le cas).

[Parce que les puces ont une prédilection pour le pubis des femmes, on pourrait allègrement en imposer l'épilation.]

Le rasage du crâne comme prophylaxie de menues démangeaisons : pratique extrême pour un problème hygiénique mineur... C'est ça ? Mais pas la circoncision. C'est bien ça ? Question d'odeur, peut-être.

[« L'image de soi que la femme se fait est issu d'un conditionnement » (parce que « la femme ne naît pas femme, elle le devient »), mais la répulsion olfactive envers le pénis naturel et l'attirance pour un pénis balaféré, cela n'est pas reconnu comme relevant d'un conditionnement social (le dieu des dieux est passé par là). Pourtant, toute personne avertie sait parfaitement que les sens s'éduquent, se conditionnent (quand un individu manifeste envers l'autre sexe de la retenue ou de la répulsion, c'est qu'il a été bercé trop près des murs).

On peut avoir beau dire, rien n'y fait. Le pénis est trop malodorant ou trop peu ; en tout cas, plus ou moins odorant que les aliments dont se repaissent les fauves humains. Sale pénis qui pue davantage que le gibier, l'ovin ou le poisson... il est dans un bien triste et méprisable état.]

Si un caractère pathogène se détermine au mauvais goût, à l'odeur ou à l'horreur, alors le sexe féminin est une infection, les médicaments sont des poisons, et la circoncision est une malédiction.

SECTION 8

Ceux qui font circoncire l'enfant prétendument pour lui éviter d'éventuelles affections génitales ultérieures, ils feraient aussi bien et bien mieux de le tuer pour lui épargner une vie cruelle certaine ; celle qu'ils lui préparent par circoncision.

[« Tuer un enfant ? Oh mon dieu, quelle horreur ! » Ça, ça pue, dans la bouche de ceux qui le font circoncire.

La sincérité ne faisant pas assez défaut, les enflures n'épargnent même pas au monde leur simulacre d'humanité. Les fanatiques de leur dieu ne sont pas les fanatiques de la vie ; être fou de la vie dépasse l'entendement. Vivre, avoir une sexualité, d'accord, mais bon, sans plus.]

Ceux qui font circoncire le garçon pour n'avoir pas à prodiguer des soins révérencieux à ses organes génitaux, ceux-là qui cherchent à réduire les soins et l'attention à porter au garçon, ceux-là pour qui l'enfant est une source de contrariété, ceux-là qui considèrent les moments intimes passés avec l'enfant comme des instants de vie perdus, ils ne devraient pas avoir le droit ni la possibilité de procréer.

Ils ont le pouvoir de faire des enfants qu'ils ne méritent même pas. Ces cons-là sont plus respec-

tueux de leurs satanés objets de culte que du corps de l'enfant.

[Il est un fait que le monde s'accommode mieux de ses animaux domestiques que de ses enfants.

Le monde qui s'accommode mieux de ses animaux domestiques que de ses enfants a un sérieux problème de civilisation.]

Voilà des abrutis qui se contentent de constater de quels enfants ils ont hérité, avec déception ou fierté, ne leur venant pas à l'esprit qu'il leur revient d'être la source de cette fierté ou la cause de cette déception. Quand ils se penchent sur l'enfant, ce n'est pas pour le découvrir, l'instruire, l'épanouir, mais pour le circoncire. Voilà le seul geste qu'ils ont pour l'enfant (nombreux sont les garçons qui n'ont jamais reçu de leurs « parents » qu'une circoncision en guise d'« attention », de « témoignage d'affection »).

Pour un père et une mère dignes de ce nom, le corps de l'enfant est chose sacrée, mais il ne s'agit surtout pas d'en faire un objet de culte ;

tout culte pervertit son objet. Il est tout bonnement inadmissible qu'il soit traité sans plus d'égard qu'un torchon servant à essuyer les saletés des adultes dégénérés.

[Que ceux qui font des enfants sans avoir envie de passer du temps avec des enfants, qu'ils ne fassent pas d'enfants ! Que ceux qui font des enfants — et des cultures diverses — simplement pour avoir quelque chose de personnel à exhiber, qu'ils fassent mieux d'exhiber leurs parties génitales. Si c'est par obligation culturelle comme pour avoir de l'autorité, du « Pouvoir », qu'ils exercent cette autorité sur eux-mêmes pour ne pas enfanter. Si c'est pour ressembler au centre du monde aux yeux de l'enfant dépendant, qu'ils se fassent laminer par un torrent de lave.]

Enfants de la patrie, quand vos chères mères deviennent des petites vieilles à l'entrejambe particulièrement négligé — quand elles sont ainsi sans défense, infantiles —, enfants chéris, prenez soin de leur bien-être et de leur santé. Faites donc

une bonne action : faites-les circoncire (« à vif », c'est par amour) ; en leur faisant une fête. « C'est pour l'hygiène » et de toute façon leur sexe ne leur sert plus à rien — d'autant que la sénilité se sera chargée d'atrophier la vulve — (ce qui vous permettra de dire : « C'est rien ça, ce n'est que le bout. »).

Mais si peu vous importe la raison, l'hygiène ou l'utilité, si seul vous importe — le respect — de ne pas lever la main sur une mère, que vous importe ce respect quand peu importe le sort de l'enfant.

[Deux claques dans sa bouille grimaçante et geignante. « Ferme ta gueule ! Je ne veux plus t'entendre ! » Et quand on l'emmènera à l'hôpital pour se faire remettre en place la hanche déboîtée, on prononcera — en crachant sur ce que l'on aura jugé — : « Elle est tombée. » Et à la question : « C'est quoi, la savate qu'elle a dans le cul ? » la réponse sera : « Oh ! elle est tombée dessus »]

Si les parents ont le droit et le devoir d'éduquer l'enfant, le droit et le devoir de lever la main et la voix sur lui, l'enfant joue ce rôle éducatif envers les parents de manière aussi informelle que ce rôle réel mais informel que la femme est censée avoir toujours exercé sans que jamais cela ne soit reconnu. Que le droit et le devoir de circoncire son parent soient donc légitimement accordés à l'enfant adulte. On appellera cela « honorer son père et sa mère ».

SECTION 9

La circoncision se présente aussi comme une réponse à l'éjaculation précoce (la mode étant de se présenter comme un défenseur de la sexualité exaltée, chacun recycle ses principes frelatés comme ses vérités déjouées). Là encore, l'exception ne doit pas être la règle. L'éjaculation est naturelle de prime abord, mais la sexualité prise dans la perspective d'une relation humaine fait

apparaître l'éjaculation précoce comme résultant d'une immaturité —tant affective que sexuelle—. Son traitement relève de la psychologie, nullement de la chirurgie.

Comme un enfant énurétique, l'éjaculateur précoce cherche à être l'objet de soins, le centre d'une attention. Traiter ce comportement par la circoncision équivaut à traiter l'hystérie par la clitoridectomie.

[Pour satisfaire à l'harmonisation des sexes, s'il convient de traiter l'éjaculation de l'homme comme une pathologie parce qu'elle est trop précoce au vagin de la femme (ce qui revient à faire du sexe féminin le référentiel, celui qui fait la loi), il faut traiter la puberté de la fille comme une pathologie parce qu'elle est trop précoce au regard du garçon — ce qui ne va pas sans poser des problèmes relationnels entre les sexes, ainsi que des problèmes d'éducation —.]

Le problème qui se pose à la sexualité est similaire à celui qui se pose généralement :

l'absence d'éducation, le manque d'expérience. Le sexe étant, comme l'esprit, maintenu dans un état d'insalubrité, d'abandon, de torture, d'aliénation, il est bien naturel qu'il développe la pathologie vénérienne comme l'esprit la pathologie mentale.

[Circoncire le pénis pour son éjaculation précoce revient à bannir un individu du monde du travail parce qu'il manque d'expérience ou d'instruction. Si circoncire équivaut à apporter expérience et instruction, cela signifie que les instruits et les expérimentés ont subi mentalement et socialement la chirurgie que le sexe subit.]

Si l'homme pouvait contrôler son éjaculation comme sa miction, il traiterait le sexe de la femme comme un trou de cabinet. C'est précisément parce que le mécanisme de l'érection et de l'éjaculation est délicat qu'il y a une relation humaine entre l'homme et la femme.

Si la circoncision faisait de l'homme un dieu de l'amour, cela se saurait aussi sûrement qu'un miracle accompli éveille aussitôt la convoitise de la

foule (les circoncis ont bien des réputations, mais ils n'ont pas la réputation d'être de bons amants). C'est plutôt une manœuvre grossièrement frauduleuse que de faire croire à l'homme qu'il sera plus viril au terme d'une circoncision. Autant faire croire au cupide qu'il sera plus riche une fois dépossédé de son bien. Autant faire croire à la femme qu'elle sera plus féminine grâce à une infibulation (ce genre de manœuvre est la norme — notamment dans les domaines institutionnels et financiers —).

« Arrachez-vous la cervelle, vous serez plus intelligents » En ces termes, c'est insensé, n'est-ce pas ? Ça l'est aussi en d'autres termes.

De toute façon, l'homme n'a aucune raison de vouloir être plus viril que ce qu'il est en nature. Comment l'homme pourrait-il vouloir être cet homme viril qui est décrié lorsque cela n'est pas à l'avantage de la femme, parce que cela peut-être à l'avantage de la femme ? Et comment désigner cette infâme culture qui soumet l'homme au diktat

de la virilité ? cette infâme culture « qui soumet la femme au diktat de la féminité ». Pire. L'homme se fait revendre ce qu'il se fait voler.

Lors même la circoncision serait douée de vertu, c'est à l'homme qu'il appartient de choisir ce qu'il veut être ; l'homme adulte, éclairé — comme « il revient à chacun d'être libre de sa croyance » en un « Dieu » — (ce que ne souhaitent pas ceux pour qui il est contrariant que l'âme n'est pas aussi accessible que le pénis, ceux qui grefferaient dans les âmes leur religion comme ils forcent le nouveau-né à la circoncision — au nom de tous les maux comme de tous les bienfaits —).

Mais comment la circoncision peut-elle être la pratique d'une époque qui prohibait la sexualité et celle d'une époque qui la loue ? Si cela se peut, cela ne se peut dans un monde guidé par la raison ; mais cela se peut chez tous ceux qui retournent aisément leur veste, les traîtres qui trahissent leur propre sexe.

Si de sexualité il est question par la circoncision, parlons sexualité : la sexualité ne doit pas être régie par les mêmes impératifs de rendement, de productivité, que la reproduction de l'espèce ou tout autre activité de survie. Elle doit être un moment de vie unique, intemporel, dénué de toute exigence, un moment de libre échange, de compréhension mutuelle, un moment d'éveil de soi et d'extrême d'abandon (il n'y a pas de jouissance sans éveil et pas d'orgasme sans abandon). Elle ne doit pas se voir imposer une obligation de résultat là où il ne devrait y avoir que la liberté de faire comme bon peut sembler.

SECTION 10

L'éjaculation n'est précoce qu'au regard d'un vagin qui est un trou sans fond impossible à combler, un organe inconsistant qui n'est pas conçu pour d'autre jouissance que celle chimérique à laquelle la femme doit se conditionner. La

frigidité n'a guère d'autre cause que le manque de vitalité psychique de la femme, le manque de personnalité. La femme frigide fait tout reposer sur son partenaire dont elle attend tout ; elle fait la morte en s'attendant à ce qu'il la réanime (chercherait-on à faire de l'homme un dieu capable de réveiller les morts ?). La femme ne jouit pas, celle qui ne s'abandonne pas, ne se libère pas d'elle-même, de son sexe ; elle souffre d'autant plus qu'elle résiste à l'avance sexuelle.

Bien des hommes font preuve d'éjaculation précoce ou d'impuissance parce qu'ils refusent de faire plaisir à la femme — par haine, par dépit, par rancœur — ; ils inhibent alors ce qui de eux est capable de le lui procurer. C'est pour la même raison que bien des femmes ne jouissent pas de l'homme. Ceux-là se privent de ce qu'ils refusent à l'autre.

Sans aucun doute, le comportement de l'homme provoque autant la frigidité que le comportement de la femme provoque l'impuissance. Alors, s'il

convient de circoncire l'homme pour le pacifier au bénéfice de la femme, il convient de circoncire la femme pour la pacifier au bénéfice de l'homme.

Si la circoncision de l'homme est la condition préalable à la jouissance féminine, c'est que la sexualité féminine est contre nature, de nature perverse, donc illégitime. Si elle n'est pas perverse, la femme qui se satisfait du circoncis n'est en tout cas sexuellement pas compliquée ; elle fait le singe. L'homme se montre infiniment plus complexe de tous les appareils qu'il recherche en la femme ; femme qui parfois le surpasse, faisant preuve d'une formidable capacité d'imagination quand elle parvient à se représenter le clitoris comme un pénis.

[La femme se targue d'être plus complexe que l'homme et voilà qui lui reproche de n'avoir pas la spontanéité animale propre à répondre instantanément à ses demandes primitives d'affection ; de ne pas réagir comme un clitoris, d'être plus difficile à amadouer qu'un animal domestique.]

Si on considère que l'homme refuse de soumettre la femme à la circoncision qu'elle ne voit pas d'inconvénient à lui infliger, on peut reconnaître que la moralité de l'homme dépasse largement celle de la femme — ce qui justifie leur position sociale respective — (position contestée par ce qui, en fait de moralité, s'avère de l'infantilisme) ; elle, ses menstrues lui montent à la tête. S'il est moral d'infliger une circoncision, que l'homme fasse bien de retenir les leçons de morale que la femme ne cesse de lui infliger. Qu'il fasse donc acte de grande moralité : qu'il inflige à la femme une circoncision.

Mais comment peut-on être sain d'esprit et se réjouir ou même simplement se complaire d'un sexe mutilé ? C'est en ces termes que se questionne la femme sensée au sujet des hommes portés sur les femmes circoncises.

Peut-être est-ce un problème d'incompatibilité entre genres, une divergence d'espèces. Alors, si le

sexe de l'homme ne convient pas à la femme, qu'elle essaie celui des animaux.

Peut-être la femme est-elle plus proche du règne animal que de l'humain ; elle, si encline à remplacer la compagnie masculine par une compagnie canine ou féline, elle qui montre en exemple les quelques mâles du règne animal qui ont exceptionnellement en charge le rôle maternel (il est significatif que la présence de la vulve soit justifiée par la fonction prétendument aphrodisiaque de ses effluves odoriférants, caractéristique primitive qui n'appartient qu'au règne animal ou à celui de l'homme rustre qui doit alors subir une circoncision).

[« On observe chez les animaux des comportements homosexuels » Hé ! Si c'est dire la pertinence de l'homosexualité, voire sa légitimité ; caractère universel s'il en est (on trouve trace d'homosexualité au plus profond de la matière : les polymères sont des homosexuels).

Les animaux ne servent plus seulement de cobayes, voilà à présent qu'ils servent à nouveau de modèles à l'animal humain.

Le monde animal est une référence chez ceux qui ont le passé pour modèle, ceux qui ne prennent pas pour modèle le modèle de l'homme futur dont on suppose qu'il aura atteint une quasi-divinité (s'imprégner des attributs animaux — des organes virils, vitaux (organes génitaux et cornes broyées), se vouloir possédé par l'âme d'un animal féroce — est la pratique primitive des adeptes de la circoncision).

Cet homme du futur sera-t-il ménager ? Ses innovations montrent que non ; l'y engager est donc le faire régresser. Sera-t-il circoncis ? Là est la question ; la question n'est pas de savoir si l'homme du passé l'était, lui n'est plus qu'une charogne pourrie qui ne fait même plus le régal de la vermine.]

Si elle aime simplement les sexes circoncis, qu'elle fasse circoncire le sien.

SECTION 11

Une opinion complaisante laisse entendre que la dimension érotique du phallus n'est pas altérée par la circoncision, or, c'est précisément la sensualité du phallus qui est atteinte, la valeur érotique de sa chair ; seul l'aspect pornographique est conservé, la simple génitalité animale.

Le comble du mensonge apparaît là où en fait la circoncision sert à orienter la relation sexuelle vers la seule reproduction, c'est-à-dire vers l'éjaculation, en bannissant toute expression érotique.

[La jouissance du circoncis est de type clitoridienne : c'est une jouissance « nerveuse » limitée au seul réflexe conditionné comme une réponse mécanique sans âme ni volupté.]

Le sexe circoncis limite la relation à « la chose » ; comme un objet sexuel prédisposé au coït. Dans ces conditions, il n'y a ni avant ni après ; sinon qu'une impatience et un regret. Ainsi, quand un circoncis commence à copuler on dirait qu'il a déjà

commencé, et quand il a terminé on dirait qu'il n'a pas encore terminé. Est-il en érection ou pas ? On ne le sait pas. On ne comprend rien à l'histoire ; il manque le début et la fin. C'est con, non ?

[Un circoncis peut-il se masturber ?

Le dire ainsi n'a pas de sens : quand un circoncis se masturbe, on dirait qu'il traite une vache ; alors il évite, il aurait l'air « tarte » à la crème.]

Un sexe circoncis est à la limite de la normalité, à la limite de l'innommable, son usage est à la limite de la sexualité. Ainsi procède la circoncision : par limitation.

Si la circoncision ne limite pas la fonction sexuelle du phallus, elle limite son aspect à l'aspect phallique ; or, limiter — par circoncision — le sexe masculin à son aspect phallique équivaut à réduire — par circoncision — à un trou le sexe féminin.

[Quoi ? Ah mais non ! « Non-non-non », « c'est pas pareil », « c'est différent », « ça n'a rien à voir », « oua-la bou-lou dou-dou » ; comme trou de cul et tête de con.]

Le prépuce joue, au même titre que le clitoris, un rôle essentiel dans les préliminaires amoureux ; surtout si l'on considère — comme les femmes qui entendent tout contrôler — que l'homme n'est pas censé trouver l'érection avant d'y avoir été invité, avant avoir été physiquement stimulé, et que la femme n'est pas censée être capable de mouiller avant que l'homme n'ait appuyé sur le bouton de sa burette à huile (parce qu'il est jugé primitif de réagir instinctivement, notamment sexuellement). S'il n'y a rien à faire avec le prépuce — parce que le rapport sexuel est supposé n'avoir de valeur probante qu'en tant qu'acte de pénétration —, il n'y a rien à faire avec le clitoris. Un pénis circoncis est trivial comme un gode. Il ne peut convenir qu'à une femme triviale. Un pénis circoncis est un pénis qui ne bouge plus, qui ne respire plus. Ce machin inerte n'est pas un représentant de la vie, mais de la mort. La femme de circoncis ne manifeste de ce fait pas d'autre enthousiasme sexuel que l'excitation grimaçante

de la frustration. Que peut donc bien faire d'un pénis circoncis une femme sensuelle (spirituelle), sinon que se le mettre dans l'anus ?

[Ce n'est pas l'intelligence, le raffinement, la sagesse, que cherche celle qui se vautre avec les circoncis, mais bien une faune sauvage, une bouffonnerie animale, une mentalité sommaire, une matière brute... bref, une préhistoire amoureuse.

Certaines femelles se font la compagnie d'un circoncis parce que, précisément, elles reconnaissent dans la circoncision un avilissement de l'homme (dont elle ne retient que l'image d'une bête). Cela leur permet de se sentir supérieures. À leurs yeux, à leur cœur, lui, ainsi, est la fente, le sexe coupé.]

« Trivial, le pénis circoncis ? Non, viril ! » (et si féminine, la vulve circoncise)

Est-ce une marque de virilité que d'accepter une amputation de sa verge ? C'est plutôt être viril comme une bête que de parvenir à faire son office

avec l'espèce d'orang-outan qui se complaît de la verge circoncise. C'est la marque de celui qui ne fait pas d'esprit ni de manières ; avec celle qui n'en fait pas.

Les adeptes de la circoncision font l'amour comme ils font pipi et caca ; ainsi même procréent-ils.

SECTION 12

Couvert par une couche cornée, le gland dégarni serait moins sensible, donc plus endurant, ou bien au contraire (selon ceux dont la susceptibilité est atteinte), loin de provoquer un handicap, de constituer une dégradation, la circoncision n'atteint pas la sensibilité du gland, qui sera donc irrité ; ce qui le rendra irritable, et par conséquent plus prompt à l'éjaculation...

Que d'incertitudes, que de contradictions dans ce qui se prétend scientifique, divin.

[Pratique traditionnelle, l'escroquerie de la circoncision réside dans le fait que les promoteurs de

cette pratique se font depuis toujours passer pour des novateurs humanistes. En réalité, comme un ersatz honteux, toute l'industrie humaine consiste à détruire l'œuvre de la nature pour l'imiter médiocrement et dans le désordre (la doctrine féministe fait de même avec l'œuvre de l'homme : c'est une doctrine révisionniste).

La culture — de l'homme — a vaincu la nature qui revient au galop... mais ne fait que passer.]

La circoncision qui diminue la sensibilité du gland est une pseudo-excision du gland. La perversion est à son faite lorsqu'elle prétend exacerber la masculinité — tout comme la clitoridectomie la féminité —. Elle relève en outre de l'argument voulant que la clitoridectomie garantisse la fertilité de la femme (par réaction psychologique) ; comme on peut le constater dans les pays où cet argument est avancé, là où la fertilité des femmes est largement assurée — contrairement aux pays où le sexe féminin est, sacralisé, prémuni contre toute circoncision — (ce qui ne devrait pas être le

cas si la circoncision vient des cieux plutôt que des bas-fonds).

Argument imparable dans la catégorie de ceux avancés pour justifier la circoncision masculine : dans les pays sous-développés, on peut par exemple noter que « les hommes circoncis ne sont pas atteints par le sida comme les hommes incirconcis » (et les femmes infibulées ne sont pas atteinte par le sida comme les femmes libérées) ; ce qu'infirmes la situation des pays technologiquement développés adeptes de la circoncision, mais taisons-le ; quand les populations sous-développées ne servent pas de cobayes, d'esclaves, de banques d'organes, elles servent de référence. En effet, en devenant calleux comme un pied, le gland exposé deviendrait ainsi comme n'importe quelle autre partie du corps, suffisamment imperméable pour résister aux affections virales...

[Il ne faudra pas manquer de dire aux virus qu'ils ne peuvent pénétrer le corps humain si ce n'est à travers le sexe masculin incirconcis, parce qu'au-

trement, bêtes comme ils sont, ils ne seraient pas capables de se propager ; ils ne sauraient surtout pas atteindre les femmes, immunisées par nature comme par magie.]

Et bien, quoi ? Quand le sexe est devenu imperméable comme n'importe quelle autre partie du corps, que peut-on bien en faire ? Du surf ? Si le sexe circoncis ne contracte plus de maladies vénériennes, c'est parce qu'il ne peut plus servir d'organe vénérien.

Autant faire d'un doigt un sexe légitime ; d'un doigt ou de n'importe quelle autre partie du corps. [Ainsi, la peau de l'homme pêcherait par trop de délicatesse. Si fine est sa peau féminine qu'elle est trop perméable aux intrusions virales, tandis que la peau de la femme est au contraire suffisamment épaisse — si viril étant son sexe — ; plus épaisse en tout cas que celle de l'homme. C'est bien ça ?

« Le sexe de l'homme est perméable. » Mais à quel point ? Comme la peau qui sépare le rectum du vagin ?]

C'est là imiter le modèle sensuel féminin — pour ne pas dire féministe et lesbien — voulant que la femme cherche à jouir de tout son corps — à travers les caresses — parce qu'elle ne parvient pas à jouir de son sexe, et aussi parce que la femme se confond avec son sexe (mais ça, il ne faut pas le dire quand cela risque de vulgariser le sexe de la femme qui va avec).

[Le sexe — comme les yeux, les oreilles, la langue —, est un organe des sens — spécifique, singulier —, un organe supérieur. Il n'a pas à être confondu avec un pied ou une fesse. Le sexe fait partie des organes supérieurs qui font de l'humain autre chose qu'une espèce de machin primitif. C'est en tout cas le genre d'idée qu'il faut aujourd'hui colporter pour paraître évolué, moderne, civilisé : le sexe n'est plus sale, ni même péché ; en tout cas le sexe de la femme, le sexe

de l'homme n'étant pas même pas un vrai sexe, mais une pioche, un porte-drapeau, un tuyau d'échappement, un fléau.]

Sauf erreur, la sexualité est sensée tendre vers la sensibilité, non pas vers la désensibilisation.

Peut-on prétendre que désensibiliser le sexe masculin ne détourne pas l'homme de son sexe, n'éteint pas son intérêt pour les choses du sexe, n'invalide pas l'acuité de tout ce qu'englobe la sexualité ? En d'autres termes, la circoncision est autant un acte d'urochirurgie que de neurochirurgie. C'est le genre de chirurgie que l'on inflige aux organes génitaux des « délinquants sexuels » pour agir sur leur psychique — que l'on veut contenir —.

La circoncision rend impuissants les hommes qui ont besoin d'une stimulation directe de leur sexe pour entrer en érection — tant leurs désirs ont été proscrits, leurs pulsions entravées, leurs rêves maudits — ; elle rend tout au moins leur érection difficile, faible et sans ténacité — de leur gland à

moitié mort —. La circoncision réduit la vie sexuelle de l'homme ; elle restreint sa durée à la vie sexuelle de la femme — elle limite la sexualité à la reproduction — (un gland circoncis est asséché comme un vagin ménopausé).

La circoncision fait partie d'une panoplie de mesures — réductionnistes — qui rendent l'homme prévisible dans son comportement. Nombre de femmes malveillantes sont rassurées par cette disposition ; identique à celle des femmes sans clitoris. Elles s'y retrouvent, elles ont le sentiment de maîtriser le comportement sexuel de l'homme comme de tenir en laisse un animal domestiqué.

[Ceux qui ne réalisent pas que de nombreuses femmes veulent voir les hommes circoncis pour les priver de la jouissance qu'elles ne tirent pas du sexe de l'homme et de leur propre sexe, ceux-là n'ont rien compris aux femmes. Qu'ils cessent donc de se poser en défenseurs des droits de la femme qui sont supposés être ceux de l'homme qu'il n'est pourtant pas.]

SECTION 13

Retarder l'éjaculation par anesthésie locale — ponctuelle ou permanente, chimique ou chirurgicale — ne consiste qu'à simuler le rôle d'une peau recouvrant le gland. Il en va de même avec la formation d'une couche cornée. Un préservatif joue parfaitement ce rôle, mais une extension du prépuce est plus appropriée.

Les abrutis et les intéressés qui promeuvent le préservatif sont les mêmes criminels qui promeuvent la circoncision en prétendant que cela ne gêne rien à l'affaire sexuelle ; celles des animaux. [De ceux qui s'adonnent au sexe à travers le préservatif et les contraceptifs, il est à dire qu'ils n'ont pas le courage de ce à quoi ils prétendent ; mais ils font « comme si ». Liberté de basse-cour que cela ; aussi ridicule que la manière puritaine de copuler — exclusivement habillé et dans l'obscurité, les sensations réduites au minimum —.]

Toutes les vertus avec lesquelles on nimbe le préservatif devrait au moins lui valoir d'être couvert par l'Assurance Maladie ; au même titre que la circoncision, les contraceptifs féminins, l'avortement ou la prophylaxie des cancers féminins (prime et gratuité seraient plus incitatrices que des campagnes d'information). Mais non, la culture conçoit la femme comme à choyer, à protéger, à parer, et l'homme comme un bougre qui doit payer pour tout ce qu'il fait et tout ce qu'il est — coupable comme il l'est, de tout ce qu'il est et de tout ce qu'il fait —.

Le préservatif n'est indubitablement pas fait pour réconcilier l'homme et la femme. On peut même supposer que la « génération des hommes en plastique » finira par ne plus savoir distinguer un vagin d'un rectum sur la base de ses seules sensations phallo-vinylques ; ils auront alors tôt fait de devenir « la génération des pédés synthétiques ».

En vérité, s'il s'avère que les hommes sont rarement endurants, c'est parce qu'ils ont généralement un prépuce si court que leur pénis est excessivement décalotté par l'érection (la reproduction — l'éjaculation — étant la fonction élémentaire du pénis, la sexualité est sa fonction évoluée à laquelle le corps primitif ne s'est pas encore conformé). Au contraire, un pénis se montre d'autant plus tenace au coït que son gland en érection est — au moins partiellement enveloppé — par le prépuce car, un prépuce long disperse la tension mécanique qui autrement s'applique notamment sur la couronne du gland dégagé en provoquant l'éjaculation.

[Il faut bien réaliser qu'il n'y a pas d'éjaculation par la seule stimulation des faces supérieures et latérales du gland ; il y a exclusivement de la jouissance. La circoncision supprime donc la jouissance en exacerbant l'éjaculation.]

Si, par la circoncision, l'homme doit psychologiquement et sensuellement s'habituer à vivre sans

le confort ouaté que procure le prépuce généreusement développé, il ne sera guère disposé à s'attarder dans ce même confort ouaté que procure le vagin ; il aura autant tendance à dégager son sexe par éjaculation précoce pour se sentir, en tant que décalotté, l'homme que l'on dit. Celui qui estime bienheureux d'avoir le sexe en érection couvert par un prépuce long vivra aussi naturellement sa présence dans le sexe féminin.

[Un homme est un homme quand il a « le bout du sexe pointu », non pas quand il a « le bout du sexe rond », arrondi est un sexe féminin primitif, éjointé comme un oiseau privé de ses ailes.]

Au-delà toute considération anatomique, la vérité est que l'homme est conditionné pour éjaculer. Il lui est ainsi fait reconnaître sa qualité masculine. Un homme qui n'éjacule pas est comme un impubère, un impuissant. De plus, l'homme pris d'une érection n'est plus animé que par la nécessité de la dissiper ; car « elle lui prend la tête ». Il ne sait pas plus la soutenir qu'une pensée ; celui qui est

convaincu du bien-fondé de la circoncision. Il coupe court à tout. Ainsi, une relation sexuelle épuisante est pour lui une relation accomplie ; bien qu'une relation sexuelle accomplie soit au contraire revitalisante. Cela est dû au fait que l'homme est conditionné pour faire don de son vivant — tant pour un dieu, un pays, que pour une femme —. L'homme n'est reconnu noble que dans la mort. Pas même. Un bon homme est un homme mort.

[Le circoncis n'incarne pas la vertu ni la virilité, mais celui qui bénéficie d'une sexualité heureuse malgré son sexe amputé a au moins du mérite ; on peut supposer qu'il aurait une sexualité divine avec un sexe entier.

Ceux qui ont un sexe entier et une médiocre sexualité doivent absolument éviter de se faire circoncire, car tout empirerait pour eux. Ils feraient l'erreur de croire que la mort est là au secours de la vie. En arriver là est le signe que l'on s'est fourvoyé et que l'on est très bassement tombé.]

L'homme qui se veut sexuellement endurant doit se tenir affectivement distant de la femme ; il ne doit pas se vautrer, s'abandonner, fondre sur la femme comme un pisseux dans les bras de sa mère (il est de la femme comme de tout autre stupéfiant : à consommer avec modération pour éviter de se vomir dessus). Pour ce faire, il doit simplement être lui-même : simplement homme.

SECTION 14

Dans le passé, on disait : « Le diable est dans le sexe. » On dit aujourd'hui : « Le cancer est dans le sexe — le sida —. » Les gens se croient assez intelligents pour sourire de la première formulation mais ils sont trop stupides pour réaliser que la seconde est identique à la première.

S'appuyant sur l'image diabolisée du cancer, la propagande présente l'excision du prépuce comme une prophylaxie, tant du cancer pénien que du cancer utérin. La question est donc posée.

Combien d'hommes sont atteints par un cancer du pénis ? Pas davantage que le nombre de femmes atteintes par un cancer du clitoris ou de la vulve. En revanche, des milliers de femmes sont victimes d'un cancer du sein. C'est un fléau qui justifie amplement l'amputation préventive des glandes mammaires ; glandes d'autant plus nuisibles que devenues foncièrement inutiles, et dont maintes femmes se passeraient bien. Cette amputation est économiquement raisonnablement justifiée, tant du point de vue des coûts de prévention et de traitement du fléau que de l'immense perte de richesse que représente le travail et la vie des femmes décédées (arf, arf !) : les seins de la femme sont des bombes à retardement qui menacent autant l'équilibre affectif de l'homme que l'équilibre économique de la société ; et les femmes qui détiennent ces bombes sont des terroristes.

[Pas de présomption d'innocence pour les femmes, parce qu'il n'y en a pas pour les hom-

mes. Le pénis ne bénéficie pas de la présomption d'innocence, il est présumé coupable avant même d'avoir bandé. Quasi unanimement, le pénis est une arme biologique qu'il convient de neutraliser par circoncision avant qu'elle ne puisse nuire.

Circoncire en guise de prophylaxie équivaut ainsi à éliminer les nuisibles potentiels, les rebelles, les marginaux, les déficients ; ce qui revient à pulvériser les quartiers malfamés peuplés de gens malintentionnés ou simplement présumés coupables par délit de faciès. L'homme est présumé coupable du seul fait de son sexe.

Un homme a un sexe entier ? Attention danger !]

Circoncire les seins ? Bien sûr, c'est un sacré morceau, mais bon, il faut savoir ce que l'on veut. Le facteur humain n'est pas à considérer (traitement impartial des sexes oblige), d'abord parce qu'il ne l'est pas dans le cas de la circoncision des hommes, ensuite parce que les femmes sont des surhommes, des déesses suffisamment fortes et gorgées de vie pour n'avoir pas à souffrir de ce

que la raison justifie (il importe de le préciser, au cas où les gros bêtas ne l'auraient pas remarqué). La circoncision des seins ne serait jamais qu'une opération à la mesure de la dimension symbolique des femmes.

Mais quel malheur pour les hommes si les femmes étaient amputées de leurs seins ! malheur qui n'arrivera pas car les hommes inventeront une vérité scientifique et mystique qui justifiera la présence des seins — ils ont tellement besoin de leurs biberons —.

[Sous certaines latitudes modernes, un nombre croissant de femmes — affectivement indépendantes de l'homme, saines d'esprit voire même intelligentes — se font exciser les glandes mammaires pour se prémunir contre le cancer — qui est une réalité mortelle, contrairement au cancer pénien — ...

Si les seins sont utiles aux hommes et aux bébés (pléonasme), ils sont inutiles aux femmes.]

L'homme n'étant pas arrivé au bout de sa peine — avec la femme —, au terme de pures impures spéculations (féministes, cela va de soi), l'homme aurait été mis en cause statistiquement dans le cancer du sein (du sein gauche, celui tendancieusement palpé) : la palpation effrénée des seins provoquerait le cancer...

[Autant dire que penser des pensées délétères et préférer des inepties développe le cancer du cerveau et de la langue (des pensées « de gauche », ou « de droite », allez savoir). Aahh ! Cessez de vous frotter avec ce torchon, malheureux ! Vous allez développer un cancer des yeux !]

Vérité vraie ou simple interprétation scientifique, on pourrait aussi démontrer que l'homme est d'autant plus sujet à la pathologie cardiaque, digestive, comportementale, qu'il doit supporter la présence de la femme dont il n'a que faire. Bien des affections typiquement masculines seraient éradiquées si la langue des femmes était coupée

(juste le bout, afin que l'on puisse dire : « C'est juste le bout. »).

Qu'est-ce donc à dire ? en ce monde, même un baiser n'est pas innocent : l'acharnement de l'homme à préserver les seins va de pair avec son acharnement à préserver le souvenir fossile des croyances et des pratiques ancestrales.

Cela s'explique par le fait que l'homme a bien souvent l'impression d'être un fils de pute — de provenir de nulle part — (quand on lui inculque l'idée qu'il émane de la femme) ; le mystère de son origine le tourmente atrocement. Cela se traduit pas le fait que l'homme est — au sens propre — un charognard ; il est porté sur les choses faisandées. Il se délecte ainsi de son propre cadavre comme du cadavre de son sexe — circoncis — (le sexe féminin externe qui est un résidu de formation génitale masculine).

Comment donc les mannequins — et « les innombrables fillettes sexuellement abusées » — peuvent-ils, sans poitrine, représenter l'idéal féminin

des hommes qui restent en pratique attachés aux femmes opulentes ? Les hommes sont manifestement pris d'un dilemme qu'ils ne résoudront pas sans se libérer de l'image maternelle. En d'autres termes, les hommes cesseront de se jeter sur les fillettes quand ils n'auront plus de faiblesse pour les seins généreux (ce paradoxe est celui de la nature, non pas celui de l'interprétation).

SECTION 15

Lors même localisé sur les organes génitaux, le cancer n'est pas en soi une maladie vénérienne, localisée ; c'est une maladie généralisée (de là son caractère tant redouté). Couper le sexe pour prévenir une maladie générale revient à couper le sexe pour chasser les « mauvais esprits ».

[Les hommes ont autant de chance de perdre leur pénis à cause d'un cancer qu'en se faisant circoncire « pour l'éviter ».

C'est-à-dire ? Beaucoup ou pas beaucoup ? Là est la question.

Si la circoncision présente peu de risques parce qu'on ne fait pas état de nombreux cas, le cancer pénien est aussi improbable parce qu'on ne fait pas état de nombreux cas (et les mutilations génitales féminines n'existent pas parce qu'ils n'y a aucunes preuves tangibles de leur existence ; il n'y a que des histoires à dormir debout, des mythes, des élucubrations, de la propagande, de la désinformation).

Prétendre que la circoncision ne présente aucun risque revient à mentir sur les chances de gagner aux loteries ; tant il paraît évident que la circoncision systématique augmente les risques de dommage. Les statistiques et les faits prouvent que le milieu médical est autant source de mort que de vie. Il y a plus de risque à fréquenter le milieu médical qu'à mener une vie respectueuse des dispositions naturelles de l'organisme.

Ainsi, ceux qui se font circoncire ne craignent manifestement pas tant de perdre leur pénis que de perdre la vie (le cancer étant réputée létal, contrairement à la circoncision). Leur mentalité veut que ne rien faire pour se prémunir contre le cancer (qui a naturellement quelques chances de se produire) est se donner plus de chance de le contracter que de subir les revers de ce (la circoncision) que l'on ne fait pas pour s'en prémunir... alors autant faire quelque chose ; même n'importe quoi.]

La valeur prophylactique de la circoncision dans le cancer pénien et cervical a été notoirement infirmée — comme ses vertus fantaisistes relatives aux affections vénériennes, mentales, antiques ou contemporaines — ; même s'il va de soi que la maladie ne peut guère se déclarer sur un sexe qui — amputé — n'existe plus (ce n'est évidemment pas à l'eau que l'on peut mettre le feu, pas à l'Homme que l'on peut mettre « Dieu » — sans les décomposer, les dénaturer —). Cela n'empêche

pas les faussaires de s'en tenir aux résultats falsifiés d'études partisans.

Le cancer peut avoir une origine hormonale, et sans doute une origine psychique (comme la torture psychique consécutive à l'ingestion de moralisme et de préceptes religieux). Si des circoncis et leurs femmes s'avèrent peu affectés par le cancer pénien et utérin, ce n'est pas grâce à la circoncision, c'est grâce à la chasteté à laquelle les oblige l'émasculatation partielle qu'est la circoncision. Les circoncis doivent leur salut au fait de n'avoir que peu de relations génitales avec la femme (les hommes vierges ne souffrent ainsi pas de ces cancers péniens que sont réputés pouvoir éventuellement contracter les hommes vautrés dans le sexe féminin).

Si ce n'est pas une preuve, c'est en tout cas le genre de preuve qui sert à promouvoir la circoncision : le cancer cervical touche les jeunes femmes (ce qui disculpe les hommes), le cancer pénien,

en revanche, affecte les hommes mûrs (ce qui inculpe les femmes).

[Si les hommes avaient la même exigence pour leur santé que pour l'état de leur voiture, ils exigeraient des femmes qu'elles soient circoncises préalablement à toute relation sexuelle ; seulement voilà, ils se croient assez imposants pour s'imposer sexuellement aux femmes mais ils ne sont moralement pas assez imposants pour leur imposer une circoncision.

Bien peu soucieux, ils copuleraient le plus souvent même avec des chèvres ; comme finalement copuleraient avec des boucs celles qui copulent avec des circoncis. C'est bon, le fromage de chèvre.]

Le phallus, non, n'induit pas le cancer utérin. Le phallus ne fait qu'animer le sexe féminin avec ce qu'il recèle de pathogène ; il n'apporte pas la boue, il remue l'eau boueuse.

[Le sexe féminin excité est comme un pénis circoncis, un mort vivant ; il traîne sa propre cha-

rogne. Est-il le fait d'un miracle ou d'un cauchemar ?]

On persiste pourtant et on signe sur son corps son arrêt de mort : si l'homme est l'émissaire d'un dieu, son phallus est un bouc émissaire.

[S'il faut circoncire l'homme pour éviter à la femme le cancer de l'utérus, il faut circoncire la femme pour éviter à l'homme le cancer du pénis ; même sans raison, juste par principe — d'égalité —.]

SECTION 16

Si la prophylaxie du cancer motive la circoncision, il faut en conclure que cette pratique sera abolie lorsqu'un traitement évolué du cancer sera développé... Il n'en sera évidemment rien.

[Demain, quand l'oxygène de l'air se raréfiera, on jettera la faute sur le prépuce dont on dira qu'il étouffe le gland du pénis qui, comme chacun le sait, est le centre du monde de l'homme par

lequel l'homme naît, vit et meurt. Dès aujourd'hui, on peut ainsi dire que le prépuce est la cause du réchauffement de la planète, et pour alourdir un peu plus le propos qui n'en peut plus de crouler sous sa bêtise, on ajoutera que le prépuce provoque la stérilité des abeilles de l'Antarctique ; catastrophe écologique sans équivalent, chacun en conviendra.]

Avec le dépistage génétique de la prédisposition au cancer, la circoncision comme prophylaxie systématiquement généralisée se justifie d'autant moins, mais la raison médicale paraît davantage purificatrice que thérapeutique — quand les médecins se prennent ou sont pris pour des dieux — : avec la raison médicale on se débarrasse d'une partie damnée de soi — associée à tout ce que de soi la vie peut avoir perverti —, on se purifie après s'être maudit ; on pratique un exorcisme (la circoncision comme un placebo).

[À l'attention de la population crédule, le cancer se désigne par la formule consacrée : « Une chose

latente que l'on recèle en soi, et qui n'attend qu'un comportement déviant pour se déclarer » (comme l'Amour ou la Révélation Divine), comme ce Mal héréditaire dont on ne peut se débarrasser qu'en faisant acte pieu. Religion du diable et médecine du pauvre ne font qu'un.]

La mode actuelle consistant à voir des lumières intenses dans les avis et les états d'âme des femmes, les insectes qui gravitent autour des femmes — comme des mouches autour de ce que l'on sait — devraient reprendre à leur compte les arts et les manières des femmes...

Si la circoncision féminine diminuait la fréquence du cancer du sein, de l'utérus, du pénis, et cetera, les femmes se feraient-elles circoncire ? Assurément pas. Pour preuve : la mode des bains de soleil engendrera une augmentation du cancer mammaire, la consommation de tabac et d'alcool présente autrement plus de risques pour les femmes que pour les hommes (autrement plus que les risques encourus par un pénis incircon-

cis). Cela ne dissuade pourtant pas les femmes de les adopter ; car elles y voient une façon de s'affirmer — elles voient en outre dans le prétexte médical une ruse qui pourrait entraîner d'autres restrictions sociales —.

Si elles ne font rien pour éviter le cancer quand elles peuvent l'éviter sans circoncision, elles ne feraient rien pour l'éviter quand elles pourraient l'éviter par circoncision (libre à ces irresponsables narcissiques d'agir ainsi, mais pas aux hommes sacrifiés à l'ordre du monde).

[Le risque du cancer (de damnation) est avancé pour inhiber la recherche du développement personnel, l'affirmation individuelle. Comme l'individu libre, le cancéreux est un être maudit car, son cancer est un défi à la science, à la société, à la religion (la cellule cancéreuse est une anarchiste). Vivre malade de sa liberté ou momifié par le renoncement... Vivre en enfer ou mourir au paradis... Ce qui, choisi, est une liberté, est, subi, une damnation.]

Est-ce donc par idiotie ou par intelligence que la femme se montre moins sensible que l'homme aux menaces de menaces qui pèsent sur ses attributs sexuels comme sur sa santé ? C'est plutôt par l'habitude de vivre avec un sexe constitutionnellement pathologique ; et qui plus est objet de tous les soins et de toutes les attentions.

[Les risques du tabagisme féminin ? Outre les risques classiques de cancer du poumon, de la bouche, de l'œsophage, de la vessie, du rein, et les risques de maladies cardio-vasculaires, de troubles cutanés et muqueux, il provoque des retards de cicatrisation, l'apparition d'eczéma, de psoriasis, de chancre de la lèvre, de la langue et de la muqueuse buccale, en plus de compliquer les grossesses (pfff !) ; mais cela ne saurait suffire à impressionner la femme qui s'impressionne tant elle-même.

Les risques encourus par un pénis intact ? Ce sont les risques qu'il encourt au contact du sexe féminin.]

La circoncision ? Une solution économique aux restrictions de toutes sortes.

SECTION 17

Parce qu'il vilain que l'homme se marie davantage avec les seins de la femme qu'avec la femme des seins, l'homme est tenu de s'accommoder d'une femme amputée d'un sein à cause d'un cancer ; ce qui est important pour lui ne doit plus l'être, sauf lorsque c'est important pour la femme. On ne peut pourtant guère, pour promouvoir la circoncision, susciter en l'homme la terreur avec l'idée du cancer pénien, et espérer une compréhension de sa part quant au cancer mammaire.

Pourquoi donc tant d'égard pour les femmes ? Un attribut sexuel est-il dorénavant plus essentiel à la femme qu'à l'homme ? Le sexe féminin est-il à ce point plus sexuel que le sexe masculin qu'il semble plus mutilant d'en exciser une partie ?

Qu'est-ce qui peut justifier que le pénis soit mutilé au nom d'une prophylaxie du cancer et que les autres organes ne le soient pas ? Le pénis est-il donc le moins important des organes — tant masculins que féminins — ? (qu'on ne le prétende pas des plus importants, car ce serait un scandale qui voudrait que l'on porte au même niveau d'importance le sexe féminin)

[En toute rigueur, la fréquence des hémorroïdes — chez les femmes et les gros consommateurs d'épices fortes —, le tabou qui les entoure et la douleur de leur traitement chirurgical chez l'adulte devraient justifier leur excision préventive chez le nourrisson — fille —...]

Si le sein présente, au plus un caractère sexuel à part entière et au moins un caractère sexuel secondaire, puisque cela lui vaut d'être respecté, soigné et prémuni contre toute destruction, il doit en être de même du prépuce.

Cependant, puisque les femmes veulent pouvoir s'exhiber torse nu pour ne pas se voir aliénées

par leurs seins assimilés à des attributs sexuels, l'excision de leurs seins ne saurait qu'en être facilitée. Après tout, s'il n'y a qu' « une différence mineure entre un pénis circoncis et un pénis naturel », il y a une différence mineure entre la poitrine masculine et la poitrine féminine ; il y a une différence mineure entre les simiens et les humains — comme entre l'homme et la femme— (une différence mineure qui transforme cependant deux créatures d'une même espèce en deux espèces radicalement différentes).

En effet, la glande mammaire appartient au même genre anatomique que la glande sébacée ; c'est une glande superficielle. Elle n'est pas (jusqu'à nouvel ordre) une glande endocrine indispensable à l'équilibre physiologique ; mais il est bien sûr que son existence est à priori utile, comme celle du prépuce. De plus, le volume du sein dépend grandement de sa masse adipeuse. Autrement dit, l'homme s'excite pour une boule de graisse (d'ailleurs, la plupart des femmes sont, avec leurs

excroissances difformes, comme des chameaux). Imaginez une glande sébacée hypertrophiée, une espèce de gros bouton d'acné : vous voilà en présence d'un sein.

Le sein peut-être malin, vilain, c'est presque sain, parce qu'il a été développé tout un arsenal technique pour donner ou redonner à la femme une poitrine flamboyante. La médecine du phallus est quant à elle le parent pauvre et débile d'une médecine qui fait dans le luxe et le scientisme pontifical.

SECTION 18

Quelle considération accorder à une médecine qui, depuis des lustres, n'a pas d'autre réponse à apporter aux rares affres péniens que la circoncision ?

En matière de traitement des « maladie(s) » du prépuce, la médecine est une médecine préhistorique — une médecine illuminée qui manque

d'inspiration — ; une médecine faite d'incantations, de fumigations, de mutilations. C'est la médecine « d'avant » (d'avant la médecine) ; une médecine qui soigne la constipation avec un gourdin et la migraine avec des saignées.

[Si le cancer du pénis est un fléau qui nécessite une mesure de dimension universelle, si les maladies des organes génitaux masculins sont vraiment préoccupantes, il est insoutenable que l'homme se consacre à la préservation de l'utérus et du sein plutôt qu'à ses organes génitaux.

Pourquoi le fait-il ? Les femmes ne sont-elles pas suffisamment instruites, autonomes, intelligentes ? La femme fait en tout cas d'autant moins usage de son utérus et de ses seins que l'homme les sublime. Elle fait un culte de ces organes ; elle pervertit ainsi leur nature, leur fonction, et par là-même, la médecine qui s'attache à eux.]

La médecine est-elle animée par la seule intention de soigner ? On peut en douter.

Si chaque traitement médical se déclinait en des applications aussi fantaisistes et variées que le traitement par circoncision, toute la médecine tiendrait en deux pages — comme la médecine d'un Etat providence qui est aussi un Etat potence — (médecine universelle comme expéditive) ; une pour la vie et l'autre pour la mort.

Quand des personnes prétendent instruites, raisonnables, sensées, témoignent d'aussi peu d'esprit critique face aux assertions ineptes qui servent à justifier la circoncision, on peut douter de leur capacité à exercer leur activité scientifique, politique, judiciaire — sans falsification de résultat, sans obscurantisme, sans partialité — (ce sont ceux-là qu'embrigadent les sectes expansionnistes, du genre de celles qui deviennent des religions officielles).

[Nul besoin de sommités pour cautionner le crime de circoncision, mais si des sommités prônent la dépénalisation des « drogues douces », ce n'est pas pour autant que les autorités s'en tiennent à

leurs avis. Pourtant, si la religion des religions avait intégré dans ses rites l'usage de ces drogues, depuis toujours les législateurs se seraient versés dans la fumée qui pétille, car eux aussi vivent dans leur bulle ; mais eux, ce n'est pas pour fuir la morbide réalité — de la circoncision —, c'est pour l'élaborer (ils sont de connivence avec les religions qui torturent les individus et les torturent doublement en en les empêchant moralement de se suicider à petit ou grand feu).]

Accepter les crimes de la médecine au nom de ses bienfaits revient à accepter les crimes du démon des démons en échange de ses cadeaux. En outre, les malfaiteurs ne sont pas les bienfaiteurs, la démarche des uns ne doit pas être confondue avec la démarche des autres ; même s'ils empruntent le même chemin.

MOTIVATION RELIGIEUSE

Le génocide religieux de l'homme

SECTION 1

Est-il possible que la pratique de la circoncision soit d'origine divine ? Si c'est possible, c'est dans le sens où les autres crimes le sont également (légitimes). Si un dieu est à son origine, ce dieu n'est pas divin.

Dieu ou pas dieu, la chose qui suscite les crimes est celle-là même qui suscite la circoncision : chasser de la nature humaine toute idée de circoncision revient à chasser tous les autres crimes (ce serait en tous les cas le début du commencement d'une ère nouvelle : une ère de clémence).

Recette miracle ou fumée ? (juste un fantasme, une illusion, comme celui et celle, pro-féministe, bien léché, d'un monde des femmes) Juste un

essai thérapeutique (de la psychiatrie appliquée) : une génération d'abstinence globale contre des millénaires de dépravation. Juste un moyen de tester si l'humain est libre de ses choix, s'il est donc à l'image d'une divinité, et par là-même, s'il existe une divinité.

[Mais voilà que surgit « Dieu » de l'univers ; couvert d'une cape de nuages sombres, enfourchant un éclair. Ta-tan ! « Dieu » (c'est lui), c'est le mot qu'il suffit de prononcer pour plonger les gens dans un état hypnotique morbide — celui dans lequel ils ont été placés dès la prime enfance —, si d'aventure ils s'aventurent à l'aventure, à la prise de conscience, à la rébellion, à la liberté ; hypnotisés et conditionnés pour se figer en esprit, en corps et en âme, et se retrouver en pleine crise mystique à la seule évocation de « Dieu ». Invoquer « Dieu » suffit à paralyser les plus intrépides. « Dieu a dit » mais il ne s'est pas écouté parler, il ne s'est pas entendu (peut-être que oui, il en est mort). Mais qu'a-t-il donc dit ? Là est la question.]

Chose certaine : chaque jour sans circoncision verrait s'étioler la chape qui écrase l'humanité. C'est une pollution de l'esprit qu'il s'agit de combattre, et de vaincre, une intoxication ; pollution dissimulée, enfouie, mais omniprésente, ravageuse.

Pour résumer l'enjeu, il suffit de résumer la Loi, la « parole divine » qui se résume à un énoncé : la circoncision au commencement, l'apocalypse à la fin.

Section 2

Comment l'être humain est-il amené aux mutilations génitales ?

L'humain est prêt à tuer dès lors qu'il a la conviction intime et saisissante que la mort succède inévitablement à la vie. De cette conviction envahissante il fait sien l'ordre des choses, il reproduit ce qui s'impose à lui, il se borne à ce qui lui apparaît comme une évidence, se réduisant à sa

propre servitude, il se défait de toute responsabilité (par le culte du dieu qui ordonne de circoncire en échange d'une promesse de paradis on mise sur la mort, non pas sur la vie). De même, l'homme conçoit la mutilation de son sexe dès lors qu'il a associé son sexe à celui de la femme (quand il cesse de le prendre pour un objet sexuel).

[Le mépris que les hommes vouaient quelquefois à la femme en ces temps où la vie se montrait particulièrement méprisante pour les êtres vivants était bien dû à l'association faite entre la femme et la vie. Une vie clémente aurait-elle inspiré la critique des vivants et leur mutilation sexuelle ? Bien sûr que non ! La circoncision est une offense à la vie qui offense.

Et la femme, pour être à l'image de la vie, se fait garce, catin — désirable et cruelle — ; artificiellement maternelle. Telle est la vie — une putain céleste qui s'exhibe et se garde impénétrable —. Elle ne se vend pas car elle n'a pas de prix ; elle

n'a pas de prix parce qu'elle n'a pas d'existence réelle. La vie a un seul maître : la mort. La femme a un seul maître : celui qui donne la mort.]

Par la circoncision, l'homme préhistorique reproduit grossièrement l'œuvre de la nature — sans son art et sans sa manière — lorsqu'elle engage à la reproduction en décalottant le gland, pareillement qu'il prend à son compte le dessein naturel de l'hymen et des lèvres vulvaires avec l'infibulation de la femme.

[De même, ce qui est considéré comme de « l'intelligence économique » consiste à générer l'événement que l'on juge inéluctable — en anticipant sa manifestation —. Plus suiveurs que les suiveurs : les décideurs.]

La tendance primitive à la mutilation des sexes est de même essence que la tendance suicidaire, la tendance au sacrifice humain : ce sont des actes où, à travers la mort, on cherche la vie (tel est le mode opératoire lorsque de la vie on ne connaît guère que la mort). L'acte de circoncision est un

acte — de mort — au pire manqué, au mieux avorté ; un acte vandale de désœuvrement, d'aliénation. C'est l'acte de ceux qui reprennent la vie qu'ils ont donnée (donc, la volent), ou plutôt, l'acte de ceux qui barrent la route à la vie qui à travers eux s'est écoulée.

[Comme tout acte de mort, la circoncision et l'avortement n'auraient jamais dû être que d'ultimes recours à peine imaginables, des recours malheureux, inavouables et honteux. Au lieu de cela, ce sont des pratiques culturelles de complaisance donnant lieu à des festivités.

Il est fait du sensationnel avec une vulgarisation, et même du spirituel. Un comble !]

Quiconque s'intravertit a tendance, aux premiers abords de l'introversión, à faire abstraction, voire négation, de ses organes génitaux (organes de la relation à soi par excellence). C'est en dépassant ses ténèbres intérieures, en devenant lucide, en faisant corps avec toute chose, qu'apparaît la dimension sacrée des choses. La circoncision

apparaît alors comme un sacrilège, un crime contre l'humanité, un crime contre la divinité.

Les religions de la circoncision sont ainsi inspirées par ceux qui n'ont pas dépassé les premiers abords de l'esprit : primitives. Ses prophètes sont à l'usage de l'esprit comme des éjaculateurs précoces : ils ont fini d'aborder le divin avant même d'avoir commencé ; ils usent de leur esprit comme l'enfant ne sait user de son sexe que pour uriner (ils doivent être simplement qualifiés de spirituellement immatures ou bien circoncis dans la chair de leurs paupières). Leur liberté finit là où elle commence ; tant liberté n'est pas même leur propos.

[Ainsi même, feignant la liberté d'expression, la pluralité des opinions, quand à l'occasion les médias assujettis à la culture de la circoncision ouvrent le débat sur elle, c'est pour signifier à tous que l'idée est belle, coupant la parole aux avis contraires, et refermant aussitôt le débat.

Débat ? On n'a jamais vu une matière à débattre dans la pratique de la circoncision. Ce n'est pas un sujet comme n'importe quel autre sujet social, médical, politique ou même théologique. Cette pratique ne se discute pas comme ne se discute pas la croyance en un « Dieu ». Ce serait trop révélateur et trop explosif.

On dira que le sacré se doit d'être caché... Que reste donc bien caché le dieu des circoncis ; hors des cœurs et loin des vues, lui et sa religion tordue.]

Leur dieu n'est alors pas amical, familial, mais menaçant, mystérieux. Comme eux, c'est un grand malade, pas un amoureux.

SECTION 3

Régi par un système nerveux indépendant du système nerveux central, le sexe vivant effraie les penseurs inconscients qui se sentent tourmentés par une bête sauvage étrangère à eux, et qui

développent alors un comportement réactionnaire à son encontre.

L'éjaculation — facilitée par la circoncision — est l'opération magique qui permet de chasser la bête ; de repousser l'érection. En pratiquant la circoncision, l'humain fait le sexe à l'image de sa bestialité ; espérant peut-être l'y cantonner.

[Les pratiquants de la circoncision sont semblables à ceux que l'on persuade que la consommation de viande animale est un acte lamentable comme une consommation de viande humaine ; ils enfoncent la tête dans leur funèbre festin en guettant les remarques des sages qu'ils redoutent et esquivent comme les animaux déchiquettent leur proie en guettant les alentours et en esquivant les attaques. Leur esprit sait, mais leur bête domine.]

Aussi vrai que l'agressivité d'un individu peut le plus souvent s'interpréter comme un moyen d'évacuer l'émotion négative résultant d'un environnement agressif, aussi vrai que rares sont ceux ayant la maturité affective, la force de caractère, la

puissance mentale, la sagesse et l'humilité nécessaires pour neutraliser en eux la sauvagerie de la vie quotidienne, les incessantes agressions intimes, les circoncis qui perpétuent la pratique de la circoncision se soulagent — sur un enfant sans défense et sans agressivité — de ce qu'ils n'ont pas supporté dans leur propre circoncision.

[En effet, les faibles d'esprits ont tendance à reproduire les actes qui les impressionnent ; ce qui les conduit à mener à terme la mort qui les menace comme toutes les autres cruautés de la vie. Suggestibles comme ils sont, ils reprennent à leur compte les fantasmes mythiques, les pratiques décadentes, les cultes primitifs, le symbolisme délirant de ce que les auteurs expurgent d'eux pour se soulager.

Circoncis, scarifiés, percés, tatoués, ils sont aux pieds de leur maître de l'univers comme les chiens de l'homme : coprophages et nécrophages.]

Le fanatisme religieux se trouve ainsi en l'individu imprégné d'un moralisme religieux contraire à son

principe vital. Sa religiosité est d'autant plus exacerbée qu'il a besoin de s'en purger.

[Celui qui subit une influence religieuse compatible avec son principe vital se retrouve en lui ; sereinement. Il n'exhibe pas davantage son sentiment religieux que ses organes vitaux, ses rêves, ses désirs intimes, ses biens précieux.

Exhiber « sa » religion est l'expression d'une vulgarité de caractère comme d'une frustrée arrogance : quiconque ne conçoit pas d'exhiber la nudité de sa femme bien-aimée — instance de la Femme — ne saurait pas davantage concevoir d'exhiber « sa » religion adorée — instance de la Religion —.

Il ne faut pas confondre la Religion et les religions — la Femme et les femmes, l'Homme et les hommes — ; même et surtout si chaque adepte considère « sa » religion comme La Religion. Si le sentiment religieux est inhérent à l'être humain, les religions ne lui sont pas appropriées (l'Homme et la Femme sont des créatures fascinantes en

soi, mais la plupart des hommes et des femmes sont le plus souvent détestables). Le sentiment religieux est une chose (le sentiment d'être relié à autrui, d'être partie intégrante d'un Tout), la croyance en un précepteur céleste en est une autre.]

Autant dire que les fous ne sont pas internés ; ils sont en liberté conditionnée. Ceux qui supportent la condition humaine dans son égarement sont foncièrement de sa nature (les gens de société acceptent d'autant plus aisément d'être abusés et meurtris par les règles de la société qu'ils savent pouvoir abuser et meurtrir grâce à ces mêmes règles — aucunement gênés d'être des enfants de putain —). Sont aberrants ou évasifs ceux qui ne l'acceptent pas, ceux qui s'acharnent à s'en défaire.

Celui qui ne se sent pas conciliable avec la démen-
ce de l'humanité ne peut pas davantage la vivre
que son corps ne peut survivre à l'ingestion de ce

qui lui est un poison ; il a alors pour vitale nécessité de changer le monde ou de le quitter.

[Tout le monde dit : « Oui, c'est vrai, dans la vie, tout n'est pas joli. Mais il faut s'en accommoder. » Quelle belle leçon ! Et comme ça lui va bien, à tout ce monde, d'applaudir la « tolérance zéro » pour les délits juvéniles, lui qui devrait porter aussi haut la « tolérance zéro » pour les crimes institutionnels. Que ce beau monde s'accommode de ce dont il ne s'accommode pas ; lui qui s'accommode de ce qui l'arrange.]

La condition humaine, pour s'en faire une raison, il faut l'avoir perdue.

SECTION 4

Si on peut considérer l'expression de l'amour comme marquant une évolution de l'être humain, parce que cela était manifestement inconnu du primitif, cela est irrecevable pour ce qui est des

mutilations génitales; qui existaient avant toute « révélation divine ».

[Ceux qui s'évertuent à présenter comme étant toujours d'actualité le contenu d'écritures sanctifiées vieilles de plusieurs millénaires — afin de les certifier intemporelles comme étant ainsi supposées issues d'une divinité —, ils confortent simplement l'idée que la nature humaine n'a pas évolué depuis ces temps reculés ; depuis qu'elle suit les préceptes de ces écritures frelatées (c'est aux hérétiques que l'humanité doit son avancée relative, et c'est à cause des précepteurs castrateurs que cette avancée se fait à la rame).]

Si l'on s'accorde à penser que « au fond l'humain n'est pas si mauvais », c'est bien parce qu'il a connu l'enfance. S'il n'y avait pas d'enfance, il n'y aurait pas d'humanité, et l'humanité est vacillante parce que l'enfance est constamment pertinemment bafouée.

[Lorsqu'un adulte est — affectivement ou intellectuellement — curieux, bien disposé, émerveillé,

attendri, compréhensif, bienveillant, aimant (humain), il est dans un état typique de l'enfance, de son enfance immaculée.

Si l'homme n'avait pas d'enfant en lui, dans « la guerre des sexes », la première bataille n'aurait pas été gagnée par la femme ; la bataille de l'infantilisation.

« Imaginez que la femme violée, mutilée, méprisée, c'est votre mère ou votre sœur » scande la féministe à l'enfant de l'homme, elle qui n'imagine pas un instant que l'homme violé, mutilé, méprisé, c'est son père ou son frère.]

On pourrait dire en substance : « Aime, et tu ne craindras plus ! Crains, et tu n'aimeras plus ! » la circoncision, alors, disparaîtra ou subsistera.

Faut-il craindre, aimer ou haïr les adeptes de la circoncision ? Une chose est certaine : s'il fallait aimer les circoncis comme eux-mêmes s'aiment entre eux, d'un amour religieux il faudrait les écorcher vif ; leur couper quelque chose.

[D'une certaine façon, tant qu'il y a de l'antisémitisme — basé sur la condamnation absolue de la circoncision —, il y a de l'espoir en l'humanité. Il n'y aurait plus d'espoir en l'humanité s'il n'y avait plus personne pour s'opposer à la circoncision.]

Il faudrait au moins que soient traités comme des bêtes ceux qui se comportent comme des bêtes. Il le faudrait, car il n'est guère possible de discuter la circoncision avec les adeptes de la circoncision ; qui, pour eux, ne se discute pas — et même pas comme pourrait se discuter un axiome, une idée toute faite qui n'est pas issue d'un raisonnement, de l'esprit —. Alors chacun reste sur ses positions ; avec, au milieu, l'enfant qui endure, souffre, et succombe (on ne peut pas discuter avec eux parce qu'ils entendent être consultés comme des souverains ; puisqu'ils exigent la respectabilité qu'ils n'ont pas, qu'ils ne méritent pas).

À défaut de pouvoir discuter, certainement faut-il leur parler le langage des bêtes, ou bien s'adresser à eux comme à des êtres que démange un

brin de conscience afin de les menacer de damnation éternelle : « Circoncisez, vous serez damnés » Cela finira bien par à en effrayer quelques-uns.

[Pour discuter, il faut s'imprégner de la mentalité et de la culture de chacun. Le brassage des cultures étant sans aucun doute enrichissant, que la culture des circoncis soit brassée, distillée et assimilée. Que les circoncis soient alors traités comme ils traitent le sexe masculin : avec une haine dissimulée derrière un semblant d'attention.]

Peut-on parler intelligemment de circoncision aux adeptes de la circoncision ? Ce serait leur faire trop d'honneur, mais que cela soit fait si cela est possible — bien que plus aisé soit d'amener un animal sauvage à la raison qu'un adepte de la circoncision —. Amicalement alors ? De mieux en mieux. Et pourquoi pas avec prosternation ? Pourquoi ne pas conjurer les criminels de ne plus malfaire et, pour cela, grassement les rétribuer ? Amicalement... De toute évidence, on ne peut guère avoir un circoncis pour ami, puisque celui

qui légitime la circoncision au point de ne pas hésiter à faire circoncire son propre fils, il est celui qui est disposé à imposer la circoncision à autrui, à celui qu'il dit son ami — autrement, s'il a un ami, ce n'est pas son fils — (ce n'est pas lui-même). Et comment donc peut-on avoir un circoncis pour amour, si on ne peut l'avoir pour ami ? Comment peut-on avoir un circoncis pour esprit, si on ne peut se fier à lui ? lui qui n'est pas son propre ami, lui qui, avec la circoncision, se comporte envers lui-même et autrui avec démente, mensonge et hypocrisie.

Comment le circoncis qui déteste le circoncis qu'il est pourra-t-il aimer la femme qui se complaît du circoncis, de ce qu'il a subi ? Et comment pourra-t-il aimer celle qui déteste les circoncis ? Il ne pourra — sainement — pas. Le circoncis n'a pas l'embarras du choix qu'il n'a pas, il n'a pour lui que l'amour sadomasochiste. L'amour, pour lui, c'est fini.

Pourtant, il en est qui parviennent à nourrir de l'affection. Oui, mais... Quelle vie sentimentale piteuse, que celle de celui qui ne voit rien de contraire à l'amour dans le fait d'être, par son prochain, par ses parents, trucidé par circoncision ; abusé, trahi, mutilé : c'est à une norme animale qu'il souscrit.

[S'il adhère sciemment à une norme animale, qu'il fasse mieux de se vautrer avec les animaux de la brousse ; ils sont plus affectueux que les adeptes de la circoncision.]

La culture de la circoncision est une culture de sadomasochistes (c'est une culture où l'employeur exige loyauté de l'employé, dévouement et attachement à l'entreprise qui, elle, veut à son gré pouvoir s'en débarrasser). Ce qui est une perversion ici est une vertu là.

Si la circoncision est une composante foncière de l'humanité (du groupement et du sentiment) — que les femmes aspirant au titre de « sujet humain » soient circoncises comme les hommes

rejetant ce qui, d'eux, s'apparentent à un objet sexuel —, il n'y a alors aucun espoir d'évolution pour cette espèce. Si la culture de la circoncision est une culture parasite, il faut alors l'extirper et l'anéantir.

SECTION 5

Que ceux qui prétendent d'amour, sincèrement honorer, chérir, servir un dieu, et leurs parents, qu'ils commencent par honorer, chérir, servir l'enfant, et avant lui toutes les humbles créatures (il y en a qui, au lieu de se préoccuper du cou des moutons, feraient mieux de se préoccuper du sexe des garçons) ; si honorer, chérir et servir sont des actes d'amour plutôt que de soumission.

On se plaît à mystifier « l'amour maternel » (après l'avoir démystifié pour libérer la femme du rôle maternel) en laissant filtrer qu'il n'y a rien pour décrire « la douleur d'une mère qui perd son

enfant »... Et bien si, il y a quelque chose : il y a la douleur du garçon qui perd une partie de son sexe.

Il regarde avec impuissance et désolation une partie de lui partir comme une mère regarde avec impuissance et désolation son enfant partir ; quand ce n'est pas avec inconscience, soulagement ou satisfaction. Chez la plupart des mères et des garçons, cela s'accompagne d'un deuil, d'une résignation, mais chez d'autres, c'est la mort qui s'ensuit, une mort qui les prend possession d'eux comme l'humidité — la mort dans l'âme, dans l'esprit, dans le cœur, dans le corps —. Pour d'autres encore, cela ne s'accompagne pas d'une montée de lait, non, mais d'une rancœur, d'une révolte ; la vie se révolte contre la mort.

[Ceux qui déblatèrent sur l'amour maternel et sur l'humanité des femmes feraient mieux de retourner sous les jupes de leur mère ; ils seront mieux entre leurs jambes qu'au milieu de la vérité. S'ils

veulent prêcher une bonne parole, qu'ils en prêchent une bonne.]

Nombreuses sont les femmes servant de mères qui seraient affectivement terrassées — comme par un viol ou une circoncision — si leur fils les agressait violemment pour les punir de l'avoir fait circoncire. Qu'il en soit ainsi : quand au jour de sa naissance on circonçoit le garçon, il faudrait commencer par égorger la mère, et finir d'émasculer le père.

[Mère et père. Voilà de nobles attributs que méritent bien peu les manants qui aiment en revêtir l'apparence pour se donner l'air de ce qu'ils ne sont pas.

En voilà — des infantiles manqués — qui veulent « le respect » — par décret — et qui n'ont pas même au moins pitié pour — le petit bout de chou, le trognon, l'enfant de — l'enfant ; à défaut d'avoir de la considération.

Ceux-là ne pleurent pas leur enfant meurtri — ceux qui sans vergogne le font circoncire —,

ils se pleurent eux-mêmes en train de perdre quelque chose ; ceux-là qui s'offrent du bon temps par religion sur le dos de l'enfant qu'ils sacrifient par circoncision.]

Quand les parents deviennent vieux et faibles, l'enfant devenu adulte devrait se permettre avec ses vieux ce que eux se sont permis avec l'enfant qu'il fut. C'est la moindre des choses ; puisqu'il n'y a qu'amour et respect entre parents et enfants. N'est-ce pas ?

[Au mieux ou au pire, les gens cherchent en un dieu ce qu'ils ne trouvent pas en leur père, en leur mère —le sentiment d'être aimé, le soutien d'une présence intime, la force d'une chaleur humaine, la sincérité plus que la vérité, l'humanité plus que la moralité —. Au pire ou au mieux, ils projettent simplement en leur dieu ce qui leur vient de leurs vieux. Le futur n'appartient pas à un tel dieu.]

Si les enfants connaissaient l'amour de leurs parents, les adultes perdraient-ils la raison par l'amour de leurs amants ? Auraient-ils besoin d'un

dément amour de « Dieu », de suivre ses autoproclamés représentants ? L'amour leur paraîtrait-il un phénomène tellement inouï qu'ils en abandonneraient tout d'eux pour lui (les parents finiraient-ils leur vie esseulés, délaissés) ? S'ils étaient affectivement comblés par l'affection de leurs parents, négligeraient-ils la formation de leur esprit pour lui préférer la compagnie vagabonde de leurs pendants ?

Ceux qui ont des parents « qui sont là sans y être » ne peuvent guère que devenir des fantômes errants qui ne savent pas ce qu'ils font là.

[Si l'école jouait le rôle parental et familial que les parents et les familles ne jouent pas, ils n'y auraient plus d'enfants errants et délinquants.

Il est pour le moins aberrant de concevoir nécessaire de substituer par des crèches les parents indisponibles et ne pas concevoir comme aussi nécessaire de prendre en charge le développement affectif et psychologique des écoliers dont les parents, aussi indisponibles, ne peuvent

s'occuper. Si les crèches ont la même neutralité que les écoles dans le développement affectif et sensoriel des bébés, les générations futures seront, sinon asociales, en tous les cas orgiaques, impersonnelles, psychopathes (classique !). Si les crèches et les écoles jouent affectivement le rôle passable que les parents ont toujours joué, alors le futur sera le passé; ce qui, apparemment, convient à tout le monde.

Le temps est venu pour les écoles d'apporter aux enfants ce qu'ils n'ont jamais que rarement reçu des parents et trouvé dans une véritable famille : la joie de vivre plus que le simple nécessaire vital.] Si l'enfant est censé quitter ses parents à l'âge de la majorité sociale, ses parents sont censés fournir à l'enfant les moyens d'atteindre la majorité affective, intellectuelle, morale.

Il y a en tout cas des parents qui devraient s'embellir avant de prétendre faire l'éducation amoureuse de leur enfant car, ils sont bien souvent si répugnants à son cœur qu'ils faussent

la magie de l'amour et ternissent la beauté du sexe. Ainsi même, il y a des bigots qui sont tellement ignobles dans leur âme qu'ils ne devraient pas se poser en représentants de leur dieu, car ils lui font offense en plus de nuire à son image.

SECTION 6

Parmi les personnes vertueuses, ceux qui ne pratiquent pas l'amputation du sexe sont-ils moins proches de l'esprit saint que les circoncis ? Assurément pas ; bien au contraire (habituées comme elles le sont à se laisser prendre par tout ce qui les étreint ou animées par le souci de s'adapter à la culture locale en conservant leur culture d'origine, certaines populations immigrées cumulent même les vices). Cette pratique ne constitue donc pas un moyen en soi ; elle n'a aucune valeur probante. Elle fait partie des vieux remèdes, des pratiques folkloriques, des gestes

simples qui sont au mieux inutiles, au pire nuisibles.

[Ceux qui méprisent l'enveloppe sexuelle pour paraître spirituellement évolués feraient aussi bien de se faire enlever la cervelle car, elle ne leur sert visiblement à rien : une partie du cerveau n'est manifestement plus active au terme d'une circoncision, partie qui est le lieu d'une correspondance à une certaine conscience de chose, à une certaine morale dont sont dépourvus les circoncis. L'adepte de la circoncision a une conscience comme le singe qui aurait un livre de vérité posé sur son dos.

Il y a ainsi parmi les brebis du féminisme toute une série de pauvres débiles qui croient avoir plus de tête que de fesse en affirmant avoir, dans leur si précieuse vie, mieux à faire que de faire l'amour ; prétendant avoir leur cervelle pour partie préférée de leur corps, partie qu'elles aiment couvrir de crème — de pensées — (juste pour ça, la faire paraître)... En voilà encore pour croire

pouvoir faire la vie sans la vie ; le pénis sans prépuce.]

Que cessent donc, ceux à qui il plaît de paraître sans être, de sembler n'être que les savates de dieux errants. Qu'ils soient des pères face à leur propre fils, et pas seulement aux yeux de la société ou d'une déité car, le regard que porte un fils sur son père est au moins d'égale valeur à celui qu'un dieu peut jeter sur un homme.

Celui qui abandonne son fils à une idéologie ou à une société se distingue en rien de son anus. Qu'il s'abstienne donc de pousser la forfanterie jusqu'à prétendre défendre sa conviction ; celui qui n'est pas à même d'assurer l'intégrité de son sexe, de son rejeton.

S'il y a un père qui fait circoncire son fils en prétendant l'aimer, s'il l'aimait réellement et que son fils le reniait pour l'avoir fait mutiler, ce père réaliserait ce qu'est perdre une partie de soi — se retrouver avec le néant à la place de l'âme — (malheureusement les enfants préfèrent

avoir des parents indignes plutôt que de ne pas en avoir, tant il est se croire soi-même un peu irréprochable que de trouver ses géniteurs absolument respectables — ceux qui se posent en disciples de la perfection personnifiée —).

[Les parents se montrent si rarement autonomes — socialement indépendants, intellectuellement libres, affectivement mûrs —. Ils n'ont pour eux que soumission, permission, devoir, obligation. Des reproducteurs, voilà ce que la plupart sont ; de vulgaires reproducteurs qui perpétuent l'ordre des choses. C'est ainsi aux enfants attardés, aux corporatistes, aux sectaires, qu'ils servent de modèles déifiés ; être parent étant supposé être une preuve d'aboutissement — social, affectif, intellectuel —, car être enfant est méprisé.

Nombreux sont ceux qui s'interdisent de critiquer leurs parents, leurs ascendants (s'interdisant ainsi de devenir réellement adultes), ceux qui ne conçoivent pas d'aller au-delà d'eux, au-delà ce qui leur est divin ; car leur conscience ne va pas au-

delà. Ils ramènent leur origine à eux-mêmes ; au-delà de quoi il n'y a rien à leurs yeux. Pour cet gent, le mot est l'esprit, si bien que leur expérience de la vie se limite à ce qui s'exprime — avec les mots — ; et puisque nul ne semble se plaindre de l'indicible pratique de la circoncision, nul n'y trouve à redire.]

Pour qu'un circoncis envisage de ne pas soumettre son fils à la circoncision, il doit d'abord se libérer de l'égoïsme qui le pousse à vouloir son fils à son image, à son sort. De plus, il doit admettre qu'il a été victime d'un préjudice, d'une humiliation (ce qui lui ferait trop mal, l'homme de société n'ayant que rarement la force de se faire face — il préfère se dissimuler avec arrogance derrière l'ordre des choses auquel il se soumet —). Il doit ensuite se libérer de toute perversion qui le ferait se soulager sur son fils.

[Le circoncis veut autant avoir un droit de propriété inaliénable sur son fils que son fils veut avoir ce droit sur son pénis. Il veut d'autant plus ce droit

sur son fils qu'il n'a pas ce droit sur son propre sexe. C'est celui-là qui est le plus dépossédé de son sexe (soumis à des contraintes et des obligations telles la procréation) qui cherche à posséder la femme.

Si les gens avaient l'impression d'être propriétaires d'eux-mêmes, ils ne chercheraient pas à posséder des biens et des personnes. Ils s'accrochent à tout à et à rien parce que leur vie leur échappe ; elle tient aux biens et aux personnes.]

Le père qui refuse d'épargner la circoncision aux enfants montre qu'il n'a aucune raison d'être. En effet : à quoi sert-il qu'il y ait des pères si l'expérience des pères ne sert aux fils, si les fils doivent revivre ce que les pères ont vécu ? Si les fils de circoncis doivent être circoncis, les fils de déportés doivent être déportés. N'est-ce pas ?

[Expérience unique et divinissante, c'est une expérience enrichissante et fortement recommandée ; comme un saut à l'élastique . C'est vraiment une

expérience à vivre au moins une fois dans sa vie ; si possible, dès la naissance.

Il est admis que subir le sort d'une déportation ne relève pas du libre choix comme cela n'est pas admis des affres d'une circoncision. Le fait est : il y a les droits que l'on a sur soi — s'il y en a —, sur son corps, et il y a les prérogatives que l'on s'arroge sur autrui, sur le corps d'autrui. La circoncision relève moins du premier que du second cas.]

Sinon pourquoi ?

Pourquoi « Dieu » existe-t-il ? Hein ? Parce que la Choach. Pourquoi « Dieu » n'existe-t-il pas ? Parce que la Choach. Pourquoi les filles n'ont-elles pas de zizi ? Parce que la Choach. Et pourquoi les garçons en ont-ils un ? Parce que la Choach.

La Choach. La Choach. La Choach. La Choach. La Choach. La Choach. La Choach. La Choach. La Choach. La Choach.

SECTION 7

L'homme de religion n'a pas de dignité. Il est un souillon ou un bouffon. Il joue au vertueux en se corrompant avec la religion qui le soudoie au nom de la vertu. Il se réfugie derrière l'armure du chevalier jurant à genou que jamais il ne pliera le genou.

Il n'y a pas un homme, parmi ceux qui légitiment l'amputation du prépuce, qui ne soit ignare, stupide, lâche, soumis, arrogant, vaniteux, cynique, pervers, hypocrite ou licencieux. Il n'y a parmi eux pas un sage, pas un amoureux. Il n'y a que des brigands qui, pour en revêtir l'apparence, dépouillent le sage et l'amoureux de leur robe de sagesse et d'amour (il est de mentalité commune de voir de la sagesse en celui qui est à demi mort, désabusé par la vie, comme on voit dans la méditation un endormissement).

C'est à plusieurs qu'ils se ruent sur l'enfant sans défense pour le contraindre à la circoncision. Ils

s'y prennent à deux, à dix ; à toute une communauté.

[Parce que la circoncision ne relève pas d'un acte d'amour, ils ne peuvent intimement s'adresser à l'enfant. Ils ne peuvent guère, dans le tête-à-tête d'une déclaration d'amour, lui déclarer la circoncision ; ils doivent donner à l'acte une dimension communautaire. Ils ne peuvent dire à leur fils qu'ils vont le circoncire comme ils diraient à leur femme qu'ils vont lui « faire l'amour ». Comme de misérables petits v-i-oleurs, ils ont besoin d'agir en bande pour sentir la virilité vibrionner.]

Ceux qui, sur l'enfant sans défense, s'y prennent à deux, à dix, pour commettre leur ignoble forfait, ils ne sont pas des hommes, mais des demi-hommes, des dixièmes d'homme.

Si c'est dire le genre d'hommes qu'ils sont : parce que le sang excite les bêtes, dans la série des inepties avancées pour justifier la circoncision, quelques énergumènes considèrent le sang versé par le garçon circoncis comme l'équivalent d'une

menstruation... Cela doit signifier que la circoncision est un fait aussi détestable, aussi puant ; survenant lorsque quelque chose est mort dans le processus de vie.

[Voilà une bien minable référence pour de biens minables individus qui fantasment de pisser du sang merdeux. Le sexe de la femme est décidément bien trop près de l'anūs pour inspirer de bonnes choses ; excepté aux mange-merde.]

Si la circoncision est infligée au garçon parce que la défloration peut-être sanglante, que la défloration soit effectuée par voie de chirurgie, sous anesthésie, afin que la circoncision soit épargnée au garçon. Si c'est à cause d'un « Dieu », celui-là fait bien de ne pas exister car, il ne doit pas être bien net dans son genre.

Si, comme preuve de soumission — religieuse —, le sacrifice d'une vie — par égorgement — peut être remplacé par le sacrifice d'une verge — par circoncision — pour peu que l'on garde à l'esprit la connotation initiale de l'acte, la circoncision

peut également être remplacée par un acte de moindre cruauté.

Ce n'est pas là une affaire de forme, mais de fond : de même que serait banni du rang de l'humanité quiconque prétendrait réhabiliter le sacrifice humain, quiconque prétend perpétuer la circoncision sera banni à l'avenir (dans un proche avenir, c'est à espérer). De même que le monde n'aurait pas connu l'évolution relative qu'il a connue si le sacrifice charnel de la vie s'était perpétué, le monde n'évoluera pas davantage s'il ne renonce pas à la circoncision (ça tombe bien ! les infatués adeptes de la circoncision ne veulent pas évoluer).

La loi pénale ne reconnaît plus aux rites religieux le droit au sacrifice de la vie, et nul ne s'en indigne. Il est anormal et indigne que la loi pénale continue de reconnaître aux religions le droit au sacrifice du pénis (l'organe culte de la vie).

Ceux qui tolèrent la pratique de la circoncision parce qu'ils conçoivent qu'un acte barbare peut

être solennel, ils ne peuvent pas ne pas voir cette dimension dans la chasse, la tauromachie, la circoncision féminine...

Et cependant. Peut-on être insensible à la circoncision et être assez sensible pour appréhender le principe divin ? les règles du bel art. La divinité est certainement plus là pour redonner la sensibilité (l'intelligence) perdue par les adeptes soumis de la circoncision ; tellement nombreux étant ceux qui ne verraient pas une baleine dans leur bain, tous ceux à qui il faut alors bien un dieu de l'univers pour commencer à y voir clair.

Enfin, est-il bien le « Dieu » que l'on prétend (capable de sonder l'âme), celui qui a besoin d'une manifestation matérielle pour se convaincre d'être en présence d'un dévot ? L'exhibition de symboles religieux d'appartenance ethnique est à destination exclusive de ceux qui ne savent pas reconnaître leurs semblables — parce que leur image de soi est floue, leur sentiment identitaire n'est pas profond, leur piété n'est pas sincère —,

ceux au regard desquels la religion n'est qu'une séduisante « poudre aux yeux ».

Dans sa puante vanité de convertir le monde, toute religion de cet acabit se révèle contraire à la divinité. On peut ainsi supposer qu'une religion nouvelle apparaît parce que les précédentes ont eu un manquement dans l'humilité nécessaire à l'appréhension du divin ; chaque religion chasse l'autre comme une pute après l'autre, ne faisant que passer ou rejoignant la rangée. Avec son intime puanteur, elle n'a aucun mal à attirer les insectes, les cafards, les rats ; sa puanteur est leur lumière.

[Les religions sont des lumières où les esprits éphémères trouvent joyeusement une mort extatique.]

Loin des infatués et des illuminés, l'homme qui a éveillé son humanité est humble car, il a vu ce qui est grand ; l'humanité qui est la divinité pour les bêtes. Celui-là ne s'adonne pas aux religions qui, comme tous les supports de culte, ne sont que

basses dominations de l'ego. Il ne cherche donc pas à se distinguer en portant une marque particulière comme un esclave ou un animal de troupeau, pour montrer qu'il appartient à un groupe derrière lequel il puise sa matière à parader. Cet homme a cessé de se gratifier de sa condition d'esclave (l'asservissement qui dépersonnalise est trop souvent perçu comme un moyen de libérer l'âme comme l'esprit).

[Quelle qu'ait été son origine ethnique, l'initiateur de la religion occidentale est devenu l'être unique que l'on reconnaît en lui en se détachant de son origine terrestre. C'est sa démarche pour se sortir de sa condition initiale qui a fait de lui un être au caractère original. Cet être est aussi éloigné de son origine que l'homme du singe. En aucun cas il ne saurait être associé à la culture de la circoncision.]

SECTION 8

Bon enfant ou scrupuleux, l'homme se met parfois à l'épreuve de la croyance en un demiurge : s'étant un peu regardé de près et se trouvant extraordinaire, voire même unique en son genre, il se dit qu'il ne peut qu'être l'émanation d'un dieu... Il a alors au mieux la révélation d'un petit homme qui succombe à l'érotisme de l'égoïsme.

[Celui qui prétend se poser en interprète d'une parole divine ou prophétique devrait au moins être inspiré par ce qui a inspiré cette parole, être par conséquent lui-même capable de pareille parole ; sans quoi sa parole ne sera qu'intellectualisme vaseux, que vanité castratrice.]

Est-ce néanmoins « avoir la foi » ? Non. C'est se flatter soi-même dans son appréciation que de parler de génie créateur.

[Avec la sérénité de celui qui n'est pas impressionné par les grotesques simagrées verbales de

tous les primates qui cherchent à impressionner pour dominer, on dira que « Dieu » pourrait avaler des soleils, et même tout l'univers, il ne sera jamais que ce qu'il est ; ni plus ni moins. En fait, la seule grandeur du machin nommé « Dieu » est d'être, avec le mobile de la circoncision, le plus grand mensonge de tous les temps. Même pas ; il ne relève pas de l'esprit : « Dieu » est le gourdin que les hommes préhistoriques agitent pour s'imposer les uns aux autres.

Sûrement est un grand dieu, celui qui achoppa le sacrifice de l'enfant par égorgement, mais c'est un petit homme, celui, floué, qui a néanmoins achevé son geste délibéré en baissant les yeux jusqu'au sexe qu'il a circoncit.]

La foi ? Si le dieu des croyants n'avaient rien à leur offrir, s'il n'avait aucune personnalité, le suivraient-ils à la trace, l'adoreraient-ils ? « Oui » s'ils sont de « vrais croyants » (cela doit signifier « animés par l'amour » ou par une quelconque autre anomalie du développement psychomoteur).

Alors, de la même façon, s'il n'existait pas, ils croiraient autant en lui. C'est le cas.

[Si le crucifié était tombé de sa croix, certains bigots sont tellement bigots qu'ils l'auraient remis en place. Si leur dieu abolissait la circoncision, ils n'en croiraient tellement pas leurs yeux qu'ils se couperaient la tête.]

Rares sont ceux qui énoncent clairement leur croyance, leur foi ; car rares sont ceux qui la conçoivent bien. Les gens croient, mais ils ne savent pas vraiment en quoi ; si bien qu'ils peinent à définir l'objet de leur croyance — alors ils se l'interdisent — (il est du « Dieu » et de la circoncision comme des choses sans queue ni tête : chacun lui donne la valeur qu'il veut, chacun en fait ce qu'il en veut). Cela revient à dire : « Je sais, mais je ne sais pas quoi. Je suis, mais je ne sais pas qui. »

[Les gens font, mais ils ne savent pas ce qu'ils font ; autrement ils ne feraient pas le dixième de ce qu'ils ont coutume de faire. Il est aussi facile de

leur donner une habitude qu'il est difficile de la leur enlever.]

Ainsi, tu crois. Et alors, quoi ? Branlette de l'ego que cela.

[Ceux qui ont la capacité de voir là un stupide nihilisme ne devraient pas manquer de voir ce stupide nihilisme dans la circoncision.]

L'adhésion aveugle ou désespérée à une religion est une chose, la recherche personnelle et sincère d'une vérité est une chose tout autre. La première n'inspire que commisération. À la seconde seule va le respect.

S'adonner à une religion est une solution de facilité pour n'avoir pas à rechercher un sens improbable à une vie aléatoire ; pour n'avoir pas à se verser dans le monde ésotérique (on se contente alors d'une religion politicienne à paillettes). Les disciples des religions appartiennent à l'espèce de ceux qui posent des questions sans écouter les réponses — ils ne sont pas disposés à les entendre —, ceux qui invoquent des choses imposan-

tes qu'ils ne souhaitent pas voir se manifester et auxquelles ils ne sont pas prêts à faire face. Ils font juste les intéressants (ils essaient d'impressionner avec ce qui les impressionne) ; ils se laissent donc volontiers verser dans de la fumée et caresser par des paroles inconsistantes.

[La question de celui qui s'interroge sincèrement n'est pas une question, c'est du naturel curieux une forme de réponse qu'il s'apporte ; la réponse lui viendra spontanément, lentement ou rapidement, mais sûrement. Le véritable chercheur ne s'installe pas dans l'habitude de la recherche. Pour lui — c'est vital — « chercher » est avant tout « trouver ».]

Ils veulent croire qu'il suffit de se tenir au courant des récits mystiques pour être promis à un paradis — comme ils se bercent avec l'idée que porter sur soi « le symbole de la pureté » — (la marque de la circoncision) équivaut à être pur. Ils veulent y croire parce qu'il n'y a pas un disciple de religion qui n'ait été persuadé de sa mauvaise

nature, persuadé d'avoir besoin de se soumettre à un rédempteur.

Les religions crèvent les yeux des gens pour ensuite leur dire : « N'est-ce pas que vous avez besoin d'un guide ! ? »

C'est ainsi que l'homme est circoncis comme lobotomisé — sa morale est piétinée et son âme exilée — afin de le rendre tributaire de la femme, de ses leçons de morale et de ses états d'âme (elle lui sert de bras droit parce qu'on lui a coupé le gauche).

[Les religions monothéistes se basent sur un postulat : le libre arbitre de l'humain est la cause de son errance. La morale de ces religions concentrationnaires se résume à un dessein : supprimer le libre arbitraire.]

Il n'y a pas un enfant virginal pour croire naturellement en un dieu universel, pas un tel enfant pour se dire « fier » (pour croire en celui qui lave les péchés et rend fier, il faut s'être souillé avec ceux qui précipitent dans les ténèbres de la foi et

de la loi sans foi ni loi). Il n'y a ainsi pas un enfant à qui il viendrait l'idée de la circoncision.

Ça, c'est l'idée des sordides vieux salopards vermoulus qui n'ont plus pour désirs que des ordonnances administratives, médicamenteuses, des placements juteux, ceux qui soutiennent le caractère anodin de la circoncision — pour eux, certainement, les cadavres ambulants —. Ceux-là ne manqueront pas de voir en l'enfant plutôt un démon qu'un ange car ils sont ceux qui, enchantés par la grâce du nouveau-né, s'empressent de le façonner à leur image pour ensuite s'étonner de ne plus voir qu'un être malicieux, un niais. Ils peuvent bien faire un roi de quelqu'un, il en font un gueux.

Enfin ! Sont-ils sensés, ceux qui louent le créateur supposé d'un ordre de chose si malsain ? Lui qui devrait plutôt être maudit. Si le démiurge est un « bon dieu », que serait donc ce monde s'il était un mauvais dieu ? S'il y a de l'amour en ce monde, qu'est-ce que ce serait s'il n'y en avait pas ? ! Et

puis heureusement, hein ? que l'humain est intelligent. Qu'est-ce que ce serait autrement ?

[Il faudrait que le monde soit divisé en deux parties : les bons d'un côté et les mauvais de l'autre ; tout serait plus clair pour tout le monde. Au lieu de cela, les bons se croient mauvais et les mauvais se croient bons.]

La bêtise ne tue pas celui qui en fait preuve mais il arrive un moment où la bêtise devient criminelle ; on n'a alors plus le droit moral d'être bête. Il faut alors cesser de se gargariser avec sa « bonne parole » et flanquer une bonne claque à son petit crâne de primate pour entendre sonner creux : « Qu'est-ce que je fais avec ça ? Où est-ce que je vais comme ça ? » « Dis-moi, bon dieu qui est en moi » le dieu des cons peut-il ne pas être un con de dieu ?

On peut bien dire que l'humain est à l'image d'un dieu, qu'est-ce que cela vaut, si ce dieu est à l'image d'une bête ? À quoi peut bien ressembler le « Dieu » ? À tout ou à rien, à rien du tout ou à

tout du rien. Mais alors ! Mais c'est que ce quoi ce comment qu'il est ? !

Quel est le sexe des anges ? La réponse à cette question est le genre de réponse qui répond à une autre question : quel est l'humanité du dieu dit « Dieu » ? Questions sans réponses parce que non appropriées : le dieu qui prétend épargner l'extermination à l'humanité aussi longtemps qu'il subsiste un juste dans le monde, il devrait tout autant épargner la circoncision aux garçons dès lors qu'un seul en souffre. Alors une autre question se pose sur « Dieu » — comme un cheveu sur la soupe — : quel crédit accorder à ce gros con ? Le crédit à accorder au mythe d'un paradis.

[Le mythe d'un paradis pour les martyrs est de même inspiration que la promesse d'une retraite heureuse pour les asservis : la vérité est qu'en son temps de retraite terrestre on ne jouit que des affres d'un corps dégénéré, et qu'on n'a plus tout son esprit au moment de prendre sa retraite céleste.

Mythes esclavagistes que cela (tout esclavagiste promet une libération conditionnelle — il sait exploiter le fait que « l'espoir fait vivre » —).]

Sans nul doute permis, si le rire est le propre de l'Homme, c'est parce que la bêtise est le propre de l'Homme.

SECTION 9

Pour ce qui est des conséquences psychologiques, des altérations de la personnalité et du comportement... si elles ne sont pas spécifiques à l'opération de la circoncision, elles peuvent aller jusqu'à l'extrême — de la déchéance à la criminalité —, parce que « ce que la circoncision fait au corps est odieux, mais ce qu'elle fait à l'esprit est bien pire encore ».

[Mais pourquoi donc cette violence gratuite ? Parce qu'elle est gratuite !

C'est un cadeau de « Dieu » ; un cadeau de pacotille trouvé dans une boîte de lessive à récurer le pénis.]

Cela est d'autant plus criminel que vain : on n'a jamais vu aucun dieu se révéler au terme d'une circoncision ; ni dieu ni rien du tout, sinon que la misère et la bestialité du monde. La circoncision est une expérience minable. C'est un acte de vandalisme, une véritable calamité qui n'est porteuse que d'aliénation. Pour s'en convaincre, il suffit de regarder l'enfant tout juste circoncis : il a le regard de celui qui a vu sa mort ; le néant. Il n'y a dans son regard aucun enchantement.

[Profanation d'une tombe et profanation du corps d'un enfant sont des actes de même ordre : la circoncision est une profanation. Ils peuvent donc bien, les profanateurs de l'enfant, s'indigner de la profanation de leurs parents ; et ne pas voir dans les profanations de tombes des actes d'inspiration céleste faits pour leur ouvrir les yeux.]

Le fait est qu'être circoncis est porter la marque du mépris : c'est une preuve de mépris envers l'homme que de ne pas envisager qu'il puisse cruellement souffrir d'une circoncision, de le présenter comme insensible à la circoncision de son sexe, comme un cobaye que l'on peut torturer parce que sa conscience, sa sensibilité et son cerveau sont jugés primitifs, trop éloignés des subtilités du vivant pour en souffrir.

Logiquement, il semble évident que l'on ne peut acculer l'homme dans des rôles en correspondance avec la physionomie et la sensibilité féminine, et ne pas reconnaître qu'il puisse souffrir de circoncision comme une femme ; mais tout se peut dans ce monde illogique.

[On ne peut décrier la circoncision féminine sous prétexte qu'elle est source de souffrance physique et morale insupportable pour la nature délicate de la femme et soutenir que la femme est aussi forte que l'homme à circoncire, moralement et physiquement — et donc digne des mêmes prérogati-

ves — (la femme ne se sent jamais aussi forte qu'en se sentant protégée, soutenue, privilégiée, sacralisée, coulée dans la fonte, scellée dans le marbre).

On le peut : dans les contrées qui se scandalisent des arides contrées où une vie de femme ne vaut pas celle de trois hommes, une larme de femme vaut un océan de larmes d'homme.]

Alors, quand un homme dit la gravité, le drame de la circoncision, ne souriez pas, ne minorez pas. Entendez ce qu'il dit, ayez de la considération pour son ressentiment. Si vous n'y parvenez pas, imaginez ; imaginez qu'une femme le dit — en pleurant — (cela vous fera mieux entendre). Si vous n'y parvenez toujours pas, et bien, pleurez-vous.

Entendez : que la circoncision soit un moyen de rendre sociable (docile, résigné) l'homme primitif, cette amputation rend l'homme cultivé primitif, asocial, révolté.

[Jouez du scalpel sur le sexe des garçons, les insoumis joueront du rasoir sur la face des vieux cons ; pour célébrer ainsi la bonne entente entre les générations.]

La relation humaine est ainsi indubitablement plus conflictuelle chez les circoncis que chez les gens naturels, mais qu'est-ce que cela signifie ? certains circoncis ayant la sensibilité intellectuelle, l'orientation affective de ceux qui ne le sont pas, tandis que certains incirconcis ont une mentalité porteuse de circoncision. Cela signifie que l'acte de la circoncision s'étend au-delà de la mutilation génitale. Elle implique la conscience de soi, l'essence du genre humain, l'origine de l'espèce.

Pourquoi certains individus semblent avoir besoin de sciemment altérer leur anatomie à la seule fin d'accomplir le développement naturel de l'être humain aboutissant à une conscience de soi, de son corps ? Parce qu'ils n'ont notamment pas été caressés durant leur enfance ; ainsi éveillés à leur corps. Leur corps n'existe pas dans leur image de

soi ; ou seulement de manière informelle. Ils ont pour image de soi celle que la culture leur renvoie. Quand ils éprouvent le besoin vital de construire leur propre représentation d'eux-mêmes, ils ne trouvent que l'image rebutante d'une chair dont il ne reconnaissent pas la forme. Quand, pressés de se forger une identité pour exister socialement, ils ne peuvent revivre le lent et profond développement de l'enfance, c'est à coups de couteau qu'ils se hâtent de devenir.

Qu'ils prennent leur corps pour un mur de graffitis ou pour une caisse à outils, quand la mort n'est pas envisagée comme un moyen de libération, le délire comportemental ou la mutilation apparaît comme le seul moyen d'échapper à ce que l'on ne veut pas être (rien) ou de devenir ce que l'on ne peut pas être (tout).

Autrement dit, ce dont l'homme a besoin — pour s'éveiller à lui —, ce n'est pas d'une circoncision, mais de caresses, d'attention ; et ça, il ne peut malheureusement pas se le procurer lui-même

sans « virer de travers » (il attendra que son dieu daigne nettoyer la surface du globe des femmes réelles pour les remplacer par des femmes à l'image de leur mythe).

SECTION 10

Si la circoncision est légale en vertu du principe de liberté de conscience et que la femme est dissuadée d'adhérer à toute idéologie, croyance, ou coutume, qui l'engagerait à une circoncision, c'est que la femme est dissociée de ce principe de liberté ; mais s'il s'agit d'éviter à la femme — dans sa grande faiblesse d'esprit, de caractère — d'être soumise à une idéologie déterminée, contre sa conscience, son gré, il est discriminatoire et outrageusement scandaleux de ne pas protéger ainsi le petit homme — le garçon —.

La liberté de conscience étant la liberté la plus intime qui soit, au-delà l'intimité génitale, la refuser ainsi à la femme s'apparente fort à une

discrimination dépassant la discrimination sexuelle.

[Force est de constater qu'en terme de circoncision, la femme n'est pas majeure ; elle est considérée comme une gamine qu'il ne faut pas soumettre à la circoncision, ne serait-ce que dans l'image, dans l'idée, dans l'esprit, dans la suggestion. Petite nature !]

Ainsi, si l'on reconnaît à la circoncision une vertu intrinsèque (une valeur symbolique, faisant son œuvre par le seul fait de son existence, comme une divinité), la propriété d'assainir la vie, la sexualité, interdire à la femme de se circoncire revient à lui interdire d'orienter sa vie, son âme, sa conscience, dans une voie vertueuse. C'est l'aliéner dans la dimension purement génitale, animale, charnelle, primitive ; dans la légendaire aliénation de la femme.

[Mais, si ce qui — par la circoncision — est bon pour l'homme n'est pas bon pour la femme, la circoncision ne saurait se voir attribuer un

caractère universel (celui-là qui prévaut en matière de « parité », d'« égalité » entre les sexes, entre les races). Si la femme n'a pas besoin de circoncision pour être vertueuse, si, ainsi, la formation de l'homme et de la femme diffère, l'égalité naturelle des sexes ne saurait être mise en avant — sinon que dans la différence — (arithmétique — procédant par pirouette — et permettant de conforter l'inégalité — de fait — dans l'égalité — de principe —).]

Si la femme n'est pas libre de son choix, libre de sa conscience, elle ne peut guère prétendre se poser en personnage étatique, en directeur de conscience ; sauf, bien sûr, dans un système corrompu (le moins que l'on puisse dire, c'est que les femmes incirconcises ne peuvent représenter les hommes circoncis — si les hommes ne peuvent représenter les femmes parce qu'ils ne vivent pas la condition féminine dans leur chair comme dans leur âme, s'il faut ainsi élire des représentants féminins du sexe féminin — ; les

femmes n'ont donc politiquement, socialement et religieusement pas leur place dans ce monde de circoncis).

[Alors ainsi, — face à la circoncision — les hommes circoncis connaîtraient la liberté de conscience ? Aaah ! parce qu'en plus, ils font dans la farce.

Comme la liberté de conscience implique la liberté d'opinion, la liberté de religion, si une religion est l'expression d'une démarche personnelle, intime, librement consentie, l'exhibition de sa religion devrait être prohibée comme l'exhibitionnisme génital, comme une atteinte aux bonnes mœurs, comme un acte sexuel commis publiquement, comme une indécence (ce qui est sensiblement ainsi exprimé dans la législation laïque n'est pas respectée car la pratique des religions ne relève précisément pas de la liberté de conscience — mais « on fait comme si » —).

Quand on défend « le droit des circoncis à exercer leur culte », on défend en fait « le droit des

circonciseurs à exercer leur culte », « le droit des circoncis à circoncire » — des garçons qui n'ont rien demandé —. Le droit des circoncis n'est pas le droit des enfants qu'ils mutilent sexuellement.

Si droit il y a, que le droit des circoncis soit aussi, ainsi même, le droit des circoncises.]

La liberté de conscience est censée impliquer une connaissance des causes et des conséquences (s'il est entendu qu'il n'y a pas de liberté dans l'oppression et pas de conscience dans l'obscurantisme), un choix issu autant de convictions que de faiblesses assumées.

[Si la conscience est une chose qui s'impose à la conviction et à la faiblesse, si elle inspire une décision indépendamment de la connaissance des tenants et des aboutissants, c'est qu'il n'y a à son travers pas de liberté — de conscience —. Elle ne saurait donc être citée en modèle de l'ordre qui évite à la femme la circoncision.

Si par-delà la conscience existe une raison — d'infliger la circoncision —, la conscience et

son indépendance ne sauraient être placées au-dessus de tout. La femme ne saurait donc échapper à la circoncision.]

Épargner catégoriquement à la femme toute confrontation avec la circoncision ne lui donne pas l'occasion d'exprimer sa liberté de conscience. Il s'agit simplement d'accéder à son refus primaire (émotionnel, instinctif, infantile) de se voir soumise à l'éventualité d'une circoncision (c'est ce type de refus qu'exprime l'homme face aux revendications féministes, ce refus qu'on lui reproche et dont on s'acharne à triompher).

La circoncision du nouveau-né dans les termes susdits signifie qu'une conscience est reconnue au nouveau-né ; une conscience sciemment bafouée car, le respect du principe de liberté de conscience impose que nul ne soit exposé à la culture de la circoncision avant d'avoir atteint la maturité de sa raison, la liberté de sa conscience.

[Si la pratique de la circoncision ne se cachait pas derrière le silence du nouveau-né, de la

conscience obnubilée, elle cesserait aussi certainement qu'en étant soumise à la raison. En effet, quel adulte, quel enfant accepterait sciemment, consciemment, volontairement, librement (envers et contre les peurs, les menaces, les doutes, les suspicions), de se faire circoncire, sinon un malade mental ? C'est ainsi une maladie comportementale que l'on infuse en celui que l'on circonçoit ; une des maladies qui font du monde la folie.]

Il semble falloir accepter le fait que la circoncision doit invariablement être de genre masculin ; et au grand jamais de genre féminin (cela fait mauvais genre). Il est cependant naïf de croire que la circoncision masculine peut exister sans, tôt ou tard, entraîner la pratique de la circoncision féminine ; et ce d'autant plus qu'elle se généralise dans une culture de « l'égalité des sexes ». Cela ne fait guère de doute, puisque la femme est une suiveuse ; son attachement à ses attributs sexuels qualifiés d'équivalents masculins, ses modes

d'expressions et ses tenues vestimentaires en sont une démonstration (même si elle s'approprie tout comme si tout relevait de la femme et de la féminité). Si son autonomie devenait réelle, elle en viendrait à revendiquer le droit à la circoncision que l'homme lui refuse avec un paternalisme condescendant dont se satisfait la femme dans ce cas.

[C'est ainsi que la femme enceinte se sent obligée d'avorter si sa situation entre dans le cadre défini par la législation sur l'avortement car, il y a plus de devoir dans un droit que de choix ; de même que l'âge de la majorité sonne le plus souvent comme un glas faisant que chacun se sent tenu de quitter le foyer parental, et que les parents se sentent tenus d'encourager le départ de leurs enfants, sous peine de sembler hors-la-norme comme hors-la-loi.]

Il est amusant de voir la femme s'appuyer sur les biotechnologies développées par l'homme pour revendiquer un possible et auto-reproducteur

indépendantisme féminin (c'est une illustration de la manie qu'a la femme de s'approprier les œuvres de l'homme en s'octroyant le mérite de leur réalisation, comme si elles lui revenaient de droit)... Là où la femme croit avoir trouvé la voie de sa libération et de sa suprématie, elle trouvera le règne de l'homme.

La divinité est la référence de l'homme à laquelle il se compare et se mesure. L'homme est la référence de la femme à laquelle elle se compare et se mesure.

SECTION 11

Face au raisonnement intelligible et rationnel est opposé le raisonnement par l'absurde.

Selon ceux qui l'excisent sans motivation rationnelle, le prépuce ne sert tout simplement à rien... Ah bon. Et l'humain ? À quoi sert l'humain ? À priori, à rien...

[Tout est inutile, tout est vanité. C'est pourtant cet aspect futile qui confère aux choses leur légèreté si plaisante à vivre.

Et puis enfin, de quelle espèce serait le praticien qui arracherait systématiquement une dent simplement cariée ? Il serait un arracheur de dent, nullement un dentiste.

Si on appliquait à la condition humaine la logique qui s'applique au règlement de la condition sexuelle, il n'y aurait de soulagement possible pour le genre humain que dans son extermination.]

Qui, le plus, du prépuce ou du « Dieu », existe pour rien ?

On ne peut guère évoquer la création en tant que miracle et considérer le prépuce comme une chose malencontreuse ou un déchet de création. Créer est trop éprouvant pour penser que le prépuce a été créé inutilement. Puisque la Nature ne jette rien, on peut penser qu'elle ne crée pas pour rien.

Avant de décréter le prépuce inutile, il faut prendre la peine d'en chercher l'utilité. Il faut commencer par définir l'objectif qui sera de trouver le fondement du prépuce, son usage possible et insoupçonné ou simplement sa légitimité. Sans aucun doute, un fondement sera trouvé ou même inventé, et mille un usages si besoin est, si volonté est.

Ceux qui ont une cervelle en état de marche devraient la mettre en branle pour lui faire cracher le moyen de soigner le pénis à problème, au lieu d'écouter les langues fourchues parlant de le circoncire. Quant à ceux dont la cervelle n'inspire rien d'autre que la circoncision, ils devraient lui infliger ce qu'elle inspire si solennellement ; parce qu'elle a un sérieux problème — elle souffre de phimosis, de balanite, de cancer et d'éjaculation précoce —.

Ceux qui ne voient pas d'utilité au prépuce devraient se cacher de leur ignorance et de leur

manque de perspicacité, au lieu de s'en vanter avec arrogance et fatuité.

[L'éminence d'un concepteur de chose est de trouver une utilité à ce qui semble inutile au commun des mortels. Le concepteur de chose qui se comporte comme le destructeur de chose ferait mieux de céder la place à plus alerte que lui.]

À les écouter, on pourrait aussi bien dire qu'ils ne devraient pas exister, ceux qui sont du genre à nier l'existence de ce qu'ils ne discernent pas. Les faux dévots se comportent vis-à-vis du prépuce comme les athées vis-à-vis de la divinité.

Si bienheureux sont ceux qui peuvent donner un sens aux choses, bien plus nombreux sont ceux qui ne donnent pas aux choses et aux personnes la possibilité de montrer leur sens, leur nature, leur valeur, leur intérêt. Ils jugent et condamnent de fait ; parce que, tout instruits qu'ils soient, ils ne sont jamais que des gros cons bourrus.

[Ont tendance à s'adonner aux religions comme aux imposants courants philosophiques et

sociaux, ceux qui portent des jugements hâtifs et faciles, ceux qui se font des vérités simplistes et immuables, ceux qui ont un peu trop d'estime pour ce qu'ils pensent — c'est trop dire —, pour ce qu'ils sont — c'est beaucoup trop dire —, pour ce qui fermente en eux — voilà qui est bien dit —.]

Des bienheureux ? Non, de joyeux crétins.

Et bien, puisqu'on ne peut s'en remettre à un dieu ou aux fins esprits, il faut écouter ce que l'homme et la femme ont à dire, en vrai, et se demander par qui, de l'homme ou de la femme, vient la raison — la vérité —. Par qui vient-elle ?

C'est une pléthore d'énoncés logiques — « scientifiques, véridiques » — que la femme se fait brillance d'avancer à l'homme pour justifier le démentiel acte de circoncision masculine — parce que l'homme est supposé agir avec raison ou bien parce que la femme est censée n'être pas dépourvue de raison —. Pourtant, si de telles assertions sont avancées à la femme, ce n'est pas pour

autant qu'elle cède à la circoncision de la femme. On peut en déduire que, si la femme n'est pas dépourvue de raison, la raison ne l'emporte pas chez la femme ; elle porte la raison qui est celle de l'homme comme un attribut en devenir ou un appendice fossile.

Une chose raisonnable a-t-elle besoin d'être justifiée par la raison ? Sa raison ne devrait-elle pas se suffire à elle-même ? Ne sont-ce pas plutôt les choses déraisonnables qui ont besoin d'être justifiées par le recours à la raison ? Apparemment pas.

Si la circoncision des femmes se posait comme une nécessité incontournable, ce serait une vérité pas bonne à dire que l'on se garderait de dire. Si une vérité se cache derrière la circoncision des hommes, c'est une vérité qui n'est pas bonne à dire et que l'on dit pourtant volontiers ; on la clame, on la proclame. C'est une vérité qui ne serait pas bonne à dire si le monde nourrissait

envers les hommes le même sentiment protecteur et adorateur qu'il nourrit envers les femmes.

La vérité est peut-être plus simple : peut-être la vérité ne peut-elle se révéler qu'à travers l'homme.

CONCLUSION

Retenons que les motivations de la circoncision souffrent de leurs contradictions, et précisons ce à quoi il est ici fait allusion : chez l'adulte, le prépuce couvre l'extrémité de la verge sur au moins 4 cm, ce qui représente en fait une longueur de tissu double, soit 8 cm, puisque le prépuce est une double enveloppe. Cette longueur minimale de 8 cm doit être multipliée par le périmètre de la verge, soit environ 12 cm. La surface totale de peau excisée est donc de 100 cm² approximativement ; cela correspond à une étoffe de 10 cm sur 10 cm : c'est ce que l'on appelle « le bout » (le bout d'excellente qualité avec lequel des cliniques font de substantiels bénéfices en le revendant aux laboratoires travaillant sur la culture de peau humaine).

Cela représente 50% de la peau constituant l'enveloppe naturelle du pénis, 100% de la peau restant après une circoncision (parfois davan-

tage), ou encore 100% de la vulve, 100% du vagin.

Telle est la vérité épurée qui se trouve derrière l'obscurantisme auquel consent tout « bon citoyen » (le remède est pire que le mal).

On pourrait dire qu'il y a autant de « bonnes raisons » — sinon plus — pour circonscire la fille que le garçon. On pourrait aussi dire qu'il n'y a pas une bonne raison. Depuis quand la raison gouverne-t-elle le monde ? la raison ne sert qu'à justifier la déraison.

EPILOGUE

La résurrection de l'homme

SECTION 1

Que doit être l'homme ?

L'homme mûre que la femme appelle de ses vœux est un homme qui ne nourrit pas d'attachement inconditionnel à la vulve et aux seins. Celui qui sublime la vulve et les seins dans un sacre de principe n'est pas affranchi de sa mère. Celui-là qui est attaché à sa mère nourrit en lui une image primitive de la femme ; et donc de l'homme, si son attachement à l'aspect féminin primitif correspond à un besoin de s'y retrouver.

C'est une conception moderniste et futuriste de la femme que définit celui qui se prend à concevoir la femme sans vulve ni seins : il conçoit ainsi de circonscrire à l'essentiel la différence entre l'homme et la femme.

[En s'accordant à ce que l'homme soit maintenu dans une mentalité infantile vis-à-vis de la femme (dans la dévotion à la vulve et aux seins) la femme conditionne la restriction de son statut au rôle maternel. Et quand la femme revendique pour sexe une babiole génitale orné de fioritures, elle ne doit pas s'étonner de le voir destiné à la bagatelle.]

Pour que l'homme soit responsable de ses actes, il faut lui inculquer l'idée que l'homme est le garant de l'ordre naturel, que son sexe est le promoteur de la vie (c'est en cela que la femme trouve à prendre des airs supérieurs et revendicatifs). Il faut alors cesser de le déposséder de son sexe — d'administrer sa sexualité par circoncision —, cesser de le considérer comme un incapable juridique, un être immoral, un irresponsable qu'il faut soumettre à la surveillance omniprésente d'un chaperon comme à la critique omnisciente de la femme. Il faut redonner à l'homme le respect de soi dont il a été dépouillé (afin qu'il prenne sur lui

d'être exposé aux pires conditions de vie). « Libérez les nains de jardin ! » L'homme, alors, refusera de sacrifier son intégrité sur l'autel de la convenance à une femme, un dieu ou un Etat.

Si on induit en l'homme un sentiment de mépris envers son prépuce, si on en donne l'image vaporeuse d'une émanation illégitime, il ne faut pas s'étonner s'il traite ainsi la chair de sa chair — son sperme, son enfant — ; mais s'en étonnent ceux qui ne réalisent pas ce qu'ils induisent en pratiquant la circoncision. Lorsqu'on fait en sorte que l'homme méprise son prépuce en lequel la pensée primitive voit l'aspect féminin de l'homme (et le masculin de la femme dans le clitoris), il ne faut pas s'étonner s'il méprise la femme (si l'homme circoncis se reconnaît en la femme, c'est que le sexe féminin lui est une moitié de sexe).

Nul circoncis ne prend la mesure de ce qu'il a subi s'il n'a pas pour femme à aimer une femme circoncise. Il en est ainsi pour celui, régi par l'ego,

qui ne voit rien de ce qu'il est si ce n'est à travers un miroir (en effet, pour se voir soi-même avec les yeux de l'esprit, il faut savoir se détacher — affectivement — de soi, savoir renoncer à soi ; celui qui ne le peut ne peut pas davantage renoncer à son prépuce).

[Comme tous les circoncis ne croulent pas sous leur ego, là où la circoncision est exclusivement masculine, nombreux sont les réactionnaires à la moindre évocation de la circoncision féminine, ceux qui voient clairement en elle ce qu'ils ont subi.]

L'homme qui ressent pleinement sa masculinité perçoit la femme comme une parfaite étrangère (une étrangère respectable). Celui qui se sent familier de la femme est un homme indéfini. Celui qui ne distingue pas l'homme de la femme ne distingue pas le jour de la nuit, le vrai du faux. Or, celui qui ne fait pas la part des choses se comporte en irresponsable, en insensé.

C'est en étant un homme à part entière que l'homme connaît les valeurs de la vie ; qu'il peut faire la part des choses, et donc, se comporter comme il se doit. À travers le demi-homme ces valeurs sont perverties, tronquées.

L'instinct protecteur que l'homme manifeste avec insistance envers la femme — malgré la démonstration d'autonomie que la femme s'évertue à lui faire — relève d'un conditionnement culturel dont il n'est pas lavé (femme qui ne manifeste pas cet instinct protecteur avec l'enfant lorsque la culture l'emporte sur l'instinct — de défense, de survie —, au point de sacrifier l'enfant à la culture de la circoncision — à la pratique du sacrifice humain —). Si l'homme était suffisamment homme pour percevoir la femme par lui-même, à travers un regard d'homme, plutôt qu'à travers les conventions culturelles et les avis populaires, il saurait pouvoir se défaire de la femme. L'homme persiste à se comporter comme une mère poule avec une femme qui ne siège plus en son sein ; il

couve du vent, sa défunte virilité. La culture entretient en lui cet instinct — sacrificiel —.

[S'agissant de la circoncision des femmes, l'homme se comporte comme une gamine qui sursaute en exhortant le monde à ne pas abîmer sa poupée, son hymen ; seulement voilà, c'est lui la poupée.

On souhaite que l'homme soit infantile quand il doit considérer la circoncision féminine — dont alors il doit s'effaroucher —, mais on le contraint à faire fi de cet infantilisme quand il doit considérer la circoncision masculine. L'homme ne saurait cependant être un homme avant d'avoir assisté à une circoncision de fille comme à un accouchement de femme.]

L'homme culturellement dépendant se fait noblesse de défendre contre la circoncision la femme qui se fait triomphe de le soumettre à la circoncision ; petit homme dérisoire qui, par cet héroïsme populaire, entend se donner la valeur qu'il n'a pas.

L'homme continue de se comporter avec la femme comme au temps où chacun était tenu de se sacrifier pour l'autre tandis que la femme ne se sacrifie plus pour l'homme.

SECTION 2

L'homme a été culpabilisé par son manquement à la paternité — trop occupé qu'il était à se tuer, à la tâche ou à la guerre — ; accusé par la femme qui lui reproche son paternalisme machiste. Donc, puisque — sans aucun doute — le père est aussi important que la mère, il faut cesser de sacrifier l'homme au bénéfice de la femme. Il faut rendre obsolète la déférence à la femme qui fait dire : « Les femmes — et les enfants — d'abord. » L'égalité, d'accord, mais toute l'égalité, rien que l'égalité.

[Un jour, il faudra bien que la culture de la circoncision masculine explique en quoi la femme est

plus précieuse que l'homme. En quoi l'est-elle ?
Au regard de sa matrice ?

Est-il plus extraordinaire pour un embryon humain d'être couvé par une matrice de femme que pour une graine de pommier d'être couverte par un lit de fumier ? tout au moins pendant la période qui vaut à l'embryon de n'être pas plus considéré qu'une crotte de nez. Il est en tout cas un fait qu'en s'éloignant de la maternité, nombre de femmes deviennent des bêtes immorales, des crétines intellectuelles.]

Si on veut que l'homme prenne à cœur la paternité, il faut lui fournir les moyens d'être certain de sa paternité ; comme les contraceptifs sont fournis à la femme parce qu'elle ne peut s'investir dans la maternité d'une grossesse forcée. Il est trop souvent admis que la femme puisse imposer à l'homme la prise en charge du fruit de l'adultère, de la tromperie (non pas dans l'intérêt de l'enfant, mais plutôt parce qu'il appartient à la culture de la circoncision de mettre de l'amertume et des

remords dans l'acte sexuel de l'homme). Il n'y a en effet pas davantage de femmes violées — obligées d'élever le fruit du viol — que d'hommes ainsi abusés — ceux qui, en réalité, se font culbuter par la femme qu'ils croient dominer sexuellement —.

[Une femme qui ne veut pas enfanter est une femme responsable et mature qui agit dans l'intérêt de l'enfant et qui se libère du joug de l'homme ; elle a la morale pour elle. Un homme qui ne veut pas procréer est un lâche, un irresponsable immature et égoïste qui ne cherche qu'à se vautrer sur les femmes ; il a la morale contre lui.

Si la paternité était aussi facile à induire que le patriotisme, c'est pour l'enfant que l'homme se battrait — et puisqu'il est plus aisé de susciter le patriotisme, le patriotisme est une chose manifestement plus primaire que la paternité —.]

Tout homme devrait avoir l'opportunité d'observer ses gamètes de sorte que, celui qui n'est pas fasciné par la manifestation de la vie, émerveillé

par les créatures d'un autre monde, saisi par le fruit de ses entrailles, que celui-là — qui est étranger à lui-même — s'abstienne de procréer ; car l'enfant sera dans son cœur un inconnu, un étranger, un être inférieur et pesant.

[Peut-on être saisi par le fruit de ses entrailles et être indifférent à son prépuce ? Si c'est possible, alors tout est possible.]

Les esprits soucieux s'inquiètent de l'augmentation révélée de la stérilité masculine, mais peut-être faut-il s'en réjouir car, elle montrera que les femmes ne sont pas les génitrices absolues de l'espèce et que, en matière de préciosité, l'homme n'est pas à négliger (on fera le parallèle entre les hommes devenus stériles par suite du féminisme et de la culture pro-castratrice avec les animaux qui deviennent stériles dès lors qu'ils sont mis en cage). Alors, peut-être le sexe de l'homme sera-t-il suffisamment respecté pour être préservé, plutôt que circoncis ; comme une des espèces en voie de disparition dont on se préoccupe davantage que

de l'homme. Alors, bander et éjaculer ne sera plus synonyme de viol, de plaisir de la femme bafouée ou de saleté, ce sera une expression de divinité incarnée (il ne faut pas rêver, les colporteurs de la circoncision la présenteront comme le remède miracle contre la stérilité).

SECTION 3

Lorsque la femme enfante en demandant à l'homme de prendre en charge la moitié voire même la totalité de la maternité, lui demanderait-elle d'effectuer de même la moitié de ce qui lui tient particulièrement à cœur, la moitié ou la totalité de cette œuvre socioprofessionnelle en laquelle elle se complaît ?

[Si les hommes avaient demandé pour les femmes ce que les femmes ont demandé pour elles, cela aurait-il été légitimé ? S'ils demandaient pour eux ce qu'elles demandent pour elles, cela le serait-il ? Ce genre de requête, les hommes épris de justice

et d'égalité la formulent quand ils demandent à ce que soit accordé aux femmes « les bienfaits » de la circoncision.]

À partir du moment où elle est prémunie contre toute circoncision grâce à l'idée qu'elle est une couveuse sacrée de la vie, la femme doit assumer son rôle maternel (de toute façon, il n'y a aucune raison pour que l'homme s'adonne à ce à quoi la femme ne conçoit plus de s'adonner depuis qu'elle a goûté à la façon d'être de l'homme).

Et cependant, est-il acceptable que la femme s'arroge le droit (le privilège) d'élever seule l'enfant ? On ne saurait prôner la double identité sexuelle de chacun (afin d'éviter à la femme l'excision de son attribut génital pseudo phallique) sans donner à l'enfant un double modèle d'identité.

Mais pourquoi la femme socioprofessionnellement indépendante s'encombrerait-elle affectivement d'un homme pour servir de père à ses enfants alors que « les enfants n'ont jamais été élevés que par la femme », que « l'homme n'a jamais que

rarement fait acte de présence paternelle » ? Et pourquoi l'homme indépendant affectivement s'encombrerait-il socioprofessionnellement de la femme alors qu'il a toujours accompli son action socioprofessionnelle sans la présence de la femme ? Pourquoi l'homme confierait-il à une femme une tâche qu'un homme est parfaitement en mesure d'accomplir ?

Si on peut dire que la femme a toujours exercé en toile de fond une influence socioprofessionnelle — invisible mais réelle —, et si l'homme n'est pas conscient de ce qu'il doit à la femme, on peut aussi dire que l'homme a toujours exercé en toile de fond une influence paternelle — invisible mais réelle —, et que la femme n'a pas conscience de ce qu'elle doit à l'homme.

Pour accéder à des fonctions éducatives, gouvernementales, la femme prétend d'autant plus être la seule véritable représentante de la création et de l'éducation des enfants qu'elle ne l'est pas. « Je suis la mère des enfants. » Ça, c'est elle qui le dit ;

comme n'importe quel blaireau aime à s'enorgueillir de posséder l'origine ou la nationalité d'une personne éminente.

[Pour se promouvoir, la femme s'est octroyé la maternité « des grands hommes de ce monde » ; mais pas des petits hommes. Est-ce à dire qu'en n'accomplissant plus la maternité dans les règles qui ont prévalu à l'élaboration de ces grands hommes, elle promet de ne plus fabriquer que des nains de jardin ?

La femme qui veut faire de l'enfant un suiveur adapté à la société fait bien de le mouler dans le modèle communautaire des crèches. La femme qui veut faire de l'enfant un être unique, un inventeur, un pionnier, un éclaireur, un explorateur, un conquérant, elle doit s'offrir à lui et lui consacrer des moments privilégiés.]

La femme n'a pas d'instinct à suivre, pas de science infuse à distiller, elle n'a pas d'intuition à laquelle se fier. Elle suit simplement les préceptes féministes, les prescriptions médicales, les

ordonnances religieuses et les recommandations sociales : la femme est une exécutante assistée qui se targue d'être un décideur indépendant. Elle est « un petit chef » ; le petit chef d'une tribu d'hommes affectivement et mentalement attardés. [Depuis qu'elle sait lire les livres, la femme ne sait plus lire en elle ou en l'enfant. Quant à lire en l'homme, elle lit un mot (« pénis ») en se vantant de tout lire et de tout comprendre — car il est notoire que de l'homme il n'y a rien à comprendre, il n'y a de complexité riche et captivante qu'en la femme —.]

La femme qui n'enfante pas par passion pour l'enfant, par amour, volontairement, si c'est par obligation ou pour se situer socialement, qu'elle fasse mieux de ne pas enfanter ; car elle donnera à l'enfant uniquement ce que la société lui donnera à elle — ce qui, pour l'enfant, équivaldra à n'avoir pas de mère — (enfanter par obligation culturelle est comme enfanter à défaut d'avoir droit à la contraception, à l'avortement).

[Ceux qui envisagent de faire un enfant et qui se donnent l'air responsables et réfléchis en se déclarant conscients d'avoir à assumer cet enfant jusqu'à l'âge légal, social, de sa majorité, ceux-là font l'enfant pour accéder à une promotion sociale. Qu'ils fassent mieux de trouver une autre façon de se promouvoir socialement ; ils peuvent, par exemple, devenir de mauvaise foi, hypocrites, cyniques, lâches, traîtres, voleurs, usurpateurs, menteurs...]

SECTION 4

Comme de l'enfantement, la femme qui s'établit dans un foyer devrait s'en abstenir si c'est pour exiger de l'homme qu'il effectue la moitié des tâches ménagères car, son foyer n'est pas fondé, il est préfabriqué.

[Que les hommes soient conscients qu'instituer l'obligation culturelle du partage des tâches ménagères dans le cadre matrimonial pourrait entraîner

un motif légal de divorce au tort de celui qui n'aura pas honoré cette nouvelle obligation conjugale.]

Si la femme estime avoir plus à perdre qu'à gagner avec l'homme, que fait-elle en sa compagnie ? Pourquoi les femmes se lient-elles aux hommes ? À leurs dépendants ; par charité ? Est-il dans la nature de la femme de vivre à perte — par « amour » y compris — (à l'image de son sexe) ? Est-ce donc ainsi qu'elle escompte mener le monde ?

Puisqu'il est de mode d'accéder à toutes les requêtes des femmes, que la femme demande à être complètement séparée de l'homme, afin que chaque sexe puisse vivre dans une société à l'image de son mérite, de ses aspirations, de « sa véritable nature ». Elle ne le veut pas ? Pourtant, lorsqu'il y va de son intérêt, la femme revendique avec véhémence la possibilité de se séparer physiquement, socialement, moralement, affectivement, financièrement de l'homme... Qu'il en soit ainsi

pour toute chose, en tout lieu, en tout temps ; lorsqu'il y va de l'intérêt de l'homme.

La vérité est que la femme ne fait pas de faveur à l'homme en accomplissant pour lui des tâches ménagères, elle se préserve contre le tribut qu'elle aurait à payer si l'homme acceptait affectivement de se passer d'elle et de ses services.

[L'homme devrait néanmoins avoir honte de sa dépendance affective et ménagère qui lui sont une marque de virilité ; ce qui, de surcroît, est une marque de débilité.

Il faudrait expliquer à l'homme comment sa virilité peut faire bon ménage avec les tâches ménagères en lui apprenant à tenir fermement sa femme afin d'utiliser sa tignasse comme un balais serpillière. Hommes ! Servez leur repas aux femmes : découpez-les en morceaux et servez-leur elles-mêmes ; elles seront comblées. Ne jetez pas vos femmes usagées, recyclez-les ! Réalisez-le : — contrairement à ce qui transparaît si l'on sonde ses viscères cérébrales — la femme n'est

pas une pourriture perdue. Elle est recyclable et à usage multiple : avec une femme, vous faites un homme, un tracteur, un régiment, et même le centre du monde. La femme est une créature hyper malléable et super ajustable. C'est un prêt-à-porter taillée sur mesure — pour l'homme — que l'homme ne doit pas hésiter à porter ; quitte à ressembler un peu à une femme, une limace, un âne, un chien, une perruche.]

La vérité est que les femmes n'affirmeraient pas une indépendance sociale si elles ne devaient réellement compter que sur elles — comme dans le plus sauvage règne animal, dans la plus libérale organisation sociale —. Les femmes revendiquent d'autant plus vivement un indépendantisme —moral, affectif, intellectuel — qu'elles se savent sexuellement désirées, moralement soutenues, intellectuellement cultivées (ce qu'elles dénoncent comme du harcèlement, de l'abaissement, de l'exploitation) : la femme s'appuie sur quelque

chose pour jouer l'indépendante, et ce quelque chose n'est pas la femme.

Si l'homme abandonnait la femme, s'il l'ignorait superbement, elle réclamerait de l'attention et des attouchements («regardez-nous, nous ne sommes pas des chiennes!» pleureraient-elles en ne croyant pas si bien dire). La société qui cesserait de garantir une sécurité sociale ferait taire les revendications indépendantistes des femmes.

On dit que les enfants sont «pourris» (trop gâtés)... C'est ce que l'on peut dire des femmes.

[La femme ne se trouve pas assez gâtée. Elle ne jalouserait certainement plus l'homme si elle était circoncise.]

La femme voit souvent de l'ingratitude en l'enfant, mais elle ne réalise pas ce qu'elle-même doit à l'enfant. C'est bien souvent à son enfant qu'une femme doit la vie. Si la femme n'associe plus son image et son statut à la présence de l'enfant, elle perd sa légitimité aux yeux de l'homme qui lui tourne le dos. C'est alors lorsque la femme se

trouve seule face à l'homme que commence la guerre des sexes.

Il est de la femme comme de tout le monde : les gens se considèrent d'autant plus adultes et indépendants qu'ils s'appuient sur la collectivité sans en avoir conscience ; quand ils n'ont pas conscience de ce qui les constitue — croyant ne devoir qu'à eux-mêmes ce qu'ils sont, ce qu'ils ont, sauf lorsqu'ils sont démunis et désespérés — (un individu est une conséquence ou une cause, mais pas une nature en soi).

[Ceux-là ne voient pas les fautes du système en les délinquants et les marginaux car ils croient ne devoir qu'à eux-mêmes de ne pas être délinquants et désœuvrés.

Est-on — par défaut, en nature — censés se complaire du monde tel qu'on le connaît, ou bien faut-il quelque chose, en plus ou en moins, qui fait défaut au délinquant et au marginal ? Le délinquant et le marginal seraient-il donc aux gens de société ce que la femme fut à l'homme ?]

« Etre adulte » signifie « savoir demander », « compter sur »... On peut se dire qu'on est adulte quand on se dit que l'on ne peut se fier à personne et que l'on ne doit compter que sur soi mais, en société on est adulte quand on cesse de demander à ses parents pour demander — en son nom propre — aux acteurs de la société ; et puis surtout, lorsqu'on se prend au sérieux.

Si parler en son propre nom est être adulte, combien sont adultes ? puisque rares sont ceux qui pensent par eux-mêmes et agissent en leur âme et conscience. La plupart des adultes sont des enfants jetés dans la société tous justes armés de quelques préceptes inculqués par les parents ou les écoles. Si on demande aux adultes pourquoi ils font ce qu'ils font et disent ce qu'ils disent, pour la plupart des adultes, c'est parce que « d'aussi loin que je me souviens, j'ai appris ça de mes parents, à l'école, par la radio ou la télé ».

Quand la femme ne demande pas, elle fait deviner et légitimer culturellement ses besoins — pour n'avoir pas à quémander —, et ce d'autant plus sûrement qu'elle prend comme prétexte la survie de ses enfants — qui lui servent le plus souvent davantage de caution que de raison de vivre — (ce qui la conduit à revendiquer la possibilité de vivre sans enfants, à condition que la société la prenne en charge).

Il n'est pas surprenant que tout le monde veuille s'appuyer sur la société et évoluer dans les environnements artificiels (culturels) — afin d'avoir l'impression d'exister valeureusement et dignement — car c'est une impression de misérabilisme qu'il trouve au sein de la nature comme dans la réalité.

Au lieu de pousser dans le vide des téméraires accrochés à un élastique, il faudrait les abandonner nus dans la nuit noire d'une haute montagne hivernale et les inviter à soutenir leurs rengaines : « J'ai la foi. Je suis un battant. Je suis fier. » Leurs

affirmations auront tôt fait de se réduire au sifflement mesquin d'un sexe féminin urinant : « S'ai la soi. Se suis un bassant. Se suis sier. »

Ainsi, la plupart trouvent matière à réussir leur vie en accomplissant les rites de leur religion. Pour eux, leur vie n'aurait pas été réussie s'il n'avait pu mutiler le sexe de leur garçon ; ils se croient adultes parce qu'ils cèdent volontiers à la circoncision de leur fils... C'est dément, non ?

Ainsi, quand il croule sous sa fierté, celui qui se targue de réussite ressemble souvent à une fiante qui s'étale. « La réussite » marque une fin de chose, non pas un renouveau ou un commencement. « La réussite » se réalise le plus souvent dans le bonheur volé à autrui que dans le bénéfice de tous. Le « Dieu » est ainsi autant celui des usurpateurs que celui des abusés.

SECTION 5

Femme féministe. Elle est, derrière sa sacro-sainte liberté, encore toute barbouillée des traces de ses anciens fards. Elle n'a pas même le temps de se démaquiller. A-t-elle au moins le temps de se torcher ?

C'est cette femme pressée qui veut être traitée avec dignité, avec soin, avec attention, et ne pas être considérée comme un fardeau ; celle-là qui pèse sur la société de l'homme. Celle-là qui convient d'avoir des enfants (des responsabilités), mais pas sur les bras, elle aime que l'homme ait, à longueur de journée, la femme sur les bras, même et surtout s'il ne l'aime pas (elle ne veut pas exister à l'ombre de l'homme mais, en tant que mère, il lui sied d'être là sans y être). L'enfant lui pèse, mais sa grosse tête ne lui pèse pas ; pas si pleine que ça.

Il faut comprendre la femme, qui ne veut « plus jamais ça » ; la femme sous le joug de l'homme.

[« Plus jamais ça » c'est ça qui faut dir'euh quand t'on est un grand grand con... euh, non, un grand garçon ; et, euh, quand t'on a bien appris sa leçon.]

Sont-ils en mesure de tirer les leçons du passé, de l'Histoire, ceux qui ne tirent pas les leçons du présent comme de la vie quotidienne ?

Si on s'en tient à l'expression de la vie maritale, c'est comme une peste que les gens devraient fuir la vie maritale, mais non, c'est comme des moutons fous qu'ils se jettent dans la gueule du loup. Constamment, « on remet ça », encore et « toujours ça », le même « ça ».

[Dire cela, c'est mal juger l'altruisme des gens mariés car, comme on peut le constater, ceux qui sont empoisonnés par leur mariage aiment inciter au mariage les jeunes réfractaires — tant il ne leur est pas envisageable d'être de mauvais exemples — (c'est avec cette mentalité que se perpétue la circoncision ; mentalité de ceux qui entendent infliger ce qu'on leur a infligé). Ceux

dont le mariage est un bonheur, ils se plaisent à laisser l'Amour faire son œuvre, sans faire aucune recommandation religieuse, morale, ou sociale.

Mais pourquoi se marier ; pourquoi circoncire ? Pa-re-ce-que, il le faut ; à la queue-leu-leu. Il faut perpétuer l'ordre des choses ; telle est l'obligation de ceux qui ne respectent pas la nature des choses. Il faut se marier — il faut se faire circoncire — parce que c'est bon pour la santé : le mariage — la circoncision — prémunit contre les maladies de la jeunesse ; mais pas contre les maladies de la vieillesse — pas contre les ronflements — (ce que fait l'enfant en faisant pipi au lit, l'adulte le fait en ronflant). Le mariage — la circoncision — prémunit la société contre sa maladie de jeunesse : la jeunesse.]

Le mariage est une institution vraiment trop tor-due. Quand on voit ce que deviennent la plupart des mariages, il est sensé de penser qu'aucune société n'a intérêt à voir se former ces choses malfaisantes. Par conséquent, le mariage devrait

être prohibé, comme l'est l'association de malfaiteurs.

[En public ou en privé, le mariage se fonde sur la complémentarité, non pas sur la similitude comme le face-à-face de personnages de faïence ; sinon le mariage n'est pas ce qu'il est — s'il peut être homosexuel, contractuel —. Si l'union consiste à faire à deux ce que chacun peut faire seul, l'union ne se justifie pas ; de même que la relation sexuelle ne se justifierait plus si chacun pouvait seul ce qu'il ne peut qu'avec l'autre sexe.]

La violence conjugale engendrée par le poids culturel du mariage — auquel chacun se sent tenu de se soumettre, après une éventuelle période d'essai officialisé, contractualisé — augure la violence sociale entre les hommes et les femmes comme conséquence de l'immixtion des femmes dans l'espace vital des hommes. Le mariage forcé qui est dénoncé dans la sphère privé est celui-là même qui est instauré dans la sphère publique.

La femme insiste pour avoir sa place à la place de l'homme, parce qu'elle le juge socialement lâche et volage comme peu enclin à s'engager durablement dans la vie de couple... Cela lui va bien de parler ainsi, elle qui est à son avantage dans le mode de vie qu'elle définit : avec son esprit larvaire, avec son sexe larvé, avec sa mentalité de larve, la femme vit comme une larve, tandis que l'homme vit comme un papillon (elle est une larve qui, pour croître, suce l'homme jusqu'à la moelle). La femme ramène tout à elle tandis que l'homme va vers les choses (elle regarde l'homme ramener tout à lui après que tout a été ramené à elle).

[Si l'homme ne s'engage pas aisément, c'est précisément parce qu'il prend l'engagement au sérieux (peut-être parce que pour lui l'engagement à une connotation militaire et funeste). S'il s'engage, c'est pour la vie jusqu'à la mort — pas pour divorcer au jeté de dé — ; l'homme fait, dirons-nous, pas l'homme de société — lui n'est pas engagé, il est fait prisonnier —.]

C'est à un communisme — matrimonial — que convie la femme du féminisme ; un leurre lustré qui cache la désolation.

[Le féminisme ? Quel féminisme ? Il est du féminisme comme du virus, de la bactérie : c'est polymorphe ; ce machin.]

SECTION 6

La contraception et l'avortement libèrent la femme de l'enfant, l'émancipation libère la femme de l'homme. L'homme, par contre, se voit imposer la présence de la femme à chaque instant de sa vie quotidienne.

C'est un fait, l'homme est littéralement envahit, hanté, possédé, agressé, vampirisé, dépossédé par la femme, sans qu'il ne lui soit possible de préserver son intégrité. Plus que jamais l'homme est contraint de supporter la charge de la femme. L'homme ne peut rien faire sans que cela ne soit au bénéfice de la femme. La femme rode autour

de lui telle un négrier, un rapace, une sangsue ; ne voyant dans la vie de l'homme que son dû, sa propriété.

[La femme usurpe la vie de l'homme car la vie féconde de la femme est restreinte : la femme ne vit pas « plus longtemps » que l'homme, elle vit « plus vieux » ; sa puberté est avancée car ses gonades meurent précocement.]

Il n'est pas acceptable que l'autonomie de la femme soit à la charge de l'homme, pas juste que l'homme n'ait pas la possibilité de se prémunir de manière contraceptive contre la femme, pas le droit d'« avorter socialement » d'elle : puisque l'homme et l'enfant, pour la femme, c'est quand elle veut et comme elle veut, la femme et l'enfant, pour l'homme, doit pouvoir être comme il veut et quand il veut.

[La contraception est jugée contraignante et nuisible par le féminisme qui s'indigne de ne pas voir un tel procédé appliqué à l'homme... Ainsi en est-il comme le sexe féminin est dissocié (on peut

modifier un attribut, un processus, sans altérer les autres), tandis que le sexe masculin est monolithique, unitaire, indissociable (c'est pourquoi la femme conçoit l'ordre social — dans la division — à travers un partage des rôles, des tâches, tandis que l'homme — et la féministe pseudo-phallograte de son clitoris — conçoit cet ordre à travers l'exclusivité).

Si ce point de vue ne convient pas aux féministes, qu'elles le conçoivent elles-mêmes, le contraceptif masculin qui les fait saliver d'en bas.

« Partage ! » clament-elles, tant et si bien que des hommes se livrent à une vasectomie pour éviter que Bonbonne ne se prenne 50 kg de pilule dans les fesses, et aussi parce que « aucun homme n'accepterait d'avaler une pilule par jour pendant vingt ou trente ans » (ça c'est bien vrai : frappés comme ils le sont, par les maladies cardio-vasculaires, les hommes doivent avaler dix pilules, trois fois par jour, leur vie durant, en suivant un régime désodé).

Si le sexe féminin joue un rôle majeur dans la procréation et que le sexe masculin joue un rôle mineur, comme cela se dit pour ennoblir et promouvoir la femme, il est logique et juste que la charge contraceptive incombe à la femme (pour éteindre un feu de forêt, on arrose la forêt, non pas l'allumette qui l'a embrasée).]

L'homme aurait bien mieux à faire que de libérer la femme, il devrait l'abandonner. Quand la femme lui tourne le dos, il devrait lui donner un coup de pied dans le derrière, quand elle veut le devancer, et un coup de poing dans les dents, quand elle veut lui faire face et lui tenir tête.

Si la femme trouvait elle-même le chemin de sa liberté, alors l'homme, également, serait libéré.

[Mais la femme, la femme... La femme est-elle stupide ou crapuleuse à ce point qu'elle n'admet pas que l'homme veuille rester seul maître de lui-même, de son corps, de sa politique, de son domaine ?

Quand les femmes disent « non », les hommes doivent comprendre « non », mais quand les hommes disent « non », les femmes ne comprennent pas « non », elles entendent « na » ; le babil baveux d'un bébé qui attend de se faire torcher. On leur pardonnera, demander aux hommes, elles savent si bien le faire ; c'est presque tout ce qu'elles savent faire, leur langue est dédiée à cette tâche.] La femme devancera-t-elle un jour l'homme dans l'innovation, ou bien ne fera-t-elle jamais que le plagier, s'approprier le mérite de ses découvertes et de ses œuvres ? Ce serait le signe d'une véritable autonomie de la femme, et alors, enfin, d'une libération de l'homme.

En attendant ce jour de libération, la femme s'impose à l'homme comme un violeur (elle veut le contraindre à un rapport intime, elle veut forcer son amour, quand ce n'est pas lui dérober son bien, son intégrité). L'homme, par contre, est accusé d'agression s'il impose sa présence là où s'exerce le fondement de la femme (l'intimité fémi-

nine). « Interdit aux femmes » est désormais interdit, « interdit aux hommes » est plus que requis.

[On pourrait penser qu'il faudrait être un homme déviant pour avoir envie de traîner dans les petits coins privés des femmes, mais il n'y a pas même un homosexuel, pas un tordu du sexe pour porter plainte contre cette atteinte autocratique à la liberté fondamentale d'aller et venir de gauche à droite, de haut en bas, en avant et en arrière. Personne ne porte plainte comme cette interdiction car, ce que font les femmes en particulier n'intéresse que les femmes.]

La femme veut évoluer magnifiquement dans les espaces de vie de l'homme tout en lui étant inaccessible ; autant dire qu'elle veut le rendre malade de son désir. Quand la femme singe l'homme, on peut imaginer la hantise de l'homme pris au jeu de son reflet, de son ancêtre embryologique ; il en viendra à développer, soit une folie alanguie qui le consumera, soit une folie furieuse qui fauchera la femme.

[Que la femme soit la force de l'homme, et non sa faiblesse, si elle veut que l'homme accepte d'avoir une femme en son sein.

Dénoncer l'inertie de la mentalité dans l'application des lois sexistes favorisant la femme revient à dénoncer cette même et unique mentalité qui cultive une image de la femme idéalisée par la maternité, cette image qui évite à la femme la circoncision comme la mobilisation automatique dans les conflits armés.]

SECTION 7

L'homme ne peut-il vivre sans femme ? C'est pourtant ce qu'il est tenu de faire lorsque cela lui est imposé — notamment par les femmes —.

La femme lui paraît une compagnie d'autant plus essentielle qu'elle remplace sa mère — qu'il n'a pas eu —. De plus, celui qui remplace sa mère par une épouse perçoit son fils comme un rival. Celui-là ne se sentira évidemment pas investi par

le sentiment paternel ; quand il ne se comportera pas de manière criminelle envers ce rival.

L'homme s'est vu reprocher de n'avoir jamais voué qu'indifférence et mépris à la femme. Cela démontre que, depuis toujours, l'homme est contraint de s'unir à la femme, contraint de la choyer, envers et contre son penchant, sa nature intime, son intérêt ; aujourd'hui plus qu'hier.

Le culte de la femme maintient l'homme — maintenu dans une dépendance morale vis-à-vis de « Dieu » — dans un état de dépendance affective vis-à-vis de la femme. L'ordre social — basé sur la dépendance réciproque — ne peut toutefois pas reposer sur une émancipation féminine : si on développe intellectuellement la notion d'indépendance entre l'homme et la femme, il faut développer l'indépendance affective ; faute de quoi on aboutit à des attitudes, des comportements et des lois contradictoires et néfastes.

[Ainsi même, la culture sociale et morale égare les gens dans un monde éloigné des exigences éco-

nomiques qui régissent la société. Elle développe en eux une mentalité en totale contradiction avec la mentalité développée en eux dans le monde du travail antisocial et amoral ; ce qui induit en eux des antagonismes et des désordres mentaux comme des « maladies psychosomatiques ».]

La société sait se donner les moyens de soumettre l'homme aux exigences féministes, militaires ou Etatiques, alors, plutôt que de l'accabler avec l'im-maturité qu'elle voit de ce fait en lui, elle pourrait aussi bien se donner les moyens de rendre les hommes affectivement indépendamment — des femmes et de la société —. Plutôt que de permettre l'avortement de l'enfant ou l'émasculatation des hommes —violeurs, irresponsables géniteurs —, il serait plus sain de développer l'indépendance affective de l'homme, de libérer l'homme de la femme. Si rien n'est entrepris pour guérir les hommes des femmes et pour éviter que les filles ne se collent aux garçons, c'est bien pour maintenir l'homme infantilisé sous la domination

de la femme attachée à l'ordre social (si les hommes étaient affectivement libre ou sans attache, ils présenteraient une menace plus grande pour l'ordre des choses que tout ce que l'ordre des choses a jamais connu).

Les guerres et l'argent, les femmes et le « Dieu », à cela se réduit la vie de l'homme. Pour tout ce à quoi l'homme se réduit vient une question et une seule : pourquoi ?

Une femme, pour quoi faire ? Si c'est pour s'envoyer en l'air en s'empoisonnant la vie, autant se droguer.

Pour quoi faire une femme ? Quelle question ! Une femme, c'est très utile : ça sert à déposer le nouveau-né à la crèche — et ça n'oublie pas de le récupérer le soir — (quelle tête !), ça sert à sortir le plat surgelé du congélateur — et à le mettre dans le four à micro-onde —, ça sert à mettre la vaisselle dans le lave-vaisselle et le linge dans le lave-linge — très ordonnée, la femme —, ça sert aussi à étendre le linge — aucune

machine ne le fait —, et à passer l'aspirateur — ça pompe l'air —. Parfois, on peut la voir se dandiner et devenir langoureuse, se faire propre et affriolante (qu'est-ce qui lui prend?!?) — quand elle est un brin surmenée —. Et puis, ça met de l'ambiance quand ça se met automatiquement en marche pour débiter toujours la même rengaine : « C'est moi qui fait tout. » (ça fait aussi dans l'originalité, alors ça passe régulièrement le disque branché qui s'intitule :« la femme battue »).

Qu'elle le fasse, son Tout, et qu'elle s'étouffe avec. Que ferait l'homme sans la femme ? Manifestement rien ; elle est sa grosse tête et son gros nœud autour. C'est dramatique, mais ce drame est admis comme la norme.

Pourtant, quand on est ordonné, autonome, responsable — comme on est censé l'être dans le monde contemporain —, que peut-on bien avoir à faire d'une femme au quotidien ?

[Le célibat devrait être un des critères d'embauche « des responsables » : quand on se met à rêver ce que serait le monde avec des femmes « au Pouvoir », que l'on se mette à penser ce que serait le monde avec des célibataires convaincus (comprenez « des incorruptibles ») « au Pouvoir ».] L'attachement — lors même et surtout suicidaire — de l'homme pour la femme est un comportement vraiment étrange ; tellement étrange que l'on peut se demander s'il est naturel (ce qui suscite l'attachement de l'homme pour la femme étant ce qui génère la propension compulsive de l'homme pour le tabac, l'alcool, les idéologies, et les autres stupéfiants).

Qu'est-ce que la femme est ou fait de si extraordinaire qui explique que l'homme ne parvient pas à se passer d'elle ? ce que les femmes sont et font, les hommes l'ont toujours été et l'ont toujours fait. L'homme, manifestement, ne s'est pas révélé à lui-même ; l'homme véritable n'est pas encore né.

[Si l'affectivité ne tient — comme toute activité vivante — guère plus qu'à de la biochimie et si drogue est toute substance provoquant une accoutumance, une dépendance, la dépendance affective doit être considérée comme une maladie, un vice — et drogue est ce qui génère la coutume, la dévotion religieuse, le national-patriotisme —.]

La plupart des hommes entretiennent le sentiment que leur pénis est sans existence s'il n'est pas associé à une femme. À leurs yeux, il n'est valorisé que par une présence féminine ; ils se sentent alors privés de pénis s'ils sont privés de femme (il faut croire que leur sexe ne tient pas tout seul ; puisqu'ils ont besoin d'une femme pour le leur tenir). Ceux-là admettent que leur sexe est leur faiblesse, ils n'en font pas leur force (c'est réprimé). Leur femme est leur sexe, un sexe externe qu'il protège mieux que leur propre sexe, leur sexe interne (la femme est le soutien-gorge

de l'homme, parce qu'un homme sans femme est comme un bœuf sans montgolfière).

Les hommes désœuvrés se complaisent d'une femme qui parasite leur vie jusqu'à la rendre invivable car elle la réduit à ce qu'elle est. Ainsi va l'ego.

Comment en serait-il autrement ? La femme ne veut pas se démarquer de l'homme, vivre sa vie — sans lui —. Elle ne veut pas le laisser en paix ; excepté lorsqu'elle n'a plus rien à en tirer. Elle veut le dévouer à elle.

La femme tient à son droit de vote et de libre expression car elle tient à pouvoir tout demander à l'homme, et toujours plus ; elle a toujours quelque chose à lui demander. Son rapport à l'homme ne consiste qu'à lui extorquer des choses ; éventuellement à coup de sexe.

La femme n'a de cesse d'exiger toujours plus de l'homme. Il ne lui vient manifestement pas à l'esprit de devoir donner une contrepartie ; elle s'imagine sans aucun doute que sa seule pré-

sence est un cadeau en soi (tous les cadeaux et toutes les faveurs qu'elle demande à l'homme — tous ceux que l'homme lui accorde — sont destinés à la rendre attrayante à l'homme ; comme un produit qu'il faut payer cher pour lui permettre d'être valorisé par des publicités et un emballage aussi séduisants que coûteux, ce qui se résume à « se faire prendre à son propre jeu » comme un enfant qui aime se faire peur).

[Quand on est une femme féministe, instruite et fortunée ou rusée et intéressée, on ne dilapide pas son argent dans les produits de beauté et les prêts-à-porter. On se conduit à l'instar des sectes qui deviennent des religions officielles : on achète des terres pour y édifier les bases du monde auquel on aspire — on développe son propre langage, sa propre connaissance, sa propre technologie, le tout évidemment supérieur à ce qui existe, afin de le voir imposé de fait — (de fait, non par corruption comme par décret) ; on ne se contente pas de parasiter celui que l'on exècre.

Au lieu de parasiter et de pourrir les partis politiques pour en obtenir des places de choix, on crée son propre parti ; sauf lorsqu'on a la lucidité de penser que les femmes n'ont pas intérêt à s'opposer de front aux hommes sur qui elles butent comme sur un mur (ce n'est pas le mur qui se cassera).]

Au fond, qu'est-ce qui lie l'homme et la femme ? L'amour bien sûr ! ce fauteur de trouble, ce brise-cœur, ce faux jeton. Et bien, non, même pas !

Il n'y a pas d'amour entre l'homme et la femme, il n'y a qu'un rapport de force, d'intérêts, au mieux, qu'un échange de procédés ; si bien que les rares instants d'amour sont perçus comme des moments d'égarement. Sitôt l'homme témoigne de la faiblesse, la femme en profite pour l'abuser (c'est dans les moments de faiblesse où l'homme est demandeur d'affection, de sexualité, que la femme sait pouvoir le dominer et le rabrouer, jamais quand l'homme est susceptible de la rejeter ; elle

joue de la force quand l'homme joue de la faiblesse).

Que l'homme ne se fasse pas d'illusion sur « l'amour » que la femme lui voue : à quinze ans toutes les filles cherchent l'Amour, et si à vingt ans elles se contentent de l'amour d'un jour, à trente ans la plupart ne cherchent plus qu'à « se fixer », « se caser », et à quarante ans à divorcer ; sinon... Ce n'est pas par amour, par loyauté, par vertu, pour bonne moralité, qu'elles ne commettent pas l'adultère, c'est pour ne pas perdre leur confort affectif, social, financier.

À mesure que l'homme s'engage — matériellement, financièrement, affectivement, socialement — dans une relation avec une femme, et qu'il risque un préjudice dans une séparation, la femme sait pouvoir l'aliéner dans une exigence qui va dans son sens à elle, qui est tout à son avantage. Entre la minette des premiers jours et la mégère des jours suivants, rare est l'homme qui

voit la femme venir. Le plus souvent, la femme vient à l'homme par derrière ; elle s'impose à lui. L'homme se croit homme en traquant la femme. Qu'il prenne conscience que la femme voit aussi en l'homme une proie à piéger (l'homme chasse ce que la femme pêche). La femme n'est pas davantage l'amie de l'homme que l'homme n'est l'ami de la femme.

Il y a entre l'homme et la femme le rapport qu'il y a entre l'humain et les animaux dont il se nourrit (l'humain se nourrit exclusivement des animaux avec lesquels il entretient une relation affective en évitant de consommer les animaux qu'il ne connaît pas intimement). Toutes les créatures ici-bas ne font que s'entre-dévorer, chacune à sa façon : ne s'approchant l'une de l'autre et ne cherchant dans le leurre de l'affinité que le meilleur moyen de se dévorer la figure, plus ou moins proprement.

[Ceux qui ne conçoivent la relation à autrui qu'à travers le lien social considèrent leur partenaire sexuel, leur conjoint, comme un des ustensiles

permettant de se situer et de s'affirmer socialement — une voiture, un animal domestique, des chaussures — (les signes extérieurs de la position sociale). Pour beaucoup, la condition humaine se limite à la condition sociale.]

Chaque opportunité donnée à la femme de pouvoir substituer une forme de dépendance vis-à-vis de l'homme par une forme d'indépendance est pour la femme une occasion supplémentaire de dénigrer l'homme : la femme ne s'accommode de l'homme que dans les secteurs où elle ne peut pas s'en priver. Ce qui devrait d'être un soulagement pour l'homme est sa hantise parce que c'est à lui que revient la charge de réaliser l'indépendance de la femme.

SECTION 8

L'homme ne devrait pas se sentir tenu de payer — de sa personne — pour une femme (c'est là une mentalité que la société des femmes

gagnerait à encourager, puisqu'elle devrait mettre fin à la prostitution ; ou mettre les prostituées « sur la paille »). L'homme doit cesser d'être esclave de la femme dégénérée — la vieille et la perverse — qui le réduit en esclavage par temps de paix et le pousse à la guerre en temps de chômage. Celui qui répond inconditionnellement aux requêtes de la femme se comporte comme un gamin qui s'évertue à convenir à sa mère.

[Ceux — en dépendance affective — qui admettent de se faire abuser par la femme, ils aiment manifestement retrouver la sensation que leur procurait leur mère quand elle leur administrait un suppositoire. Certains hommes n'aiment manifestement pas tant la femme que le fait de se faire prendre par elle.]

La fille apprend très tôt à ne rien céder au garçon sans garantie, sans contrepartie (parce que « en affaire », il n'y a pas de confiance, il y a des garanties ou il n'y en a pas), tandis que très tôt le garçon est conditionné pour tout concéder à la

fille. Il est grand temps d'apprendre au garçon à ne rien céder à la fille sans contrepartie.

[Si la femme est présumée apte à s'assumer, il faut libérer l'homme de l'obligation de l'assumer. Il faut donc cesser d'exiger de l'homme qu'il fasse des concessions à la femme. Mais si la femme a la capacité d'affronter seule la vie et la mort, comment donc n'est-elle pas en mesure d'affronter l'homme sans le concours de l'homme ? L'homme est-il plus imposant que la vie et la mort ? un dieu.

Dans la nouvelle bienséance, l'homme n'ouvre pas la porte des domiciles devant la femme, pour lui céder le passage, il ouvre la porte des écoles, des entreprises, des institutions. Quand donc aura-t-il la bienséance d'ouvrir ainsi à la femme la porte de la mort, du néant, de la circoncision ?]

Il existe une pression culturelle qui muselle l'homme en l'obligeant à se laisser malmener par les revendications féministes; ce qui équivaut pour lui à être pieds et poings liés pendant qu'il se fait

tabasser... Et le voilà considéré comme subversif s'il s'y refuse, et le voilà traité d'indécis — de couilles molles décérébré — que les femmes doivent exciter, inviter, forcer, gouverner, s'il s'y complaît.

[On lui coupe le sexe et c'est lui le tortueux ; celui qui s'insurge. C'est un malade qui sera guéri et remis sur le droit chemin quand il jugera normal de faire couper le sexe de son fils ; alors à sa fille, il se devra bien de lui mettre un coup de rasoir entre les cuisses pour la faire crier de bonheur. C'est normal mais cela doit trouer le séant.]

Culturellement il n'est pas permis à l'homme d'entretenir un rapport franc, viril, avec la femme. Il est tenu de ne pas la malmenier physiquement, mais également verbalement, moralement, psychologiquement ; ce qui est tout à fait permis à la femme. [La critique acerbe de l'homme que la femme nourrit jusqu'à le réduire à une fiante est révélatrice du mépris que la femme se voue : elle avoue mépriser qu'elle est une mange-merde. Celle qui

se tient à l'écart des hommes dont elle se révolte, elle révèle au moins l'estime qu'elle a de soi.]

Quand l'homme cessera de voir la femme comme sa mère, il se permettra de la critiquer, de la voir telle qu'elle est : ni plus ni moins que comme lui est. Quand l'homme admettra que la femme féministe est prête à tout pour reléguer l'homme au rang de servile sous-partie de la femme, d'animal domestique, prête à l'écraser sans vergogne en versant des larmes de crocodile et sans lui faire le moindre cadeau, peut-être laissera-t-il sa force revenir à lui pour reprendre la place légitime qui est la sienne.

[Pour ne pas se trouver face à la femme en position d'infériorité, de faiblesse, de défense, de victime, l'homme devrait ne pas cesser de critiquer la femme dans tout ce qu'elle est, tout ce qu'elle fait, quotidiennement, sans relâche, comme elle le fait avec l'homme ; toujours lui reprocher de ne pas être à l'image de la femme telle qu'il la conçoit. De plus, il devrait toujours avoir quelque

chose à exiger d'elle, tandis qu'il aurait toujours une excuse pour ne pas accéder à ses demandes. L'homme doit apprendre à avoir mieux à faire que de satisfaire la femme.]

Il y a une chose élémentaire que tout homme doit jauger pour saisir l'implication des choses : que chacun voit en son fond propre si les rêves existent en lui, les désirs, les interrogations, ou bien s'il ne vit au fond que par les obligations et les permissions d'un ordre établi.

[Il est un fait que l'homme vit bien peu pour lui-même. Il fait plutôt figure d'eunuque gardien de sérail, de cerbère des traditions... Il ne fait même plus que garder la posture du gardien.]

Celui qui n'a aucune de ces impressions a été vidé de sa substance ; il est, ni vivant ni mort, artificiel. L'homme satisfait de son sort n'est manifestement qu'un petit animal domestique sans envergure, sans intelligence, sans imagination. Celui-là n'a pas d'autres pulsions, pas d'autres ambitions que celles qui lui sont dictées. Quant à celui qui se

sent entravé, enclavé, il lui reste à trouver la force, la foi, la vertu, la vérité...

Celui qui, en fixant ses objectifs vitaux, pense à la femme, il ne fera dans sa vie rien de plus que ce qui est possible à la femme. Celui qui relègue la femme au second plan aura une vie de premier ordre.

Celui qui s'en tient à la femme aurait grand tort d'accéder au modèle sensible féminin afin de laisser s'épancher comme de la pisse de pisseuse ses émotions, ses sentiments (mais peut-être fait-il fait bien de pleurer comme une femme au sujet de la circoncision de l'homme — faire le fier est dans ce cas le pire qu'il puisse se faire —). Sa réserve en la matière lui permet d'exceller dans l'art et dans l'invention.

En conviant l'homme à l'effusion de sentiment, la femme ne cherche pas son épanouissement. Elle veut l'ouvrir pour le rendre vulnérable ; quand ce n'est pas pour le vider de sa substance pour s'en abreuver : lorsque l'homme s'est montré puérile

et sentimental avec sa compagne, son autorité n'est plus crédible, il n'est pas davantage pris au sérieux qu'un enfant (si cet état de fait est malheureux, il l'est à cause de la femme et de sa réaction).

Il faut cesser de faire croire que les femmes aiment les hommes sensibles — intelligents — et forts — mentalement, affectivement — (des hommes à l'image de l'image de la femme qui s'aime — un peu, beaucoup, passionnément ou à la folie —). Elles aiment les pauvres cons ; celles qui aiment avoir de l'ascendant sur les hommes.

SECTION 9

Celui qui, autrefois, légitimait la mise à l'écart socioprofessionnelle des femmes est celui-là même qui, aujourd'hui, dénonce cette norme ; que demain il justifiera à nouveau. Homme moderne ou fataliste, à peine suit-il le cours d'un temps qui n'est pas le sien ; pauvre type qui s'accorde

simplement à ce qui s'impose à lui ou sale traître qui retourne sa veste.

[Certains escomptent se faire une gloire à bon compte en portant le drapeau ou en se faisant les rois de ce qu'ils perçoivent comme inéluctable : le règne de la femme. Ils se sentent vigoureux à s'engager dans un combat qu'ils estiment gagné d'avance ; à marcher derrière celles qui leur semblent plus vigoureuses, plus intelligentes, plus prometteuses.

Celles et ceux qui ont déclaré la guerre à l'homme croyaient rapidement l'emporter, mais si elle se solde aujourd'hui par une occupation du monde de l'homme par les femmes et si des hommes collaborent avec elles, la guerre n'est pas terminée ; elle est froide. Quand elle deviendra mondiale, quand alors les hommes prendront la mesure de la situation, leur réaction sera massive et implacable (des femmes pour lors libérées les hommes sont contents de se faire sucer mais, lorsqu'ils se

feront croquer ils réagiront autrement). On en reparlera...]

Le modèle actuel de l'homme médiatique est celui, amorphe, d'une larve, un céphalopode, une ombre voilée se traînant au pied de la femme, se tenant en retrait. Il est supposé ne pas pouvoir vivre sans femme au quotidien, supposé attendre la réplique de sa partenaire après chacun de ses propos. Censé n'avoir plus de conviction, plus d'argument, plus d'agressivité, il doit simplement suivre les ordres, être convenable, conciliable, bienséant.

[C'est un monde inversé où l'on diminue la sensibilité du sexe masculin pour compenser le manque de sensibilité du sexe féminin (on circoncit le pénis parce qu'il a le tort d'être plus sensible, plus jouissif que le vagin, mais moins que le clitoris qui a le tort d'être plus sensible, plus jouissif que le pénis). L'homme est dépouillé de son rôle prospecteur, éclaireur, initiateur, comme est amoindri le flair de l'animal sauvage afin d'en faire un animal domestique tout juste

apte à dénicher une femelle en chaleur. On achoppe la marche de l'homme pour permettre à la femme de le suivre.]

Cet homme ressemble au linge que la femme lui ordonne d'étendre, quand ce n'est pas à son prépuce sectionné gisant dans la pénombre du champ opératoire comme un torchon informe ayant servi à essuyer son sang.

Celui-là attendra que les médias dénoncent la circoncision masculine comme une pratique indigne et dramatique avant de jeter ses tripes en l'air, se rouler par terre et, tout de rage et de pleurs, avouer au monde son intime aversion refoulée pour ce qu'il qualifiera avec les mots les plus abominables ; pendant les heures de grande écoute et sur les journaux à fort tirage. Quand il verra vrombir une foule d'hommes révoltés, il sentira sa queue se dresser et son anus se dilater. Brave toutou ; va chercher le nonos.

Tellement « lèche » est l'homme de société que les femmes ne risquent pas de verser dans l'homo-

sexualité. C'est sans la moindre honte que ce troufion leur mangent le cul. Et il ne doute pas celui-là, pas un instant, tant il est aisé d'avoir l'air d'un « battant » en nageant dans le sens du courant, aisé d'avoir l'air confiant en se faisant porter par l'air du temps.

Mais comment pourrait-il résister ? L'homme subit un matraquage continu visant à lui faire reconnaître la femme comme une égale, comme lui-même ou comme ce qu'il n'est pas (ce qui lui fait défaut) ; comme si l'homme était incapable de percevoir la valeur des choses, des êtres — autant le dire incapable de faire acte de vie socioprofessionnelle — (cet acharnement démontre qu'il est légitimement en position de ne pas la reconnaître ainsi, mais il n'est pas question de démonstration, il est question d'un acte rondement mené comme un acte de pénétration).

[S'agit-il de réparer une injustice sociale dont la femme n'aurait jamais été que la parfaite victime ? Vaincre l'injustice — des injustices — en amélio-

rant le sort de la femme ; et pas autrement. C'est comme si la femme concentrait en elle toutes les injustices, comme si elle était le centre du monde qu'il suffit de pouponner pour tout améliorer (ce que laissent entredre le féminisme).

Heureusement, alors, que les médias se sont ralliés aux femmes pour, dans une messe messianique, révéler au monde la grande valeur des femmes, sans quoi on ne l'aurait pas remarquée.] Chaque pas de la femme pour coller à la trace de l'homme est magnifié. Elle imite pourtant simplement l'homme ; mais l'homme ne semble pas s'en apercevoir car il ne sait pas ce qu'il fait ni ce qu'il est.

[Soulignons que l'homme défriche le chemin devant la femme, mais que personne ne défriche le chemin devant l'homme. Mais si, il y a « Dieu » ! Autant dire « personne ».

Manifestement, les femmes révèlent des aptitudes à manipuler les choses parachevées, à évoluer dans un monde construit, tandis que l'homme

excelle dans le vide, dans la création. La femme est une « défonceuse de porte ouverte ».]

Si l'homme reconnaissait la femme comme une égale, comme lui-même, il se traiterait comme il traite la femme ; il la traiterait comme il se traite par circoncision. Il percevrait la circoncision masculine avec la même répulsion qu'il perçoit la circoncision féminine. Et si la femme reconnaissait l'homme comme un égal, comme elle-même, elle ressentirait la circoncision masculine avec le même effroi que la circoncision féminine (si-si !). Il suffit d'ouvrir les yeux pour réaliser qu'il n'en est rien parce que les femmes jugent les hommes inférieurs ; cela dit sans considérer les inconsistants et les inconsistantes qui s'accordent simplement à ce qui s'impose à eux — masse informe sans phallus et sans mamelles s'épandant comme du lisier pour nourrir les mauvaises herbes —.

L'arsenal médiatique déployé pour présenter le sexe féminin comme le genre fort et légitime (« le sexe fort ») est issu d'un féminisme voulant que

l'homme ne soit pas le genre fort et légitime, mais le simple porteur d'une apparence sur laquelle il s'appuie pour paraître ce qu'il n'est pas. La femme a repris à son compte l'image de l'homme qu'elle a dénigrée. La femme est emmitouflée dans une apparence de solidité comme une réputation impressionnante et sulfureuse qu'elle ne doit qu'à la manipulation mentale des hommes grugés dans l'image des femmes qui leur est imposée.

Ce sont les dernières nouvelles, où l'on apprend que dorénavant les femmes savent lacer toutes seules leurs chaussures ; des chaussures sans lacets. Chouette ! Elles vont apprendre aux hommes à lacer les leurs ; des hommes aux jambes fauchées.

[Le travail des femmes dynamise-t-il l'économie d'un pays ? Comme le travail des enfants.

Il serait aussi profitable d'impliquer les hamsters des enfants, et leurs puces. Au travail les chiens, au travail les chats !

Les femmes dynamisent-elles l'économie ? Oui, les prostituées dynamisent l'économie; et les drogués aussi, et les animaux domestiques, et les idiots que l'on peut gaver avec tout et n'importe. On ne saurait en douter si on fait des modèles économiques des modèles de vie ; ce que l'on ne faisait pas quand les femmes n'étaient pas supposées dynamiser les économies.

Force au pouvoir économique. La circoncision des hommes dynamise-t-elle l'économie ? En tout cas, ce n'est pas une charge de travail dont se plaignent les praticiens (cette opération humaniste qui sauve l'humanité, ils la pratiqueraient gracieusement ; opération dérisoire mais indispensable et si souvent bâclée dont on ne saurait se passer).

Aujourd'hui la rivalité socioprofessionnelle entre l'homme et la femme, demain la rivalité socioprofessionnelle entre parents et enfants... Qui oserait voir là les prémices d'un avenir radieux ?]

SECTION 10

Gloire à la femme libérée et haro sur la prostituée de toute sorte ! immorale et pathétique victime qu'elle est...

Physiquement, la prostituée n'exerce pas le plus sale métier ; elle n'est même pas la plus sale des femmes. Moralement, le monde du travail produit des hommes et des femmes retors et tordus ; des pétasses, des putains, des lèche-cul, des charognards... Sexuellement, les filles sont infiniment plus « faciles » que les prostituées qui s'évertuent à ne jamais donner que le minimum ; les filles « libérées » ont un feu aux fesses là où les prostituées ont de la glace. En outre, bien des prostituées sont infiniment plus amicales, maternelles et amoureuses des hommes que bon nombre de bienséantes bonnes mères de bonnes familles et de grandes religions (qui elles, sont de véritables putains dans l'âme).

Prostituées, vous avez dit prostituées ? Plutôt des saintes servant les bonnes œuvres en ce monde de pédérastes et de putains.

[Mieux vaut être une femme qui suce les hommes qu'un pédéraste qui circonçoit les garçons.]

L'hypocrisie de l'Etat qui se comporte en proxénète a d'égale l'hypocrisie des séduisants qui feignent de courtiser ce qu'ils n'ont en tête que de culbuter.

[C'est une démarche qui sert la respectable économie de la restauration, de la joaillerie de la confection... Elle est conforme au modèle socio-économique pyramidal d'un Pouvoir qui s'exerce sur de multiples niveaux d'intermédiaires, modèle d'un système de pensée qui loue l'efficacité des buts bien fixés et des lignes droites bien tracées mais qui interdit à l'homme d'aller droit au but sans détours, sans manières, et sans circonspection.]

Les clients des prostitués sont assurément moins hypocrites que les gens bien pensants ; en tout

cas aussi honnêtes envers le sexe et la vie que les animaux (de là à en faire une référence...). Et les femmes dans tout ça ?

« Ça arrange les hommes de se dire que les prostituées ne souffrent pas d'être prostituées comme elles aiment ça, puisqu'elles se prostituent de leur plein gré » (si elles en souffrent, elles ne le montrent pas), comme cela arrange les femmes de se dire que les hommes ne souffrent pas d'être circoncis parce qu'ils aiment ça, puisqu'ils se font circoncire de leur plein gré (s'ils en souffrent, ils ne le montrent pas) ; et les morts ne souffrent pas d'être morts comme ils aiment ça (s'ils en souffrent, les cons ! pourquoi ne le montrent-ils pas ? !). C'est un problème de moins à soulever et à régler. Dans la négation des problèmes, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes.

SECTION 11

Pour libérer la femme de la maternité, le féminisme s'est évertué à montrer que l'instinct maternel n'existait pas, qu'au plus un sentiment maternel pouvait naître — tant chez la mère biologique que d'adoption —, dépendant de la culture, des ambitions, des frustrations (comme si les ambitions et les frustrations ne dépendaient pas de la culture, comme si « l'indépendance » — financière, morale, affective, sociale, intellectuelle — n'était pas une valeur socioculturelle)...

[Pareillement, le clitoris n'est pas organiquement — instinctivement — indispensable à l'équilibre de la femme — notamment de celle qui peut se gratifier par voie socioprofessionnelle —, il fait partie d'une panoplie de la femme à la mode définie par une culture partisane qui entend tout donner à la femme.]

L'instinct maternel — s'il y a — serait une tare, comme l'instinct sexuel masculin — s'il y a — (si,

pour inhiber l'instinct de l'homme il faut lui couper le sexe, pour inhiber celui de la femme, il faut lui couper les seins). L'instinct est pourtant ce qui reste à quiconque n'a pas de base culturelle à une réalisation de soi : la femme est une coquille vide, une baudruche, celle qui n'est pas animée par l'instinct — maternel —, mais par les directives culturelles.

[On pourrait dire que les services rendus par des machines remettent l'instinct à l'ordre du jour, parce que les machines rendent le même service à tout le monde ; sans distinction de race, de sexe ou de quoi que ce soit. On s'évertue pourtant à les rendre plus « intelligentes » ; disposées à rendre un service « parce que c'est toi ». De là à penser que demain les enfants seront nourris aux seins pneumatiques d'androïdes parfumés...]

Quiconque n'a pas de penchant naturel pour l'enfance n'a pas d'attirance pour tout ce qui relève de la culture. Il n'a aucune ouverture d'esprit, aucun goût pour l'étude de la vie, il se

contente d'exister comme quelque chose qui s'impose à la vie. Les études qu'il entreprend ne lui servent qu'à s'imposer à la vie, à autrui.

[Là où l'enfance est émerveillement, plaisir de découvrir, l'âge adulte est fatuité, prétention de tout connaître.

Il faut s'être fait naître soi-même pour savoir s'enthousiasmer de l'enfant qui se découvre, qui s'éveille au monde.]

L'enfancement culturel est un paradoxe (l'enfancement culturel, c'est se dire que faire un enfant implique d'être parent jusqu'à l'âge de sa majorité — ni avant ni après, et avec nul autre que le sien —).

[Cela étant, il est flagrant que peu de femmes ont une approche sincère (instinctive) de la maternité (de la maternité comme de toute autre chose, le manque de sincérité vaut pour les deux sexes). L'homme a essayé de se faire croire que la femme était noble (elle en rit encore, et encore plus aujourd'hui, elle qui exploite ce sentiment illusoire)

— ce qui lui importe forcément, puisqu'on le dit issu d'elle — ; il a essayé d'ennoblir artificiellement le fond de la femme.

La femme animée par un sentiment maternel authentique — issu d'un amour universel — est spontanément maternelle avec tous les enfants. Elle est amicale avec tout le monde, car l'amour est en elle. Cela lui permet d'aimer celui qui n'est pas à sa ressemblance ; elle ne cherche donc pas à faire l'enfant et autrui à son image, à son idée. La femme qui enfante par « devoir », pour se situer socialement — avec la valeur que la société accorde aux mères —, celle-là n'accorde aucune affection aux enfants qui ne sont pas les siens, et elle procure uniquement aux siens ce qui correspond strictement à l'image sociale de la mère. Elle donne à l'enfant exclusivement ce que la société lui donne ; à elle comme à lui. Elle cherche à faire sa progéniture à son image et elle n'aime pas ceux qui ne lui ressemblent pas — dans l'opinion comme dans la façon d'être —. Entre les mains

de celle-là qui fait tout à son image et ne préserve pas l'intégrité de l'enfant, un garçon a tôt fait de devenir sexuellement déviant.]

Soit l'instinct fait la loi, soit la loi fait l'instinct. Dans le premier cas, toute discussion est inopinée. Dans le second cas, il faut cesser de systématiquement attribuer à la femme le bénéfice de l'enfance (dans le sort sexuel) — la garde des enfants lors d'un divorce —.

[Le droit ne peut reconnaître à la femme un instinct maternel pour lui accorder un droit de garde sur l'enfant et la libérer de cet instinct pour la décharger d'un devoir de garde.

Dans cette affaire, il convient de ne prendre en compte que le fait de savoir si une personne est suffisamment autonome — affectivement, moralement, intellectuellement — pour savoir se prendre en charge une tierce personne comme elle-même. Il est erroné de croire la femme plus autonome que l'homme, elle s'appuie davantage sur la société, ses aides et ses institutions.]

Mais point d'illusion : le rôle nourricier sera associé à la femme aussi longtemps qu'elle aura des seins — sinon dans le fait, au moins dans l'idée — ; avec son corollaire social. Prétendre le contraire revient à insinuer que ce n'est pas forcément pour voler que l'oiseau a des ailes (une femme qui ne donne pas le sein est comme un oiseau qui n'utilise pas de ses ailes parce qu'il est en cage).

[Ne pas savoir faire le lien logique entre la présence du sein et le rôle nourricier revient à ne pas savoir faire le lien entre le fruit suspendu d'un arbre et la bouche. Celui qui ne sait pas lier logiquement et affectivement une chose aussi simple ne peut avoir de vie autonome, prospective, évolutive.]

Finalement, il revient ainsi à tout un chacun de se faire à l'idée qu'il n'est pas un enfant désiré, mais calculé ; ruminé, déféqué. Il n'y a entre soi et sa mère tout au plus qu'un lien artificiel, une déman-gaison, une obligation névrotique, l'équation

comptable d'une démographie planifiée, un coefficient fiscal...

Tout le monde a appris à se croire issu de l'effusion incandescente d'un désir profond, d'un processus divin, d'une magie, d'un amour, et bien non, pas du tout ! Il n'est que le fruit d'une frustration, d'une ambition, d'une culture, d'une obligation... Il n'a valeur que d'un pipi, d'un caca.

Les mères sont aussi lubriques, aussi perverses, aussi crapuleuses que n'importe quelles crapules sur cette terre (l'enfant est la seule chose qui différencie l'apparence de la mère et de la putain, enfant qui fait office de paravent). Ce que l'on sait depuis longtemps des pères, il faudra bien que les honnêtes gens se décident à le voir des mères.

[Prostituée n'est pas putain. Bien des prostituées sont de plus nobles mères que bien des mères de « bonne famille », de « grande religion », qui elles, au grand jamais, ne se prostitueraient pour assurer la survie de leur enfant qu'elles abandonnent

sans état d'âme à une institution, aussi facilement qu'à une circoncision.]

Etre père et mère n'est pas synonyme de pureté, et encore moins de perfection. Etre père et mère, ce n'est pas l'aboutissement de la vie ; c'est même son achèvement.

La révélation divine n'était que mensonge, voici la révélation féminine : la vie a beau émaner d'un principe divin, elle est réglementée par de viles considérations ; celles ayant trait à la femme.

[Le tort du féminisme est certainement d'avoir permis aux femmes de montrer de quoi elles étaient réellement capables : du meilleur, certes, mais aussi du pire.]

SECTION 12

Après avoir donné à la femme le droit de tuer l'enfant à naître, et pour éviter cela, de l'abandonner, sûrement faudra-t-il aussi lui accorder le

droit de le vendre, au même titre que le fruit d'un travail personnel, comme un organe in-vitro.

Après avoir voulu considérer qu'un enfant, que le fruit de la création était le seul fruit de son corps, de sa personne, sur lequel elle doit disposer d'un droit inaliénable, la femme exigera sans doute que l'on voit en elle la créatrice même et la détentrice de la vie.

[Un enfant n'est pas la propriété de ses parents (les parents ne sont même pas leur propre propriété, ils appartiennent à « leur » communauté). Si l'enfant est issu d'un homme et d'une femme, aucun d'eux ne le crée ; il leur est confié. Qui donc le crée ? Que l'on dise « Dieu » ou la Nature, une chose est incertaine : faire acte de propriété avec ce qui n'est pas à soi est de l'usurpation.

Usurpation : c'est de tout temps le nom secret de la femme qui se mêle des affaires de l'homme.]

Forcément ! « Mère au foyer est un travail à temps complet — qui mérite un salaire —. » ; être mère est un travail prenant qui ne laisse pas un instant

à soi, cela laisse juste le temps de se présenter à des élections municipales.

Bien vu : il faut gratifier les mères d'une jolie médaille en chocolat ; parce que, être mère, ce n'est non seulement pas pour soi, c'est de surcroît une torture, un acte de bravoure qui vaut bien une médaille du mérite de l'ordre de la légion d'honneur aux croix bleues tricotées sur les chemins de terre à reculons. Disons même mieux : il faudrait rémunérer les femmes pour leur existence même ; en effet, après avoir massivement fait la grève de l'enfantement, les femmes risqueraient de faire massivement la grève de leur vivant (quel soulagement !).

On pourrait menacer les femmes de ne plus leur permettre de vivre si elles rechignent à enfanter mais, situation inversée, ce sont elles qui menacent de ne plus enfanter si le monde ne leur donne pas les moyens de vivre à leur gré.

[Il est navrant de constater que certaines personnes ne savent pas œuvrer pour elles-mêmes, du

plus profond de leur for intérieur, en accord avec leurs rêves et leurs désirs qui dramatiquement se réduisent, comme leur vie, à la reconnaissance sociale. Elles n'ont plus réellement le sens de l'intimité ; la leur étant circonscrite.]

Les femmes refusent d'être des objets sexuels, des potiches, des faire-valoir, mais elles aiment faire de l'enfant l'objet sexuel de leur désir, le bien matériel de leur envie, le statut social de leur ego. Pour elles, avoir un enfant est juste un droit ; mais un droit absolu en cas de stérilité, une prérogative de souverain (combien considèrent qu'avoir un enfant est un privilège ? un honneur — à l'attention de ceux qui en frétilent —, un vrai bonheur). Enfanter est un acte aussi élémentaire que se nourrir ou se vidanger — mais avec boulimie ou constipation — ; alors un enfant est un jouet pour adulte, un pou dans la tête, une épine dans le pied... Pour les trous de culs, l'enfant n'est qu'une merde.

[Dommage que l'enfant ne puisse pas dire : « Naître, c'est si je veux, quand je veux, où je veux, comme je veux, et avec qui je veux. Je veux pouvoir avorter d'une mère qui a une sale gueule, un gros cul, un petit Q.I., un caractère de cochon, une voix de hyène, une démarche de mec, ou des seins de travelo ; et j'exige que l'on reconnaisse là mon droit fondamental d'embryon (j'ai une réputation à défendre). Et puis surtout, je ne veux pas d'une mère incircconcise ; je ne tiens pas à attraper des maladies en traversant son bas-ventre (j'ai la peau des fesses délicate). »

Puisqu'il ne peut le dire, cet être méprisé et opprimé, ainsi parle une âme charitable, en son nom ; ce qui fera sourire les cons.]

Tout ce que les femmes reprochent aux hommes est tout ce qu'elles s'ingénient à reproduire.

Mais, des enfants, il faut bien persister à en faire, même si cela ne fait plus l'affaire de personne — surtout si c'est un garçon — : au premier jours de sa vie ou au huitième, on lui tranche le

sexe, à partir de trois mois on le balance dans une crèche, à trois ans on le colle à l'école, à huit ans on le fait valser entre deux adresses, et quand il demande un peu d'affection on lui dit poliment d'aller se faire enc... — « pas le temps ! » — (va t'amuser avec le pédéraste du coin — au jeu du père, du fils, et du saint esprit —).

SECTION 13

« La femme ne naît pas femme, elle le devient. » Elle n'est pas ce qu'elle est, elle n'a pas en elle, en son âme, en ses gènes, la fibre maternelle, le goût pour la féminité, le penchant pour la passivité, et toutes les choses qui la desservent. Les attributs qui sont mis en avant pour la promouvoir ne sont alors bien que les conséquences d'un consensus social, d'une distribution sociale des rôles : si « la femme réussit mieux que l'homme » en un domaine, ce n'est pas grâce à sa nature, c'est la conséquence d'une discrimination

sexuelle à l'encontre de l'homme, d'un aménagement éducatif et social à l'avantage des femmes. Si quelque chose fait défaut à l'homme, c'est par la volonté commune, du fait de la distribution culturelle des rôles ; sa nature n'est pas en cause. Si l'homme est censé avoir besoin de la femme pour lui servir de complément, ce n'est pas du fait de sa nature, c'est que le consensus général lui refuse la possibilité d'être entier, autonome, indépendant. Il n'y a ainsi pas une raison naturelle de circoncire l'homme, il n'y a qu'une raison culturelle qui s'achève par la raison divine.

Ainsi la femme ne naît pas femme. Elle n'a pas d'instinct maternel, de plus, la valeur de son esprit dépend de ses études, et ses ambitions dépendent de la culture... Alors question : quelle différence y a-t-il entre une femme et une poupée gonflable ?

[La féministe trouve que la femme ne naît pas femme, elle ne se résout pas à ce que l'homme naisse homme. Elle veut le persuader d'être et de

faire ce que bon lui semble à elle, ou plutôt ce que bon ne lui semble pas ; elle ne sait pas quoi inventer pour se sortir, par défaut ou par comparaison, de ce qu'elle est ou pas.

« La femme ne naît pas femme », tout le monde le reconnaît, mais les nationaux naissent nationaux, les croyants naissent croyants, les homos naissent homos, de même que les circoncis naissent circoncis...]

Si maintenir la femme dans un rôle de femme — sans pensée — est lui « couper la tête », c'est couper la tête de l'homme que de l'empêcher de nourrir l'image d'une femme à son idée — une femme sans pensée — (comme si les femmes ne se rassuraient pas que les hommes soient de pauvres cons aveugles du féminisme et de la féminité). Où est le Bien, où est le Mal ? Un individu sans pensée est un pénis sans prépuce.

Qu'il était bon le temps où les femmes n'émettaient pas d'avis ; si ce temps a jamais existé. En effet, si nourrir une pensée est signe de suprême-

matie, il est terrible pour l'homme d'avoir à détester la femme pour ses propos, ses idées, car cette haine est l'ultime qui soit : la femme instruite n'a plus d'excuse.

Elle n'a aucune excuse, la vaniteuse qui se cramponne à sa médiocre pensée, la sale cramouille pourrie qui légitime la circoncision masculine. Elle peut avoir développé ses capacités intellectuelles, il lui manque l'intelligence (apparemment, il est de l'intelligence comme du pénis, la femme n'en aura jamais qu'une factice — celle que peut simuler une machine —).

On se félicite de la féminisation de la langue, de l'armée, de la culture, de la pensée, de l'homme, de la société... On peut entendre demander — d'une façon tellement stupide qu'il serait aussi stupide d'y prêter attention et d'en rapporter les propos si ce n'était pas par la stupidité que venait le malheur à combattre — : « À quand l'homme enceint ? » (ce à quoi on peut néanmoins répondre : quand l'homme saura déféquer — par

devant — comme la femme). Et bien, à quand la féminisation de la circoncision ? puisque ce n'est pas le cas avec les mutilations génitales infligées aux femmes, mutilations qui ne sont pas considérées comme relevant de la circoncision.

SECTION 14

« La femme ne naît pas femme, elle le devient » c'est une façon de dire que la femme ne veut être soumise qu'aux conditions de vie auxquelles elle consent (qu'elle aille donc dire ça à la Nature, ou à son dieu si ce n'est pas l'homme) — mais elle veut imposer à l'homme ce à quoi il ne consent pas —. La femme entend être au-dessus des lois ; en tout cas de celles qui édictent la circoncision des hommes.

Ainsi, tout ce que la femme ne veut pas endosser devra être endossé par l'homme. Imaginons donc que l'homme se refuse catégoriquement, « par principe », à toute condition de vie ingrate,

indigne, laborieuse, humiliante — parce que la culture lui aura procuré le sentiment d'être sacré, et que, pour son anniversaire, la société lui aura offert la panoplie complète de l'aristocrate suffisant et du petit bourgeois encroûté —. Qu'advient-il ? Le meilleur des mondes ou la fin du monde ?

[Il y a entre l'homme et la femme des disparités nécessaires ; dans une relation réfléchie, chacun, de bon coeur, doit faire des concessions, ce qui implique de ne pas s'en tenir à soi, de se pencher sur l'autre (ce que ne fait pas la féministe qui se contente de voir dans le sort de la femme une conséquence de la nature de l'homme, non pas une conséquence du sort de l'homme). « L'égalité des sexes », « la parité », cela participe d'un « lissage » du monde comme d'une infibulation de vulve, d'une uniformité qui rassure et débilite.]

La femme et la société nourrissent des hommes la réputation d'infantilisme et de lâcheté... Ce sont pourtant les hommes qui sont mobilisés dans les

guerres ; aussi utiles que nécessaires, il faut le croire, ou bien aussi criminelles qu'inutiles. Autrement dit, la société — des femmes — supplicient des enfants.

Ne serait-il pas plus juste d'envoyer guerroyer les femmes dont la force, le courage et la vertu sont continuellement vantés ? La rectitude impose en tous les cas de ne mobiliser que les hommes suffisamment aboutis pour pouvoir se priver affectivement de la femme ; ceux, suffisamment forts, pour s'opposer à un ordre de chose.

[Si les hommes sont — comme cela se dit — aussi petits par nature, ils ont d'autant plus de mérite à avoir surmonté leur nature pour faire ce monde — certes imparfait, mais — construit ; ce monde qui dévoie la femme en lui procurant bien trop de richesses — source de sa convoitise — et bien trop de confort — qui lui fait prendre trop d'aises avec l'homme — (femme qui aurait besoin de se voir privée ne serait-ce que de « serviettes

hygiéniques », afin de voir passer son goût pour les galipettes, les enjambées et les grimpettes).]

Les femmes s'exhibent dans les défilés militaires, elles batifolent dans les camps militaires, elles suivent un entraînement militaire ou jouent à faire l'instruction militaire de quelques blaireaux imberbes, et elles sont même vétérans... Pourtant, jamais on ne voit une femme combattre, tomber au combat, une femme dignement estropiée (là où elles font un service militaire obligatoire, d'une durée de 50% inférieure à celui des hommes, elles font de la figuration, une coûteuse figuration, sans jamais être exposée aux risques, aux échauffourées). Et pour cause : si on acceptait de voir des femmes estropiées par acte martial, on accepterait de voir les femmes circoncises par acte religieux, médical ou social.

[« On ne voit jamais les femmes tomber au combat parce qu'elles sont plus habiles que les hommes à préserver leur vie » comme dirait les féministes. Fort bien ! Que les femmes soient cantonnées à

ce qu'elles exercent si bien, et que les hommes soient préservés contre ce qui leur va si mal.

Considérant le taux de natalité à deux enfants par femme, avec en moyenne un enfant de chaque sexe, c'est une armée composée à 50% de femmes qui devra être engagée dans les conflits à venir (ceux qui surviendront inexorablement lorsque seront découvertes des ressources naturelles vitales, rares et précieuses). Il faudra également veiller à ce que 50% de femmes y soient tuées ; puisqu'on encourage la présence des femmes à tous les niveaux de la société parce que l'on ne conçoit pas un déséquilibre démographique entre les hommes et les femmes. Il ne doit pas s'agir pour la femme de ne participer qu'à la parade. Elle doit ressentir la menace de mort (la destruction de tout ce qu'elle peut être — socialement, psychologiquement —, la perte de ce qui lui est propre et cher) ; sans pouvoir s'abriter derrière les hommes ou les institutions.

La femme doit être renvoyée à elle-même, livrée à elle-même.]

Il a été vu dans la première guerre mondiale la légitimité des femmes dans les postes occupés par les hommes... La morale de l'Histoire est qu'il aurait fallu envoyer les femmes à la guerre et laisser les hommes dans leurs usines et leurs bureaux.

Espérons que la leçon du si prestigieux passé sera retenue et qu'à la prochaine guerre de masse ce sont les femmes qui seront sollicitées ; et fusillées les récalcitrantes. Pour les exciter, il suffira de leur promettre les honneurs ; elles feront un malheur.

[Enchantées par la perspective d'être glorifiées, en sautant comme des puces, elles vaincront l'adversaire par démangeaison.

Quelle sera donc cette arme moderne ? Du gaz innervant ? Non, des puces irritantes.]

Si les femmes ont le potentiel de réaliser le dessein des hommes — soit d'affronter la nature,

les éléments —, il est effectivement bien injuste de ne pas les laisser « s'en prendre plein la gueule ».

SECTION 15

Pourquoi les femmes ne représentent-elles pas 50% des dirigeants en dépit du fait qu'elles représentent 50% de l'humanité ?

Il n'y a pas 50% de femmes dans les hautes sphères parce qu'il n'y a pas 50% de femmes dans les basses sphères ; il y en a 49,99876543210% (c'est bête, hein ?).

Si les femmes ne représentent pas 50% des faiseurs d'ordre, elles représentent désormais entre 50% et 80% de ceux qui comptent dans l'exécution des ordres. Il ne manquerait plus qu'elles représentent en plus 50% des dirigeants ; ce serait la dictature des femmes.

[Peut-être est-il bon que les femmes envahissent le monde médical, juridique, éducatif, politique et

religieux, car demain on pourra voir dans la circoncision des garçons le symbole de l'avilissement des hommes par les femmes, ce qui pourra donner lieu à un « mouvement pour la libération de l'homme ».

Il fera chaud demain ! et ce ne sera pas des chaleurs féminines ni des « gaz à effet de serre ». Préparez vos crèmes solaires au kevlar !]

En outre, les femmes ne perçoivent pas un salaire égal à celui des hommes pour un travail égal qualifié parce qu'au niveau non qualifié elles perçoivent la même rétribution que les hommes pour un travail moins éprouvant ; ce qui revient à mieux les rétribuer.

Pour preuve : dans le milieu de la pornographie, les actrices sont infiniment mieux rétribuées que les acteurs. Cela est d'autant plus répréhensible que c'est perfide puisqu'en incitant en les femmes à céder à l'appât sexuel du gain (en les harcelant moralement et sexuellement pour les obliger à accepter une meilleure rétribution) — en les

corrompant ainsi — on les aliène par leur rôle sexuel traditionnel. Il faut donc — par décret — remédier au plus tôt à cette situation. Non ?

[L'argument ne tient pas la route pavée couverte de bouse de vache. Le secteur de la pornographie n'est pas représentatif du monde du travail conventionnel où les gens sont notoirement nobles, dignes, moraux, vertueux ; parce qu'ils exercent des métiers nobles, dignes, moraux et vertueux. « Le travail apporte la dignité. »

Dans le vénérable monde du travail, il n'y a pas de pute et pas de fils de pute. Preuve de sa respectabilité : un nombre croissant de personnes travaillent en col blanc et en cravate. Hé !]

Zut alors ! Crotte et flûte !

Bon, très bien. Un salaire égal entre les deux sexes, pour un même travail, une même productivité, d'accord — si le travail est mesuré à la tâche près, et la productivité à la seconde près —... et des prélèvements sociaux égaux pour des dépenses sociales égales...

[Les charges sociales que la femme fait peser sur la société à travers ses dépenses de santé, de confort, de vieillesse, elle les fait peser sur les deux sexes. Il convient de mesurer l'égalité à l'échelle globale, non pas au niveau de la femme seule. Il convient de prendre pour référentiel le principe même de l'égalité, non pas les seuls intérêts de la femme.

S'il faut rémunérer la femme au même titre que l'homme, il faut cesser de faire payer l'homme pour ce dont seule la femme profite (la culture qui fait octroyer un supplément de salaire à l'homme est celle-là même qui le contraint à le dilapider en des biens et des services qui sont au bénéfice direct de la femme : c'est le denier du culte).

Si les femmes sont persuadées de ne pas davantage coûter à la société que les hommes, elles ne verront pas d'inconvénient à ce que soient séparés par le sexe les prélèvements sociaux comme les dépenses de santé et autres frais sociaux.

[Séparer les organismes sociaux par catégorie socioprofessionnelle n'est pas légitime puisque la seule séparation effective et concrète de l'humanité est celle opérée par le sexe. C'est en tout cas le critère retenu pour promouvoir « la parité ».]

Oui, d'accord... mais uniquement lorsque, ayant obtenu les meilleures conditions de vie possible, les femmes coûteront moins cher à la collectivité que les hommes terrassés par les conditions de vie les plus pénibles. Ce jour-là, les femmes ne se gêneront pas pour réclamer la séparation par le sexe des régimes d'assurances ; et bien entendu, cela leur sera accordé (elles n'auront même pas à le demander puisque certains assureurs se feront comme déjà se font publicité de justice et d'équité en taxant moindrement la si sobre femme au volant).]

On pourrait dire qu'il n'y a pas d'équité salariale possible dans une nature qui n'est pas équitable. Le seul équilibre existant se trouve dans le déséquilibre. L'équilibre des comptes équivaut à la fin

de l'économie, la fin du processus de vie. La vérité est que, derrière les beaux principes, il revient à tout un chacun de tirer la couverture de son côté.

[En un temps où la femme acquiert une dépendance financière, le « père Noël » pourra-t-il encore demeurer le seul représentant — masculin — du pouvoir d'achat ? Après lui, faudra-t-il émasculer le « Dieu » ; ou seulement le circonscire ?]

La vérité est que les femmes ne demandent pas 50% des places dans la société, elles réclament 50% des meilleures places (les féministes atteintes d'un complexe de supériorité revendiquent les 100%).

SECTION 16

Si les femmes ne représentent pas 50% des directeurs de conscience et d'entreprise, au vu de la publicité faite aux femmes, on croirait qu'elles représentent 90% de l'humanité, 90% de la

population active (c'est sensiblement le pourcentage vers lequel tend la représentation féminine d'un certain nombre de métiers — désertés par les hommes comme dévalorisés par la présence des femmes —).

« 50-50 ». Au nom de quoi faudrait-il transposer l'équilibre numéraire naturel des sexes dans la société ? Au nom de l'équilibre démographique, affectif, économique ? Pourtant, on ne se soucie guère de ce genre d'équilibre dans les « familles monoparentales » ou les « familles homosexuelles » qui représentent, avec les « familles de célibataire », une proportion croissante des « familles ». S'il n'y a pas là de contradiction, « 50% de femmes », c'est par principe, nullement par nécessité.

S'il est tout bonnement inacceptable pour les femmes d'être dirigées par l'homme, il est aussi inacceptable pour les hommes d'être dirigés pas la femme. Si, par principe, il doit revenir à chacun d'être maître de son sort, chacun doit fonder sa

propre société —réelle ou virtuelle— (que soient séparés par le sexe les régimes d'assurances — l'homme sera alors libéré des charges sociales qui l'empêchent d'entreprendre et qui entravent le développement et la survie de ses entreprises—). [La séparation formelle des pouvoirs est validée entre les instances étatiques et religieuses. À quand une séparation des pouvoirs entre l'homme et la femme ? Il n'y a pas de quoi redouter une dichotomie sociale puisque la séparation des pouvoirs évite les mélanges de genre pervers sans empêcher la complicité.]

À défaut de séparation, s'il est convenable de procéder par quota ou par acte constitutionnel pour rendre le nombre d'élues proportionnel au pourcentage d'individus de sexe féminin, on pourrait aussi bien procéder par ordre inverse, soit limiter le nombre de naissances des individus de sexe féminin au pourcentage de femmes admissibles dans les hémicycles, ou bien encore limiter l'accès des hémicycles aux seules femmes

circoncises (ce serait une façon de redonner au domaine politique le prestige qu'il n'a plus, car nul ne doute que la circoncision soit liée au prestige, à la morale, à la vertu, à la divinité).

Si l'ordre naturel est la référence (celui qui établit une égalité numérique entre population masculine et féminine, celui, aussi, qui n'est pas égalitariste, celui que ne respecte pas l'ordre éthique qui permet les manipulations génétiques), il faut cesser de stigmatiser à mort le sexe masculin par la circoncision systématique, cesser de dévaloriser la nature de l'homme.

[Tantôt, considérant le monde à travers ses misères dont la femme n'aurait jamais été que la victime, il faudrait donner à la femme « le Pouvoir » afin que le monde cesse d'être ainsi, tantôt, considérant le monde à travers ses merveilles, il faudrait donner « le Pouvoir » à la femme parce qu'elle en aurait toujours été la gouvernante secrète, la légitime dépositaire... Tout et son contraire ; l'objectif étant d'imposer une idée

derrière de fausses justifications qui font admettre que l'on puisse « tuer par amour » comme par haine, « circoncire pour soigner » comme pour émasculer, dans un monde qui vit au couteau, parce que ce qui est à double tranchant.]

Dans un système qui prétend bannir l'orientation socioprofessionnelle par la discrimination sexuelle au profit du seul mérite, du courage, du degré de conscience, du désir, comme de la volonté, il faut cesser d'imposer aux hommes, du seul fait de leur sexe, une mutilation à laquelle ne devraient être exposés que les hommes et les femmes en vertu de leur force, de leur courage, de leur désir, de leur degré de conscience, comme de leur volonté. L'égalité des sexes passe par l'égalité du traitement des sexes.

En fait, toutes les pirouettes intellectuelles sont bonnes pour tenter de légitimer ce qui n'est qu'un besoin viscéral de Pouvoir — éventuellement partagé par faute de raisonnablement pouvoir se l'accaparer —. Il n'y a dans la campagne « pour

l'égalité » (ou la promotion de la circoncision) rien qui est fait pour élever les besoins naturels. Il n'y a que des esprits qui sont au service d'une Bête. Ainsi, une idée — infantile — est communément colportée, idée selon laquelle il n'y aurait pas de guerre ni de barbarie « si les femmes — les mères — étaient au Pouvoir » ; et si les faits montrent le contraire, « ce n'est pas la nature de la femme qui est en cause, ce sont les conditions d'exercice du Pouvoir imposées aux femmes par les hommes » — soit dit en substance d'éliminer les hommes, d'éliminer l'opposition, de donner aux femmes les conditions optimales de réussite, de donner un Pouvoir divin aux femmes —.

[S'appuyant sur l'image traditionnelle de la femme (image illégitime) pour se présenter comme politiquement apte à adoucir les mœurs, la femme semble croire que l'homme — politique — ne peut être de cœur (il l'est pourtant en matière de circoncision féminine).

[Il y a bien autant d'hommes paternels que de femmes crapuleuses, mais il n'y a pas d'homme de cœur dans les hautes sphères ; il y a des calculateurs. Le microcosme étant similaire au macrocosme — la tête en haut, le cœur au milieu, la bête en bas —, si l'homme avait la tête au niveau du sexe, il aurait peut-être le cœur au niveau de la tête ; en tous les cas, il n'aurait pas le sexe circoncis.]

Ainsi, si une femme est politiquement prétentieuse et hargneuse, c'est pour pouvoir prétendre intégrer la sphère politique phallocrate. Mais n'est-ce pas pour paraître hommes au regard des femmes que les hommes fanfaronnent et guerroient ? Ce que les femmes font à cause des hommes est ce que les hommes font à cause des femmes (les uns balancent les épaules, les autres se déchancent).]

On se fait à cette idée d'après l'ordre social qui fait que les femmes — les mères — ne sont pas au Pouvoir, celui qui cantonne la femme dans la

féminité et la maternité ; ce que rejette les femmes aspirant « au Pouvoir ». Si on démantelait l'ordre social qui auréole la femme de la féminité pleine de grâce et de la maternité pleine d'attention, les femmes cesseraient — comme déjà elles cessent — d'être ces êtres censées insuffler de l'humanité dans l'exercice du Pouvoir (ne demandez pas à votre dieu d'apporter la divinité en ce monde car, s'il le faisait il cesserait aussitôt d'être un dieu).

[La pertinence de l'avis que la femme peut prodiguer à l'homme ne vaut que si la femme est tenue à l'écart des affaires de l'homme ; si elle est placée dans une position de recul. Si la femme se trouve à la place de l'homme, l'avis de la femme a pour l'homme la valeur de son avis d'homme.

Les femmes se targuent d'être, en étant en prise aux réalités de la vie matérielle, davantage que les hommes, à même de répondre aux préoccupations des électeurs : elles se targuent de pouvoir être, contrairement aux hommes, tout à la fois

« au moulin et au fourneau ». Les suivre qui est...
déconnecté de la réalité.]

Les femmes les plus avides de « Pouvoir » ne sont pas des démocrates éprises de justice et de vérité. Elles ne sont même pas des féministes de cœur, de corps, et d'esprit. Ni raisonnables, ni sages, ni intelligentes, elles sont des gamines pourries. Elles ne sont pas humainement exigeantes, elles sont affectivement intransigeantes. Elles sont clitoridiennes, totalitaires dans l'âme.

Si les femmes s'écoutaient davantage elles-mêmes — corps et âme —, au lieu de s'abreuver de la vomissure incantatoire de quelques grognasses malfamées, leurs revendications sociales et leur relation avec les hommes seraient honnêtes, limpides, raisonnables ; en tout cas, acceptables pour les hommes.

[Qui que vous soyez, au lieu d'en appeler vainement au « Pouvoir », exercez vous-même ce putain de « Pouvoir » qui, comme le « Dieu », est une pute censée appartenir à tout le monde. Exercez-le à

votre niveau, à votre manière. Cessez de le vouloir incarné par une figure emblématique.

Cultivez votre personnalité au lieu de cultiver le culte de la personnalité ; cela vous évitera de considérer le Pouvoir comme papa-maman et cela épargnera à l'humanité les drames causés par les cultes de la personnalité et leur totalitarisme afférent. Cessez de voir en la femme ou la mère l'idéal sociopolitique à sacraliser — l'ordre nouveau et parfait promis aux bourricots, aux lèche-cul, aux niais —, vous éviterez à l'humanité une déchéance plus grande que celle dont elle tente de s'extraire à coups de trique.

Que les hommes bannissent les produits des entreprises qui ridiculisent les hommes pour promouvoir leur entreprise et leurs produits. Qu'ils tournent le dos aux politiques et aux moralistes qui épaulent les femmes pour, au seul profit des femmes, toujours plus écraser les hommes sous le poids des charges morales, fiscales et sociales — directes ou indirectes —. Qu'ils considèrent

les politiques comme eux les considèrent. Qu'ils traitent (« honorent ») leurs parents comme eux les ont traités (« honorés ») ; par circoncision y compris. Que cela soit fait sans hargne et sans rancœur, mais très naturellement, comme une forme de politesse chevaleresque.

Souvenez-vous, hommes ! maintenant que vous êtes physiquement des hommes — quand on vous oblige à vous souvenir de vos actes historiques et coupables relatifs aux femmes et aux circoncis—. Souvenez-vous de votre mère quand vous étiez enfants, et faites-vous plaisir. Mettez sur elle la main qu'elle a eu plaisir à mettre sur vous ; une main câline ou assassine (les circoncis devraient cependant éviter de se souvenir de leur père, sous peine de sombrer dans le néant, la haine ou la folie furieuse).]

« Le Pouvoir »... une expression chargée des mêmes connotations que « la merde ». Le pouvoir ? Une grosse patte poilue aux griffes acérées, un gros cul cellulitique qui n'en peut plus de

s'enfoncer. Le « Pouvoir » va décidément bien à la femme ; parce qu'elle est faite pour torcher. Finalement, c'est une bonne chose que le Pouvoir ne soit pas au peuple.

SECTION 17

50% de femmes, c'est parce que la femme s' imagine que l'avenir lui appartient. Elle se l' imagine parce que la force physique de l'homme est dévalorisée au profit des fonctions intellectuelles dont l'homme est censé être dépourvu (ce qui semble le cas si on considère les raisons qu'il donne à la circoncision). L'homme n'a pourtant pas attendu que la femme ouvre son gosier pour savoir mener les foules et déclencher les événements par la seule force du verbe et de l'idéation. Ce que la femme est censée apporter est, depuis toujours, connu de l'homme (l'économie qui se dynamise avec la femme est celle-là même qui fait

du nouveau avec de l'ancien — dont elle ne change que le design et l'emballage —).

Si la femme s'imagine que la féminisation de la société est irrévocable en droit, qu'elle conçoive bien que l'homme la répudiera après lui avoir tout donné ; aussi simplement qu'il l'a toujours fait. L'homme lui fera payer le prix de tout ce qu'elle exige de lui ; qu'elle prenne donc garde à ce qu'elle lui demande par chantage et extorsion (s'agissant notamment de circoncision). Il lui fera payer la liberté d'un moment par une réclusion à perpétuité.

[L'homme n'a certes pas systématiquement perdu ce que la femme a obtenu, mais une est chose certaine : ce que les femmes obtiennent en droit, elles devront le payer en devoir. C'est une loi naturelle : « l'effet boomerang », « le choc en retour », « l'effet inverse ».]

On peut le penser si, comme les féministes, on prête aux femmes de tout temps un rôle de même nature que leur rôle contemporain (politique,

juridique, médical, scientifique) — la reconnaissance en moins, celles qu'elles considèrent n'avoir toujours pas — ; ce qui ne les a pas empêché de connaître le sort qu'elles sont réputées avoir connu.

Le fait est que les femmes ne se font plus d'illusion sur l'Amour, elles s'en font sur le Pouvoir ; alors, aujourd'hui les femmes carburent au sexe, mais seulement au leur (en appliquant la méthode de l'auto-suggestion, en se regardant dans un miroir, elles cherchent à se faire impressionnantes).

[La femme se croit-elle tellement impressionnante que, ne s'expliquant pas l'attachement de l'homme à ne pas accéder aux revendications « égalitaristes », elle en vient à demander de quoi l'homme a peur.

Peur ? Si l'homme a peur, est-ce pour lui que l'homme a peur ? Il a peur de lui (de ce que la femme éveille en lui), mais pour la femme ; peur de ce qu'il ferait à la femme s'il n'avait plus le frein

affectif qui lui fait voir la femme comme une créature à ménager, s'il n'avait plus aucune raison de ne pas traiter la femme comme un homme. Il ne craint pas tant de perdre ce qu'il y a en lui (il sacrifie même la moitié de son sexe pour convenir à la femme), il craint plutôt de perdre ce qu'il trouve en la femme (ce qu'il n'a pas en lui, ce qu'il sacrifie pour la femme) ; parce que la relation qu'il entretient avec la femme est ce qui lui reste de sensible quand on l'a circonscrit, quand on lui a volé ce qu'il avait de précieux en lui (peut-être pas le prépuce, mais bien ce qui gravite au centre et autour de son aspect, de sa nature, de sa portée — le sens du beau, la conscience du moral —). Il craint de voir sa bête primaire se réveiller ; la bête des fins de monde.]

Elles sont pathétiques, brandissant l'étendard de l'égalité qu'elles ne veulent que pour elles — une notion imprécise, mais pratique, à l'attention de l'esprit frustré — : s'il faut appliquer en toute rigueur le principe d'égalité des sexes et de leurs

destinés, il faut ramener l'espérance de vie des femmes à celle des hommes (comme l'expression de la force physique masculine est limitée à celle féminine).

[N'est-il pas indécent que la mortalité féminine précoce dans certaines sociétés scandalise les sociétés où la mortalité masculine précoce y est normalement admise ?

L'homme qui fait des projets de vie avec une femme doit garder à l'esprit qu'il vivra statistiquement dix ans de moins que sa compagne. Ce dont il se prive toute sa vie, ce qu'il investit, tout sera au profit de sa femme ; elle pissera sur les pissenlits que lui mangera par la racine. Si cela lui convient, très bien, sinon qu'il fasse bien de s'octroyer des privilèges pour compenser cet état de fait.]

Non, il ne faut pas, car un égale deux pour la femme, deux égale un pour l'homme ; pour elle, un sexe existe pour deux, pour lui deux sexes existe pour un.

[Autre chose : la puberté des filles — la maturité affective — est notoirement précoce par rapport à celle des garçons. Deux enfants de même âge et de sexe différent ne présentent donc pas les mêmes aptitudes ; ce qui devrait se traduire par un décalage dans le déroulement du cursus ou dans le rythme scolaire de chacun. Or, le système éducatif ne tient pas compte de cette différence qui fait dire que « les filles ont de meilleurs résultats scolaires » ; différence qui joue un rôle essentiel dans le devenir socioprofessionnel et familial. « À armes égales » disent les féministes...]

Quoi qu'il en soit, le monde sera un jour cédé aux femmes, sûrement... lorsqu'il ne sera plus que le refuge toxique, inhabitable et pollué des infirmes, des attardés, des malades, des désœuvrés ; lorsque tout se jouera ailleurs, dans d'autres univers — ceux que l'homme aura conçus ou découverts —.

SECTION 18

Si les femmes « sont plus diplômées que les hommes », pourquoi n'accèdent-elles pas systématiquement à des postes « supérieurs » ? Certainement parce qu'il leur manque la capacité de comprendre pourquoi le diplôme ne fait pas la loi. C'est pour la même raison qui fait qu'une nation peut être des plus évoluées, cela ne lui donne pas directement accès aux hautes sphères des nations moins évoluées (quoique) ; du moins, pas dans un ordre mondial tel que la femme prétend le vouloir. C'est pour la même raison qui fait que la supériorité physique des hommes ne leur donne pas nécessairement la possibilité de dominer physiquement les femmes.

L'homme ne saurait pas plus être enclin à abandonner sa souveraineté à la femme — fût-elle plus belle, plus forte, plus intelligente — qu'à l'étranger — fût-il plus fort, plus beau, plus intelligent —. Comme le propos de la féministe n'est

pas tant d'être comparée, confrontée, opposée à l'homme, que d'avoir sa vie indépendante de lui, il est assurément préférable pour l'homme d'être libre et autonome plutôt qu'aliéné par une rivalité ou une complicité maligne (une « égalité ») avec la femme.

Habituées qu'elles sont à suivre les chemins tracés par l'homme, les femmes ont été conditionnées à croire que les chemins étaient tout tracés, en ligne droite qui plus est. Le symbole d'égalité sert à faciliter la résolution des équations, mais diplôme n'égale pas meilleur emploi, ni meilleur salaire. Si la vie ne permettait qu'une seule option, on ne se poserait pas de questions et tout le monde suivrait la seule et unique route qui ne tourne pas en rond. Les féministes s'imaginent que le diplôme est la voie naturelle de l'évolution sociale comme d'autres s'imaginent que les mathématiques sont la voix de l'univers. Avoir un diplôme ne suffit pas plus qu'avoir un pénis. Cela aide, c'est tout.

Le féminisme a dénoncé l'hégémonie du pénis. Qu'il fasse son autocritique pour dénoncer l'hégémonie du diplôme — que détient les femmes, « davantage que les hommes » —. Croire que le diplôme doit suffire à la promotion sociale, n'est-ce pas aussi discutable que la promotion sociale en raison du sexe, de l'origine ethnique ou sociale ? assurément fondée, mais néanmoins discutable.

Si l'ordre des choses doit être tel que la seule technicité prouvée par le diplôme doit être le passe-partout, alors on doit se faire à l'idée que les ordinateurs et les robots seront amenés à remplacer les hommes et les femmes partout où seule la technicité, seule la « compétence » a valeur probante. Prétendre promouvoir les personnes en vertu de leur seule compétence (indépendamment de leur sexe, de leur religion, de tout ce qui fait leur singularité), c'est déshumaniser le monde — du travail — que l'on

prétend humaniser, rendre égalitaire et juste (en le féminisant).

[Ceux qui se félicitent de l'émergence des femmes dans les hautes sphères de la société se doutent-ils de la nature et de la portée du phénomène ? L'homme abandonne inexorablement les domaines occupés par les femmes comme les institutions représentées par la femme : la femme suit à la trace l'homme qui la fuit.

Ainsi, les institutions politiques, militaires, judiciaires, éducatives, médicales, toutes perdent leur crédit à mesure que la femme s'y immisce. Il ne s'agit — ou ne s'agira — dès lors plus que d'assurer leur survie, mais pas leur développement.]

Il semblerait ainsi que les diplômes se déprécient à mesure que les femmes sont diplômées (que les automates se perfectionnent). Si cette dépréciation n'est pas effective (les diplômes sont assimilés à de l'inné acquis, à quelque chose qui va de soi et qui ne suffit pas), elle révèle une tentative

de valorisation des capacités innées, des capacités propres à chaque sexe — le désir de trouver une autre forme de reconnaissance, une forme plus discriminatoire — (« discriminatoire » au sens d'une précision de mesure physique) ; elle marque une étape dans la revalorisation de ce qui donne à chacun son caractère unique — instinctif, génétique, originel, sexué —.

En effet, là où « trop d'impôts tue l'impôt », trop de diplômes tue le diplôme. Le diplôme ne permet pas de différencier les individus qui acquièrent en masse strictement la même compétence. La sélection se fait au regard de tout ce qui ne relève pas de la scolarité, de la communauté, au regard de ce qui est propre à chacun. La différence se fait avec la personnalité.

Le diplôme n'est foncièrement qu'un certificat de conformité — sanitaire — mentale apposé sur le front des bestiaux destinés à l'abattage. Dans les sociétés modernes, le concours fait office de rite de passage, d'usinage. Il est le mode opératoire

d'une circoncision mentale: le diplôme garantit que l'individu conduira sa pensée dans le sens souhaitée par la société ; de même que la circoncision génitale force le comportement sexuel dans une certaine voie.

SECTION 19

Que valent les 50% de femmes quand les hommes sont taxés de tous les vices, de toutes les tares (ce que vaut l'anus par rapport à l'excrément) ?

S'il est avéré que l'on trouve plus de débilité et de démence chez l'homme, c'est que l'on y trouve l'excellence, le génie. Si le taux « important » d'aberration est dû à une déficience génétique, c'est manifestement qu'il est génétiquement plus facile de concevoir une femme qu'un homme, c'est que la combinaison génétique qui produit l'homme est plus complexe, plus élaborée. La population féminine est plus uniforme, plus malléable ; elle

est fongible (« une de perdue, dix de retrouvées »).

Si l'homme est par nature infiniment plus tortueux que la femme tellement irréprochable, c'est que l'homme est la victime d'une nature injuste qui l'a accablé de naissance. Il conviendrait donc d'accorder à l'homme le même genre de faveur que l'on accorde à la femme quand on la considère comme la victime d'un ordre naturel injuste.

Ben oui ! Si la femme est l'égale de l'homme, comment ne l'est-elle pas aussi dans ces tares, ses défauts, et tout ce qui vaut à l'homme d'être circoncis ? Ah, ça ! C'est un truc de femme ; un mystère et une boule de gomme.

On ne peut guère prétendre que la fille réussit mal dans certaines filières parce qu'elles ne sont pas profilées à son image et prétendre que le garçon réussit moins bien que la fille dans d'autres filières parce qu'il est moins brillant.

[Les garçons aiment se confronter à l'enseignement, les filles ont une approche fonctionnaire ; la

bouche grande ouverte, elles sucent laborieusement jusqu'à épuiser le sujet. Le système — féminisé — forme des fonctionnaires, non pas des entrepreneurs, des chercheurs, des innovateurs.]

Si le garçon se désintéresse des études et des choses du monde aussi massivement qu'il le fait, la raison est bien évidemment que le système éducatif et social ne lui correspond pas. L'homme n'a guère envie de s'investir dans un système où il sait que toute sa vie doit être dédiée à la femme, où tout ce qu'il fait doit profiter à la femme.

[Les garçons n'apprécient absolument pas d'être comparés à des filles ; tant physiquement qu'intellectuellement (pareillement que comparer l'humain à un singe ou à un robot induirait en lui une confusion qui le paralyserait, si les singes et les robots s'avéraient doués de capacités similaires à celles de l'humain). Ce qui peut le déconcerter ou simplement l'exaspérer dans un premier temps,

peut, dans un deuxième temps, exacerber son agressivité.]

Si les garçons n'étaient pas conditionnés à penser qu'il revient à l'homme d'accomplir les travaux manuels pénibles, parce qu'il n'est pas digne de mieux, ils ne seraient pas tentés de se contenter des tâches élémentaires. Le rôle de « gros bras » est pour le garçon le rôle de femme au foyer pour la fille : une valeur refuge.

Peut-on réellement considérer que le corps et le devenir de l'homme lui appartient quand la société considère qu'il revient à l'homme d'accomplir les tâches physiquement les plus pénibles ? ce qui s'impose comme une évidence à tout le monde d'une manière aussi évidente que s'imposait à tous le rôle de femme au foyer pour la femme. Pourtant, puisque la femme est apte à l'activité sportive extrême, on peut penser qu'elle est apte à l'activité manuelle pénible. Puisque la femme peut se donner la peine de « faire du muscle » pour son loisir, pour « faire la belle », puisqu'elle

peut suivre le même entraînement sportif que l'homme, la culture socioprofessionnelle doit admettre qu'elle puisse être astreinte aux mêmes activités harassantes que l'homme.

Voilà qu'apparaît la vérité du fond de ces siècles de fourberie où l'homme a été tué au labeur que les femmes pouvaient pourtant allègrement accomplir si elles n'avaient été occupées à cultiver leur iconographie et leur mystère qui n'était que celui-là ; creuser la terre, pourfendre la roche, tracter comme des bœufs, porter comme des mules, que cela soit de la nature et à la portée des femmes (pendant qu'ils se tuaient à la tâche, au moins les hommes ne présentaient aucune menace).

N'offrez donc plus de fleurs ou de parfums aux femmes, — quand elles se plaisent à offrir des fleurs et de la dentelle aux hommes — offrez-leur plutôt une masse et une pioche — et le caillou qui va avec — (leur grosse tête de con). Offrez-

leur une perceuse, elles y trouveront une égale avec qui discuter.

SECTION 20

Que valent socialement les femmes ? Ce que vaut leur beauté.

L'homme peut bien se courber devant la femme et s'évertuer à satisfaire ses caprices comme ses revendications, c'est lorsqu'un sexe ne cherche pas à convenir à l'autre sexe qu'il paraît sensé et même intelligent, et désirable avec son brin de dédain qu'il manifeste envers l'autre sexe.

Lorsque l'homme veut faire le beau devant la femme, il fait l'idiot ; il se diminue pour sembler attractif à la femme qui est censée avoir un faible pour les enfants. Celui-là qui a la tête coincé dans le fion de sa mère ne peut réaliser que l'homme doit être libre (enthousiaste, pulpeux, confiant, vibrant) pour être attractif à la femme. Ce qui, de l'homme, intéresse la femme, c'est sa liberté, sa

vitalité, sa virilité (la femme qui se jette au cou de l'homme est une corde qu'elle lui passe au cou).

[Si on serine l'homme avec l'idée qu'il doit amuser la femme pour lui plaire et que l'on entretient la dépendance affective de l'homme pour la femme qui est censée exister à travers la maternité, il ne faut s'étonner s'il n'a en tête que l'idée de faire l'imbécile, le gamin.

Ce que la femme veut d'un compagnon est ce que l'homme veut d'une compagne : de l'humour, de l'attention, de l'intelligence, de la compréhension...]

La femme paraît supérieure lorsqu'elle se montre inaccessible, et stupide lorsqu'elle se complaît dans les jeux de séduction (séduire comme violenter est le recours de l'illégitime). L'homme paraît intelligent lorsqu'il prend — affectivement — ses distances avec la femme, mais il paraît des plus bêtes lorsqu'il succombe à toutes les manœuvres de séduction.

[S'il s'avère que les femmes sont intellectuellement plus brillantes que les hommes, elles ne devraient pas voir d'inconvénient à devoir assurer elles-mêmes le développement d'un espace social, scientifique et technique distinct de celui des hommes (la femme n'a aucune difficulté à paraître intelligente en portant toute son attention sur elle-même comme un débile prodige qui ramène tout aux limites de son mental complètement obnubilé par un seul centre d'intérêt qu'il traite d'une seule et même façon, prédisposé à une seule faculté, rivié à une seule disposition).]

Comment les femmes peuvent-elles exigeantes avec l'homme en matière de séduction et être si grossières avec l'homme dans cette même matière ? Elles trouvent l'homme ridicule, à « rouler des mécaniques », mais elles se trouvent raffinées, couvertes avec cette graisse poussiéreuse que l'on appelle « fard », elles, avec leurs manières de langoustes frites et leurs haillons de luxe que l'on nomme « lingerie fines », quand elles prennent

les hommes pour des chiens sur qui on peut tirer comme sur une laisse.

[Une femme qui rabroue l'homme jouant le séduisant, on dirait bien souvent qu'elle se débarrasse d'un excrément collé à sa chaussure. Qui est le plus grotesque ? L'excrément ou l'animal qui traîne son cul par terre pour tenter de s'en défaire ?]

Qu'est-ce qui différencie l'homme et la femme ? Socialement, c'est la beauté.

On ne peut pourtant guère admettre que le qualificatif de « beau sexe » qui échoit à la femme est issu d'un conditionnement artificiel et arbitraire lorsqu'il s'agit de libérer la femme de l'obligation affective, psychique et sociale de se cantonner dans les activités compatibles avec cette notion, et prétendre que le consensus général présentant la femme comme « le beau sexe » est issu d'un sentiment profond, historique, universel, absolu, métaphysique, comme d'une vérité inaliénable, afin de traiter la femme comme un être précieux à choyer

(l'humain traduit en notion vaporeuse de beauté enchanteresse ce que l'animal considère comme suivre à la trace un effluve sexuel).

S'il faut libérer la femme du carcan de la beauté pour lui permettre d'exister passés ses jours de jeunesse et de fécondité, il faut cesser de lui épargner tout traitement (par circoncision) qui l'enlaidirait.

Le principe d'égalité impose de proposer aux femmes le même type d'emploi que celui imposé aux hommes — avec obligation morale de ne pas faire la fine bouche —... On devrait donc trouver autant de femmes que d'hommes salariés de la suie, de la sueur, de la peur (égoutiers, manœuvres, etc.). C'est loin d'être le cas (on attendra que les conditions de travail soient plus clémentes).

[Lorsque la femme se prend au sérieux, revêtant l'air de vouloir faire grande œuvre de sa vie, il faudrait l'astreindre à des travaux forcés ; on verrait si cela sert sa cause.

De quoi se plaignent les femmes, de travailler pour un mari sans salaire, sans reconnaissance ni retraite ? Les hommes, eux sont acculés à la guerre par la nation, pour une solde misérablement insultante et une mort assurée. Si la vie de la femme ne vaut rien sans celle de son mari, la vie de l'homme ne vaut rien sans celle de son pays (quatre sous, c'est tout ce que vaut l'homme d'une nation — il est fait comme un rat —).]

La femme se plaint d'être cantonnée dans des tâches ingrates mais, si tel était le cas elle cesserait d'être le « beau sexe » (à moins que la beauté ne soit jamais qu'ingrate).

Pourquoi donc, pourquoi est-ce comme ça ?

[Si l'homme est secoué par une pulsion sexuelle toutes les vingt minutes, la femme est secouée par une pulsion mensuelle. Cette pulsion étant le moteur de la vie, on peut considérer que la femme n'a pas pour nature d'être le moteur de la société (ça c'est de l'argument !).]

Si c'est parce que l'homme est le prolongement de son pénis, la femme est le prolongement de rien. Si c'est parce que l'homme a « un pénis dans la tête », la femme n'a rien — qu'un trou — dans la tête. Alors, quand vous cherchez la tête d'une femme, cherchez son cul ; et vive-versa.

SECTION 21

Mythe des mythes fondateurs du féminisme, l'ordre mondial est interprété comme étant phallocrate...

Si ce monde était un monde d'homme, il n'y aurait personne pour lever la main sur le sexe de l'homme, nul homme ne lèverait la main sur l'enfant, et la femme se garderait de lever le verbe sur l'homme.

[Si les hommes sont circoncis parce que ce monde est réputé être celui de l'homme, vivement que ce monde devienne celui de la femme...]

Puisque la circoncision féminine est discréditée à la lumière d'un prétendu avilissement ancestral des femmes par l'homme — puisque la circoncision masculine n'est pas réputée être un avilissement — (étant donné qu'il ne semble rien y avoir au-dessus de lui, si ce n'est ce vapoureux « Dieu » des dieux), on attendra quelques temps avant de présenter la circoncision féminine comme un acte d'épanouissement personnel, juste le temps que les femmes soient totalement libérées du joug de l'homme, afin que la circoncision féminine ne soit plus associée à un quelconque avilissement de la femme. Hâtez-vous donc, femmes, vers votre émancipation !]

Si ce monde était un monde d'homme, ceux qui se frottent les mains des mutilations qu'ils infligent aux garçons, ils ne se froteraient plus les mains, car ils n'en auraient plus ; leurs moignons de pédérastes, ils se les mettraient dans le cul, dans la joie et la bonne humeur.

[Et cependant, quelle bête serait assez sauvage pour leur infliger leurs forfaits ? Quelle bête voudrait toucher à ces viandes avariées ?]

Il n'y a pas d'homme pour garantir un ordre de chose, mais pour le subir. L'homme dont il est question ici n'existe pas. Il n'est qu'une idéation comme la noble mère dont on se plaît à voir l'expression en chaque femme.

[Peut-être est-ce l'homme qui gouverne, mais il gouverne au service de la femme. Si ce monde est phallocrate, c'est parce qu'il voue un culte à la maternité (la femme faisant figure de reine sans couronne).

Si on trouve que le monde est un monde d'homme, il n'est pas étonnant que l'on se fasse à l'idée que l'univers est un univers de « Dieu ». Alors, fatalement, les fils de pute se croient des fils de vierge comme des fils de « Dieu ».]

Ce monde n'est pas plus un monde d'homme qu'un monde de femme. C'est un monde de

pédéraste et de putain ; un monde de putes et de
fils de pute.

Oh la-la ! Ça c'est vraiment... très très méchant !

REPÈRE LEGISLATIF

LE NOUVEAU CODE PÉNAL [femme]

Livre II : Des crimes et délits contre les personnes [femmes]

Chapitre II : Des atteintes à l'intégrité physique ou psychique de la personne [femme]

Section I : Des atteintes volontaires à l'intégrité de la personne [femme]

§1 : Des tortures et actes de barbarie.

ART. 222-1: Le fait de soumettre une personne [femme] à des tortures ou à des actes de barbarie est puni de quinze ans de réclusion criminelle [...]

ART. 222-3: L'infraction définie à l'article 222-1 est punie de vingt ans réclusion criminelle lorsqu'elle est commise :

A. Sur un mineur [femme] de quinze ans.

B. Sur une personne [femme] [vulnérable du fait de son âge] [...] La peine encourue est portée à trente ans de réclusion criminelle lorsque l'infraction définie à l'article 222-1 est commise sur un mineur [femme] de quinze ans par un ascendant légitime, naturel ou adoptif, ou par toute autre personne ayant autorité sur le mineur [femme]

ART. 222-5: L'infraction définie à l'article 222-1 est punie de trente ans de réclusion criminelle lorsqu'elle a entraîné une mutilation ou une infirmité permanente.

ART. 222-6: L'infraction définie à l'article 222-1 est punie de la réclusion criminelle à perpétuité lorsqu'elle a entraîné la mort de la victime [femme] sans intention de la donner.

Cette loi sert à condamner la circoncision des filles.

Une conclusion s'impose : cette loi ne s'applique pas au garçon.

Ainsi donc, soit le garçon n'est pas une personne — au sens de la loi —, soit cette loi est discriminatoire.

Manifestement, le champ d'application de la loi se restreint à l'exercice des religions, des corporations (la question se pose de savoir combien d'autres lois sont limitées par l'impunité des religions et des corporations).

[Tous les moyens sont bons pour vendre un aspirateur, mais tous les moyens ne le sont pas pour abolir la circoncision.]

On peut donc se demander à quoi sert la loi s'il n'y a de loi que celle du plus fort ou du plus tort, et comment la loi peut se faire respecter si elle ne se respecte pas elle-même...

On peut se le demander, mais ce sont de vaines et futiles interrogations ou de trop grandes interrogations qui dépassent le cadre de la loi : la loi, c'est juste bien, c'est beau ; ça décore les institutions (ça sert à construire de clinquants « palais de justice » — où sont étouffés les cris des

garçons que l'on circoncit et où résonnent les talons des femmes qui revendiquent —).

La loi, c'est quoi ? Ce n'est pas la justice et ce n'est pas vérité. La loi, c'est juste l'ordre ; un ordre culturel qui fait désordre naturel. Il ne faut donc pas attester la vérité et la justice parce qu'elles ne sont pas de ce monde.

Post-scriptum

Rendez-vous service : ne prenez pas à votre compte les théories géniales, les vérités illuminées, les études exhaustives, les démonstrations de preuve, les jugements impartiaux, les lois équitables d'équité, les certifications normalisées par la norme... Retenez une chose : il y a pas de vérité incontestable, universelle, absolue.

Dans la vie, on ne se fait jamais que, au pire des illusions, au mieux des idées. Quant aux vérités que chacun se fait sur son compte et sur « ses motivations personnelles », elles ne sont que des prétextes.

Quand vous aurez intimement réalisé cela, vous serez devenu réellement tolérant, humble, humainement disposé ; et vous pourrez vous réjouir car vous serez redevenu enfant.

[« On le sait, ça. »

Ils le savent mais ils font comme s'ils ne le savaient pas ; il n'y a décidément bien aucun lien entre le savoir et l'intelligence, la sagesse ou la raison — savoir qui n'apporte pas l'intelligence et l'humanité, mais la suffisance et la vanité —.

Dans ces conditions, quelle différence y a-t-il entre la lumière et les ténèbres ? Juste la différence.]

Ce texte est une élaboration mentale (« une œuvre de l'esprit »). Toute ressemblance avec des personnages existants ou ayant existé, de même que toute similitude avec des événements présents, passés ou futurs, ne serait que pure coïncidence.

*« La conspiration du silence »
version autocensurée*

Dialogue monologue surréaliste :

*– La circoncision est une pratique
criminelle inadmissible ! Point
final !*

*– Oui mais non parce que enfin tu
vois...*

– Pan !



Première édition – Dépôt Légal : Septembre 2000

ISBN : 2-9515739-0-1

Editions de l'Eau Régale © 2000